

Ex Libris D.ni de S.t Maurice in suprema Rationum Curia præsidis.

(11

Chaumbly fine 1844

Rouen 1708



RELATION DU VOYAGE DU PORT ROYAL DE L'ACADIE, OU DE LA NOUVELLE FRANCE.

1708

RELATION DU VOYAGE DU PORT ROYAL DE L'ACADIE, OU DE LA NOUVELLE FRANCE.

DANS laquelle on voit un Détail des divers mouvemens de la Mer dans une Traversée de long cours; la Description du Païs, les Occupations des François qui y sont établis, les Manieres des differentes Nations Sauvages, leurs Superstitions & leurs Chasses; avec une Dissertation exacte sur le Castor.

Par Mr. DIÉREVILLE *embarqué à la Rochelle dans le Navire la Royale-Paix.*

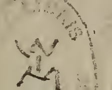
Ensuite de la Relation, on a ajoûté le Détail d'un conbat donné entre les François & les Acadiens, contre les Anglois.

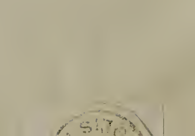
A ROUEN,

Chez JEAN-BAPTISTE BESONGNE, ruë Ecuyere, au Soleil Royal.

M. DCCVIII.

Avec Permission du Roy.







A
MONSIEUR
BEGON
CONSEILLER DU ROY
EN SES CONSEILS,
INTENDANT DE JUSTICE,
POLICE, FINANCES
EN LA GENERALITÉ
DE LA ROCHELLE,
ET DE LA MARINE DU PONANT.

ONSIEUR,

Je me trouve engagé autant par reconnoiſſance, que par raiſon, à

vous dédier la Relation de mon voïage de la nouvelle France. Vous me fites l'honneur de me la demander en Vers, dans le moment que je pris congé de vous pour m'embarquer. Je ne fus pas plûtôt dans le Navire, que je ne songeai qu'à satisfaire à ce que vous attendiez de moy, invoquant chaque jour Apollon, pour décrire en son langage tout ce qui m'arrivoit sur le vaste Empire de Neptune. Je ne travaillai jamais, MONSIEUR, sur une matiere si fâcheuse; j'éprouvois sans cesse tout le caprice & toute l'inconstance de cet Element qu'on a si bien nommé Perfide, & je ne fus pas long-tems dessus, je vous l'avouë, sans desirer de tout mon cœur d'en être bien loin.

Je frémissois au moindre vent
Qui soulevoit un peu trop l'Onde,
Et je me croyois trés-souvent,
Prest à passer en l'autre monde.

Cependant, MONSIEUR, malgré la fureur des vents contraire que vous m'aviez trop sûrement prédits, en partant dans une saison trop

avancée, je ne laissai pas d'être rendu en cinquante-quatre jours au Port Royal lieu de ma destination.

Ma Muse se mit en devoir
De vous marquer de là son ardeur empressée,
Et par cent traits divers elle vous fit sçavoir,
Tout ce qui se passa pendant la Traversée.

Aprés cela, j'examinai le Pays que je trouvai bien different de l'idée que je m'en étois formée sur la fausse peinture qu'on m'en avoit faite, & sans changer le langage des Muses, la mienne pour mieux répondre à vôtre attente, en fit la veritable Description, ajoûtant toûjours quelque chose à la Relation du Païs, & de ses manieres, selon que j'en avois de nouvelles connoissances. Il ne m'y échapa rien qu'on puisse desirer de sçavoir; j'y passai les quatre saisons de l'année, c'étoit assez pour le connoître, & beaucoup plus qu'il ne falloit pour s'y ennuyer.

Je n'aimois point du tout ce sauvage séjour,
Et malgré les dangers qu'on doit craindre sur l'Onde,
J'étois le plus joyeux du monde
De me voir sur le point de faire mon retour.

Aprés y avoir séjourné ce temps-là, je fus assez heureux pour en être rappellé, & pour comble de bonheur, il s'y rencontra pour me ramener un Navire du Roy, où je ne trouvai pas moins d'agrément que j'avois eu de peine dans le Navire Marchand qui m'avoit porté : J'étois à la compagnie des plus honnêtes, & des plus habiles Officiers de la Marine. C'étoit, MONSIEUR, un Vaisseau de vôtre Département, rien n'y pouvoit manquer, on sçait avec quel soin & quel zele, vous remplissez tous les devoirs de vôtre ministere pour le service du Roy. J'ay appris depuis mon retour par les Vaisseaux qui sont arrivez de ce Pays-là, que tout y avoit bien changé de face & de Gouvernement, que le fort qui étoit à la Riviere saint Jean est maintenant au Port Royal, & qu'on y avoit bâti beaucoup de maisons.

Mais je ne crois pas pour cela
Qu'il me prenne jamais envie
De retourner à l'Acadie
Pour embellir mon plan de ces nouveautez là.

Je ſuis ſeulement bien aiſe d'avoir marqué que le Port Royal méritoit par ſa ſituation d'être le lieu du Fort, & de voir que la Cour commence à travailler à l'établiſſement de ce Pays Sauvage, comme ſi elle avoit vû les Memoires que j'en donne, & qu'elle voulût en tirer les avantages que je fais connoître dans ma Relation. Lorſque je la fis voir à mes amis, il arriva une choſe que je prévoyois, ils furent ſurpris de la trouver toute en Vers, & ils me dirent que j'en avois diminué le prix en l'écrivant de la ſorte; & qu'on ne la regarderoit que comme fabuleuſe, étant dans un langage plus ſujet à dire des menſonges, que des veritez, j'eus beau dire que je ne devois pas la faire autrement, puiſque vous me l'aviez demandée de même.

Cette forte raiſon ne put les ſatisfaire,
Dans leur opinion conſtans,
Malgré la tendreſſe de pere.
Il falloit immoler prés de cinq mille enfans.

Ils prétendoient que quoyque ma Muſe ne parlât que des faits de mon ſujet, d'une maniere nette, ſans em-

prunter les vaines fictions de la Poësie, le Public à qui je marquois avoir envie de donner ma Relation, n'y ajoûteroit point de foy, qu'elle n'auroit point de cours, & que je devois absolument la changer, & la mettre en Prose.

C'est le goût du siecle où nous sommes,
Ah quel mépris injurieux !
Peut-on au langage des Dieux
Préférer le parler des hommes.

Mais quoy qu'ils ayent pû dire, je ne me suis point laissé aller à leurs Remontrances, & tout ce qu'ils ont pû obtenir de moy, c'est que je mélangerois ma Relation de Prose & de Vers ; c'étoit un assez grand sacrifice, Je vous supplie, MONSIEUR, de ne la pas recevoir moins favorablement. Quand on verra qu'elle vous est dédiée, on n'aura point de peine à croire les faits surprenans qui s'y rencontrent ; tout le monde sçait qu'on n'ose imposer quand on parle à une Personne de vôtre caractere, instruite des manieres de toutes les Nations, qui sçait parfaitement

toutes choses ; & dont le mérite est si generalement connu. Je ne crains cependant que ceux qui ne sont jamais sortis de leur Pays, car j'auray pour garants de tout ce que j'avance, tous ceux qui ont voyagé dans celuy que je décris. Quel avantage ne me reviendra-t-il pas, MONSIEUR, de mettre sous vôtre protection la Relation de mon voyage de la Nouvelle France? Si elle a le bonheur de vous plaire, & que vous y trouviez quelque chose qui puisse vous divertir, elle aura place dans vôtre fameux Cabinet. Peut-il m'arriver rien de plus glorieux que de voir une foible production de mon genie, parmi les Ouvrages de ces Grands Hommes que vous avez autant illustrez par la dépense que vous avez si genereusement faite pour leur Histoire, qu'ils se sont rendus celebres eux-mêmes par tout ce qu'ils ont fait de plus beau! J'attends pour elle un favorable accüeil de vôtre bonté, qui ne gagne pas moins les cœurs, que vôtre mérite charme les esprits. C'est peut-être un peu me flatter, mais

vous ne ſçauriez faire honneur aux Ouvrages de perſonne qui ſoit avec un reſpect plus profond que moy,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obeïſſant ſerviteur

DIE'REVILLE.

PERMISSION DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos Amez & Feaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Nôtre Hôtel Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, les Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT JEAN-BAPTISTE BESONGNE Imprimeur Libraire à Roüen, Nous ayant fait ſupplier de luy accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Livre intitulé *Relation* en Proſe & en Vers *du Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France*; Nous avons permis & & permettons par ces Preſentes audit BESONGNE, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractere, & autant que bon luy ſemblera, & de le vendre, ou faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de quatre années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes; Faiſons déſenſes à tous Imprimeurs Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïſſance, à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regître de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion du Livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier, en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque

Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de Nôtre trés-Cher & Feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelipeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande de Lettres à ce contraires; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingt-sixiéme jour de Novembre l'an de grace 1707. & de Nôtre Regne le soixante-cinquiéme. PAR LE ROY EN SON CONSEIL. Et plus bas signé,

LE COMTE.

Registré sur le Registre N. 1. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 278. n. 540. conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. à Paris ce 6. Decembre 1707. Signé,

LOÜIS SEVESTRE, Syndic.



RELATION DU VOYAGE DU PORT ROYAL DE L'ACADIE, OU DE LA NOUVELLE FRANCE.

JE vais commencer la Relation de mon Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France par un accident qui pensa me faire perir en montant dans le Navire qui devoit me porter. Il étoit à la Rade de la Rochelle à plus de deux lieuës de cette Ville, dans laquelle j'attendois le vent favorable pour partir.

Il devint bon le ſoir du vingt Aouſt mil ſix cens quatre vingt-dix-neuf. Le Capitaine voulant en profiter, la ſaiſon n'étant déja que trop avancée, m'envoya querir dans la Chaloupe dés la Marée de la nuit. Je ſortis de la Rochelle à la porte ouvrante, & j'allai me rendre à la Digue où la Chaloupe m'attendoit : J'entrai dedans, & quoy qu'il y eût ſix bons Matelots pour la conduire, ils ne laiſſerent pas de ſe fatiguer beaucoup, la Mer étant rude. Le Capitaine nous ayant apperçûs, & voyant que nous n'étions qu'à un quart de lieuë du Navire, fit lever l'ancre pour ne perdre point de temps : Pendant qu'il faiſoit cette manœuvre, nous avancions toûjours, & nous arrivâmes bien-tôt au Navire ſans beaucoup de peine ; mais que nous trouvâmes de difficulté à l'aborder, quoy qu'il ne fît que floter ! Les vagues qui ſe formoient entre luy & la Chaloupe, nous en écartoient ſans ceſſe quand nous étions prêts de l'accrocher ; enfin nous en vinmes à bout ; mais nous n'en étions guéres mieux ; les mouvemens que le Navire & la Chaloupe prenoient, ne nous donnoient pas le temps de monter à l'échelle : Le Capitaine qui en connoiſſoit la conſequence pour moy,

ſçachant bien que je n'avois pas le pied marin, défendit à tous les Matelots de la Chaloupe d'en ſortir que je ne fuſſe dans le Navire; chacun fit de ſon mieux pour m'en donner les moyens, & ne me plaiſant point là, j'y aportois de mon côté tous mes ſoins: Le Capitaine croyant y reüſſir mieux que les autres, me tendit une corde que je ſaiſis d'abord, & la ſerrant bien fort de peur qu'elle ne m'échapât, je montai ſur le bord de la Chaloupe; mais je n'y eus pas ſi-tôt les pieds, qu'une vague me l'enleva de deſſous, & je demeurai pendu à la corde fort mal à mon aiſe, & en trés-grand danger d'être emporté par une vague, mes pieds touchant à l'eau. Je ne perdis point la tramontane, & ſongeant ſérieuſement à me ſauver du peril où j'étois, j'aperçûs un petit bord de planche, où j'apliquai le bout d'un pied, il me ſervit d'apuy, & à l'aide de mes bras, grimpant le long de la corde, je me mis bien-tôt à portée d'autres bras qui étoient tendus pour me ſecourir, & qui acheverent de me tirer d'affaire.

La corde aux Normands ſi funeſte,
Fut là pour moy d'un grand ſecours,
Le Ciel ne voulant pas ſi-tôt finir mes jours,
Qu'il prenne long-temps ſoin du reſte.

Les Matelots que j'avois laiſſez dans la Chaloupe, ne furent pas moins embaraſſez que moy pour en ſortir, je ne craignois plus rien, & j'eus le plaiſir de voir les plus allertes grimper avec autant de peine aux échelles des Haubans, que j'avois fait à une ſimple corde. Quand je me vis ſur le pont du Navire au milieu de vingt-deux hommes d'équipage; je me crûs en ſûreté, & je ne ſongeai qu'à décrire le peril où je venois de me trouver.

C'eſt ſe conſoler en Poëte,
Tout peut exciter ſes tranſports,
Sa Muſe toûjours trop folette
Se fait un jeu des maux de l'eſprit & du corps.

On apareilla, & l'on prit pluſieurs bordées pour tâcher de s'élever; mais on y travailla vainement tout le jour; le vent qui devint contraire ne nous permit pas de paſſer les Pertuits d'Antioche, nous y fûmes contraints de relacher, & de revenir moüiller le ſoir au même lieu d'où nous étions partis le matin. J'y paſſai la nuit aſſez tranquillement; cependant le bruit du Gouvernail me chicannoit, & je ne dormis pas ſi à mon aiſe dans le Navire que je faiſois dans ma

chambre à la Rochelle. On remit à la voile dés le point du jour, le vent étant assez favorable, & en moins de trois heures de temps, nous allâmes plus loin que nous n'avions fait la veille en toute la journée, & nous perdîmes bien-tôt la terre de vûë.

Ce jour se passa bien, quand je fus loin sur
l'Onde,
Je pris plaisir à voir cette machine ronde
Que compose le Ciel & l'eau ;
Qui n'auroit jamais vû la terre en son niveau
Auroit crû que nôtre Vaisseau
Marquoit le point central du Monde.

Le vent devint plus frais sur le soir, & grossissant peu à peu, il rendit la Mer assez rude pendant toute la nuit ; les Matelots en eurent plus de peine, mais je ne m'en sentis point, je dormis fort bien jusqu'au point du jour, & alors une pluye abondante & continuelle se joignant à un vent furieux, sembloit vouloir égaler sa violence.

Nous soûtîmes long-temps leur choc impetueux,
Et ne pouvant tenir contre eux,

Nous fumes prêts, voyant nôtre peine inutile,
De relâcher à l'Isle-Dieu,
Nous ne pouvions alors choisir un meilleur lieu,
Son nom marquoit un sûr azile.

Dans cet embaras il en survint un autre plus à craindre ; un Navire qui fut chassé sur le nôtre par le vent qui le forçoit, nous fit aprehender qu'en se choquant tous deux, ils ne se brisassent l'un contre l'autre ; mais nôtre Capitaine fort habile homme, fit faire une si bonne manœuvre, & si à propos, qu'il évita le choc, & malgré le mauvais temps il tint toûjours la Mer.

Il fit bien, car le vent une heure après changea,
Et selon nos desirs nôtre Vaisseau vogua.
Dans une pareille disgrace,
Il ne faut pas d'abord se rebuter,
Car à force de tourmenter,
Le temps change en bonace.

Nous en fîmes l'épreuve, & tout le long du
jour,
Le vent étant aſſez propice,
Les Matelots aprés un penible exercice
Prirent du repos à leur tour.
La nuit ne fut pas moins favorable au Navire,
Et ne craignant aucun hazard,
L'Equipage en faiſant ſon quart,
N'eut qu'à fumer, chanter & rire.
Le jour qui la ſuivit ne fut pas moins ſerein,
L'haleine des vents fut petite ;
Nous n'eûmes que le ſeul chagrin
De ne pas aller aſſez vîte.

Pendant deux ou trois jours les vents ne ſoufflerent pas plus fort ; on ne reſpiroit qu'un air frais, & ſur la Mer un grand calme eſt auſſi ennuyeux que la tourmente eſt fâcheuſe, on voit le milieu entre ces deux excez.

A peine entendoit-on le murmure de l'Onde,
Tout nous invitoit au repos,
Je le goûtois auſſi dans une paix profonde,
Bercé doucement par les flots.

A mon reveil je quittois ma cabane ;
Et la Pipe à la main campé ſur le Gaillard
Je tirois la vapeur de la Nicotiane,
Et tranchois du Chevalier Bart.

Il n'y avoit pourtant point de Mouſſe qui ne ſçût mieux que moy s'aquitter de cet exercice, je ne le faiſois auſſi que par amuſement, & pour me donner des airs d'homme de Mer : Tout Novice que j'y étois, je m'abandonnois à la rêverie où jette d'ordinaire la vapeur de cette Plante Indienne, & je ne ſongeois qu'à conſiderer ce qui ſe paſſoit entre les Poiſſons ; je vis qu'il en étoit d'eux comme des hommes ſur la terre, les grands déclaroient la guerre aux petits, loin de mordre à nos hameçons qui flotoient ſur une eau fort claire.

Le temps du jeu pour moy n'eſt pas le mieux paſſé,
Que faire en pareille avanture ?
J'étois aſſez embaraſſé,
On ne ſçauroit toûjours être dans la lecture,
L'eſprit en eſt bien-tôt laſſé.

Il faut que ſur un Livre il prenne du relâche,
Ainſi qu'au travail fait le corps,
L'un & l'autre a certaine tâche,
Qu'il ne ſçauroit paſſer malgré tous ſes efforts.

Pendant qu'un ſi grand calme nous arrêtoit, le vent s'éleva un peu, & devint ſi bon que nous fûmes bien-tôt dédommagez du retardement.

Nôtre Vaiſſeau ſembloit voler,
A peine tenoit-on ſur la table la ſoupe;
Mais nous avions le vent en poupe,
C'étoit de quoy nous conſoler.
Telle ſoupe d'ailleurs n'eſt pas fort excellente,
On ne perd pas beaucoup à n'en manger qu'un peu,
C'eſt le ſeul appetît qui la fait ragoûtante,
Et ſur la Mer les dents font feu.
On ne trouve jamais trop de ſel, trop d'épice
Dans les mets de chaque repas,
Et comme on fait peu d'exercice,
On devient bien-tôt gros & gras.

Lorſque nous avions un temps ſi favorable, les Germons ſe prenoient à nos

lignes avec abondance ; c'eſt un poiſſon d'un goût admirable, dont la bonté pourroit le diſputer à celle du Saumon ; ils ſont auſſi aſſez reſſemblans, ſinon que le Germon eſt plus gros & plus court que le Saumon, & qu'il a des nageoires beaucoup plus longues.

L'utile & vray plaiſir de le manger à table,
Et de l'aſſaiſonner de toutes les façons,
Suivoit de bien prés l'agreable
De le prendre à nos hameçons.
On voyoit ſur le gril encore fremir la dale,
Paris n'en voit jamais de pareil en ſa Halle,
Il ne peut s'y porter, il eſt trop délicat;
Pour manger la fraîche marée,
Et n'en poinr laiſſer dans le plat,
Il n'eſt que de courir l'empire de Nerée.

Il eſt bien juſte que les Navigateurs trouvent quelquefois ſur la Mer de quoy ſe conſoler des peines qu'elle leur donne. Les nôtres étoient fort contents alors, ils mangeoient tout leur ſoû de ce poiſſon délicieux à toutes ſortes de ſauſſes, & le Navire alloit fort bien, ſans qu'ils ſe fatigaſſent à changer de manœuvre. Si Neptune les favoriſoit toûjours de mê

me, ils ne trouveroient que du plaisir à faire avec luy leur fortune, & ils pourroient mener leurs femmes aux Voyages de long cours.

On n'en verroit pas tant soupirer sur la terre
Pour le retour de leurs Epoux
Quand la Déesse de Cythere
Inspire dans leurs cœurs ses plaisirs les plus doux.

Le repos dont nous joüissions pendant un temps si commode nous coûta cher ; le vent devint furieux, & quoy qu'il ne nous fût pas contraire, il ne laissa pas de nous tourmenter beaucoup.

La Mer s'éleva jusqu'aux nuës,
Nôtre Vaisseau prenoit le même cours ;
Et suivant le torrent des vagues suspenduës,
Ne faisoit que monter & descendre toûjours.
Ce changement nous vint dans une heure fâcheuse,
C'étoit sur le point de la nuit,
Où la Mer toûjours orageuse
Faisoit un effroyable bruit.

Je ne reposai point, & mon inquietude
Redoubloit à tous les momens,
Nôtre Vaisseau prenoit de certains mouvemens
Qui rendoient ma peine bien rude,
Nature patissoit, & bien loin hors des flots
J'aurois voulu goûter un tranquille repos.
Ah quelle nuit! Je n'ose en retracer l'image;
Les cris des Matelots dans leur penible employ,
Sembloient à tous momens m'anoncer un naufrage
Qu'ils ne craignoient pas tant que moy.
Je ne voyois point leur visage
Pour m'assûrer dans mon effroy,
Et y prendre un peu de courage.
Tandis que je craignois si fort,
Ils chantoient quelquefois, & faisoient un accord,
Mais je ne prenois point leurs chants pour de bons signes,
Et je m'imaginois n'entendre que des Cignes
Chanter à l'heure de la mort.

J'étois

J'étois induſtrieux à faire mon martire,
Enfin après un long & rigoureux ennuy
Le jour revint, mais il fut encor pire,
Bien loin de ramener le beau temps avec luy.
Helas! il ne ſervit qu'à mieux faire paroître,
Tous les dangers que nous courions;
C'eſt ainſi que ſouvent on demande à connoître,
Des choſes qui ſeroient peut-être
Moins cruelles pour nous ſi nous les ignorions.

Pendant que j'avois tout à craindre de la part du temps, pour augmenter ma peine, & mettre le comble à nôtre malheur, on me diſoit encore que nous étions dans les Mers, où les Pirates de Salé faiſoient leurs courſes, & qu'ils étoient pour nous encore plus à redouter que les flots & les vents les plus furieux. Je vais peut-être trop ingénument avoüer ma foibleſſe, j'en eus peur, nous n'étions point en état de reſiſter à de telles gens, & je fis cette Priere pour la dire au Seigneur.

Grand Dieu, Maître de nos destins,
Conduis nous dans nôtre Voyage,
Et garde-nous dans ce Passage
D'être pris par les Saletins.

Dans cette affreuse tourmente, où je craignois de perir, j'admirois le courage de tous les Matelots ; ils voyoient sans cesse l'eau passer à grands flots sur le pont du Navire sans s'en étonner davantage.

Ils n'en témoignoient pas avoir plus de chagrin,
Tout au contraire, ils n'en faisoient que rire,
Ce qui me fit une fois dire,
Je trouve un Matelot fait comme un Medecin.
En voicy la raison, la peut-on contredire ?
L'un ne croit son Navire en danger de perir,
Que dans l'instant fatal qu'il s'abîme dans l'Onde ;
Et l'autre croit encor son Malade guerir,
Quand un moment aprés il est en l'autre Monde.

Je passai tout ce jour là sans boire & sans manger ; je n'avois goût pour rien, les Germons que je voyois manger aux autres avec beaucoup d'apetit, & que j'avois trouvez si bons auparavant, étoient devenus insipides pour moy, & ne me tentoient point du tout.

Je me trouvois dans ce hazard
Sans apetit près de la Soupe,
Immobile, le vent en poupe,
Et fort triste sur le Gaillard.

En vain de tant de maux je voulus me défendre,
J'étois trop tourmenté des fureurs de la Mer,
Mon cœur fut forcé de luy rendre
Plus d'une fois un tribut fort amer.

Je ne sentis jamais une langueur de même,
Pour ne plus voir les flots je desirois la nuit,
Et dans l'obscurité de son horreur extrême,
J'étois impatient de voir l'Astre qui luit.

A peine commença-t-il à répandre sa

lumiere qu'on se mit à déferler toutes les voiles que les vents avoient obligé de ferrer par leur violence, & ils devinrent ensuite si petits qu'on ne pouvoit voguer. Quelle inconstance ! Mais il faut peu s'en étonner, ils sont trop accoûtumez à changer.

Les Germons qui avoient été comme nous tourmentez de l'orage, étoient dans ce calme fort affamez, & ils mordoient à nos aîns d'une grande force : On en prit entre autres trois ou quatre d'une grandeur extraordinaire, & je puis dire sans exagerer, qu'un seul auroit pû suffire à nourrir dans un repas toute une Chartreuse.

A la Pêche on joignit la Chasse,
Un Râle de fort loin vint dans nôtre Vaisseau ;
Il fut pris, & ce fait me parut si nouveau,
Que je crûs qu'il pouvoit tenir icy sa place.
Je fis dans ce temps doux une observation
Qu'il faut encore que je décrive,
C'est qu'aprés de gros vents quoy qu'un grand calme arrive,
La Mer garde long-temps son agitation ;

Il semble que les vents ont pènetré les Ondes,
Qu'ils les agîtent sourdement,
Et que dans un tel mouvement,
Les vagues n'en sont que plus rondes
Et s'étendent plus largement.
Après ces deux choses notées,
Je veux encore mettre en avant
Que les voiles ne sont jamais plus agitées
Que lorsqu'il ne fait point de vent.

Ce jour-là se passa de la sorte, mais sur le soir le vent devint plus frais, & nous fit naviguer agreablement pendant toute la nuit ; ce bonheur ne dura pas plus long-temps, car dès le point du jour le vent changea, & l'ayant entierement contraire, nous n'avancions point du tout. Sur le soir on vit un Navire qui venoit à toutes voiles sur nous le vent en poupe : On crut que c'étoit un Saletin, & nous étions alors assez intriguez, ne pouvant éviter d'être pris par ces Barbares.

Ces Gens-là ne font nul quartier,
Et donnent trop forte besogne,
Mais c'étoit un Terreneuvier
Qui s'en retournoit en Gascogne.

Il nous le fit sçavoir par un vilain patois,
Avec une Trompette ou bien un porte-voix :
J'en eus quelque frayeur, elle sçut me surprendre,
Je n'aimois point cet instrument,
Mais que sera-ce un jour d'entendre
La Trompette du Jugement.

Bien nous en prit de n'être pas plus mal rencontrez, car nous avions été forcez de mettre au fond de calle pour nous servir de l'Est quatorze canons dont nôtre Navire étoit monté. J'esperois que pendant la nuit je pourrois avoir quelque repos, la Mer étant fort tranquille.

Mais ce calme trompeur fut de peu de durée,
Le vent au premier quart mit la Mer en courroux,
Et sa grosseur demesurée,
Nous faisoit ressentir ses plus terribles coups.
Je ne dormis non plus que l'Onde,
Le vent étant trop furieux,
Le Soleil revint éclairer tout le monde,
Sans que j'eusse fermé les yeux.

Le jour ne fut pas plus beau que la nuit, nous naviguions de tous côtez errant au gré des flots, ſans pouvoir trouver un azile contre leur fureur : On ne pouvoit ſe ſoûtenir ſur le pont du Navire à cauſe du grand roulis ; auſſi je pris le parti de me coucher tout le long du jour, j'étois tout malade, & ne pus prendre qu'une ſeule rôtie que je rendis preſque auſſi-tôt que je l'eus priſe.

La Mer me fit payer ce tribut de nouveau,
Et ce ne fut pas ſans triſteſſe ;
Je ne croyois pas que ſur l'eau,
Ainſi que ſur la terre on en payât ſans ceſſe.

N'ayant pour tout que le nom de Marin, j'enviois le courage de tous les Matelots ; ils voyoient ſans aucune peur les coups de Mer que je croyois capable de nous faire abîmer ; ils étoient frequens, & plus ils ſe réjoüiſſoient. Nous étions à la cape ; c'eſt-à-dire, que toutes les voiles étoient ſerrées ; le Navire pour lors ne faiſoit que roûler ſelon les divers mouvemens que les ondes luy faiſoient prendre ; les Matelots n'étoient occupez à aucunes manœuvres, ils ne ſongeoient qu'à ſe mocquer & ſe rire les uns des

autres, selon ce qui leur arrivoit; tantôt les uns étoient entierement percez depuis les pieds jusqu'à la tête des vagues qui se répandoient sur eux; tantôt les autres étoient renversez & balotez comme une bale de paûme d'un bord à l'autre du pont; tout cela ne faisoit qu'exciter des éclats de rire qui faisoient autant de bruit que les coups de Mer. Ces Gens-là sont trop heureux dans le rude métier qu'ils font. On ne souffre dans les differens états de la vie qu'autant qu'on ne s'y trouve pas bien; les Matelots paroissent toûjours contents du leur; que leur faut-il plus? Ils boivent & mangent tout leur soû, sans s'embarasser d'où vient ce qu'ils dépensent. Quand ils sont fatiguez & moüillez quelquefois jusqu'aux os, ils n'en sont que plus allertes, & secoüant seulement l'oreille, ils vont changer d'habit, & se reposer si le temps le permet. Quand le jour est fini, & qu'ils ont bien soupé, après une courte Priere, ceux qui ne sont point du premier quart, c'est-à-dire, qui ne veillent point depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, vont se coucher, & sans chandelle ils trouvent leurs hamacs aussi facilement que les Lapins trouvent leurs trous. Ils ne sont pas si-tôt agitez qu'ils

dorment comme des Loirs, on tireroit bien tous les canons ſans les éveiller ; enfin s'ils ſçavent bien boire & bien manger, ils ſçavent encore mieux dormir. Quand on ne ſçauroit faire ni l'un ni l'autre, qui n'enviroit point les avantages qu'on voit en eux ?

Pour moy je ne pouvois décrire
Que la longueur de mes ennuis,
Les jours fâcheux, les triſtes nuits
Que je paſſois dans le Navire.
En butte à cent perils divers,
Dont le moindre étonne & menace
De faire abîmer dans les Mers,
Ne voir que des goufres ouverts ;
Quel champ pour un enfant d'Horace !
Quel éloignement du Parnaſſe !
Quel ſéjour pour faire des Vers !
Encor heureux d'en ſçavoir faire,
Quand j'étois entouſiaſmé ;
Je ſongeois moins au vent contraire ;
Et j'en étois moins allarmé.

Voir son Vaisseau poussé comme un amas, d'écume,
Allant par-tout au gré de la vague & du vent
Sur le point de périr souvent,
En terme Matelot, ma foy la barbe en fume.
Pour tâcher d'éviter un destin si fatal,
Changer sans cesse de manœuvre,
Il faut se trouver à tel œuvre
Pour en connoître tout le mal.

J'en fis la triste experience pendant cinq ou six jours, avec trés-peu d'espoir d'en sortir. Je faisois de mauvais sang, & Nature patissoit beaucoup; je n'avois jamais été sur Mer, c'étoit faire une épreuve trop forte pour un coup d'essay, je fremis encore d'y penser.

Il me l'avoit bien dit l'Illustre Théagene;*
Luy dont l'esprit penetre tout,
Que nous aurions des vents de bout
Qui nous feroient bien de la peine.

* *Mr. Begon Intendant de Rochefort.*

J'ay vû la verité de sa prédiction ;
Mais lorsque son pouvoir s'étend sur la Marine,
Et qu'il desire en Vers une Relation,
Du voyage qui me chagrine,
Que ne commande-t-il à la Mer trop mutine
D'avoir moins d'agitation ?
Ne me veut-il que des orages,
Des tempêtes, d'horribles vents,
Des coups de Mer, & de gros temps
Pour m'en voir tracer les Images ?
Helas ! Ils m'ont saisi de mortelles frayeurs ;
Si nous avions dans ces malheurs,
Par le plus grand de tous traversé l'Onde noire,
En eût-il pû sçavoir l'histoire ?
Il ne m'auroit fallu qu'un temps un peu trop frais,
Sur le plus petit mal un Poëte exagere,
J'aurois pû pour remplir ses injustes souhaits,
Faire des ouragans d'un petit vent contraire,
Et nous serions tous satisfaits.

Comme les vents se succedent toû-

jours, il en vint un autre aprés ce mauvais temps, mais il ne nous servit pas beaucoup, le Ciel étoit seulement serain & sans nuage, & la Mer assez tranquille.

Je considerai l'Empirée,
Et je me confirmai que dans les plus beaux jours,
La Mer sçait emprunter toûjours
Sa plus grande beauté de la voûte azurée,
Le Ciel est le miroir de l'eau;
Elle est belle quand il est beau:
Que n'en est-il ainsi des Dames
Quand elles sont devant un beau Miroir,
Il leur épargneroit le chagrin de se voir
Le plus souvent de laides femmes?
Elles auroient toûjours une glace à la main;
Leur beauté n'auroit pas besoin des soins extrêmes
Qu'elles prennent soir & matin;
Mais tout seroit perdu, fieres de leur destin,
Elles prendroient des airs suprêmes,
On les verroit encore par un esprit plus vain
Plus Idolâtres d'elles-mêmes.

Dans

Dans ce calme ſi doux, que nous ſervoit de voir l'eau ſi belle ? Les vents ſe repoſoient pour ſouffler enſuite avec plus de violence ; ils prirent pour ſe préparer à une nouvelle tempête ce beau jour & la nuit ſuivante.

Leur ſouffle étoit ſi pétulant,
Qu'il fallut au plûtôt carguer toutes les voilles,
Le Vaiſſeau n'étant plus ſoûtenu de ces toilles,
N'alloit qu'à la Cape & toûjours en roulant;
Il étoit le joüet de l'Onde,
Et nous étions les Spectateurs,
Et tout enſemble les Acteurs
Du plus triſte rôle du Monde.
Suivant les mouvemens du flux & du reflux,
Nous prenions malgré nous une route contraire,
Je payois de frequens tributs,
Mais dans les mauvais temps c'eſt l'uſage ordinaire.

Cette ſcene dura deux jours entiers, & autant de nuits, quelle Tragedie ! C'é-

toit trop, & pendant tout ce temps-là, rien n'entra dans mon corps; aussi je me sentois épuisé, toûjours rendre, & ne rien prendre, cela ne soûtient point du tout les forces. La Mer devint un peu plus douce, nous n'avions plus tant de mal, & nôtre Capitaine nous revit en route, mais son esperance d'y demeurer long-temps sans le secours d'un vent plus propre. Un Matelot affectant alors un ton de gravité, dit que le vent qui nous manquoit, étoit dans quelque cave, mais pas un ne voulut courir à la sienne pour le chercher; il avoit envie de boire, & de faire donner à chacun un coup d'eau de vie, mais sa plaisanterie n'aboutit à rien. Un autre qui n'étoit pas plus sérieux, pour se défendre de distribuer à ses Camarades quelques coups de sa spiritueuse liqueur, dit que le vent ne deviendroit point bon, qu'on n'eût donné le foüet à un Mousse; chacun y souscrit, & ce qui fut dit, fut fait. Sans tirer au sort, comme de coûtume en pareille occasion, un de ces malheureux Mousses qui avoit pris quelque chose à un Matelot, fut choisi pour victime, & foüetté un peu plus sévérement qu'il ne l'auroit été, s'il n'y avoit eu rien contre luy. On luy mit bas sa culotte gaudronnée, &

on le lia ſur le bâton de la Pompe qui luy ſervoit de Chevalet. Ayant le derriere à l'air, le Pilote luy fit ſentir les coups d'un martinet garni de pluſieurs cordes toutes neuves, & pleines de nœuds. Auſſi-tôt il cria comme un Aigle, demandant pardon, grace & miſericorde de tout ſon cœur. Crie tant que tu voudras, encore plus fort, luy répondit le Feſſeur frapant à tour de bras, ce n'eſt pas là ce qu'il faut que tu diſes, il faut crier Nord-Eſt, bon vent pour le Navire. Comme Pilote il devoit s'intereſſer au vent plus qu'un autre; alors le pauvre Patient cria de toute ſa force Nord-Eſt, ſans connoître peut-être encore les vents. Dans le même moment on le quitta, & on le laiſſa aller froter ſon derriere tant qu'il voulut. Venons au fait, le croira qui voudra, je ne m'arrête point à ces ſortes de fadaiſes; mais le vent que l'on ſouhaitoit, ſe déclara bien-tôt, & nous en fûmes plus réjoüis que s'il étoit venu autrement.

Souvent le mal d'autruy pour d'autres n'eſt qu'un jeu,
On eſt ainſi fait dans le Monde,
Mais qu'y gagnâmes nous? je connus que ſur l'Onde,
On fit bien du chemin, & l'on avança peu.

Il en eſt de la Mer ainſi que de la Terre,
Elle a ſes monts, elle a ſes vaux,
Quand les vents ſoûlevent ſes eaux
Dans le vaſte ſein qui l'enſerre.
On y monte, & l'on y deſcend
De hautes Montagnes flotantes,
Et le cours inégal des vagues ondoyantes,
Ne portent que par bonds à l'endroit où l'on tend.
Si le chemin qu'on fait ſur la liquide plaine,
Se faiſoit en Pays uni,
On le verroit bien-tôt fini,
Et l'on n'auroit pas tant de peine.
Je regardois ces monts comme de hautes tours
Où l'on monte par des détours;
Au ſommet on ne peut ſe rendre,
Qu'on ne faſſe beaucoup de pas,
On n'en fait pas moins pour deſcendre,
Et l'on ne ſe trouve qu'au bas.

Nous voguames de la ſorte pendant deux jours, le meilleur vent que nous pouvions deſirer, nous faiſant bien du

mal pour être trop gros ; telle étoit la rigueur de nôtre ſort ; mais la Mer en devenant moins haute & moins forte s'applanit, & rendit enfin ſon cours aſſez égal.

Nôtre Navire alors d'une viteſſe extrême,
Fendoit les Ondes ſans effort,
Les vents avec les flots nous paroiſſoient d'accord,
Et les Tritons, Neptune même,
Nous ſembloient de concert nous conduire à bon port.
Aprés les mortelles allarmes
Que cauſe une Mer en couroux,
Quel plaiſir étoit-ce pour nous
De n'y trouver plus que des charmes !
Nos jours n'étoient point menacez
D'une fin ſubite & terrible,
Et dans un état ſi paiſible,
Nous ne ſongions plus guéres à nos perils paſſez.
Pour moy je me flattois de la douce eſperance
De voir en peu de jours la pêche du grand Banc,
Et de faire bien-tôt en la Nouvelle France
Quelques onces de meilleur ſang.

Tout fait plaiſir dans une pareille attente ; en ce temps-là un petit Cul-blanc de terre vint ſe poſer ſur le bord du Navire ; & je crûs que cet Oyſeau venoit nous anoncer l'heureuſe & agreable nouvelle que nous n'en étions pas loin. Pour en être plus certain, le Soleil ne fournit pas deux fois ſa carriere, que l'on jetta la ſonde, croyant que l'on trouveroit le Banc Jacquet ; mais il arriva le contraire, on le chercha en vain ; l'erreur n'eſt que trop commune ſur ce perfide & inconſtant Element. Nous aprochions cependant toûjours du grand Banc ſi renommé Pêche de la Moruë. Aprés ces trois jours de navigation, nous crûmes qu'il étoit à portée ; on jetta la ſonde, mais avec auſſi peu de ſuccés qu'auparavant.

De cet abîme impénétrable
A la ſonde comme à nos yeux,
Si nous euſſions tiré du ſable,
Nous aurions été trop joyeux.

Il fallut prendre patience dans l'eſperance d'être plus chanſeux le lendemain; mais on reſonda encore auſſi vainement que la premiere fois, on ne trouva que

de l'eau ; & ce qui marquoit mieux nôtre mauvaiſe fortune, ce fut que le Sondeur cria terre en tenant le cordeau de la ſonde.

Alors nous fîmes mille cris,
Pour en marquer nôtre allegreſſe,
Mais elle ſe tourna promptement en triſteſſe,
Le pauvre homme s'étoit mépris.
Quand il vit la ſonde ſans preuve
De ce qu'il avoit avancé,
Et qu'il ne crut plus être au Banc de Terre-Neuve,
Il parut tout honteux de l'avoir anoncé.

Il crut cependant avoir pris juſtement ſes meſures ; que pouvois-je penſer alors ? ſi je n'avois pas eu des Pilotes habiles & experimentez ; je n'aurois point douté que nous n'euſſions mal pris la route, & que nous errions ſur les Mers. Pour nous chagriner encore davantage, un vent contraire vint nous faire ſentir ſa fureur.

Il nous pouſſa bien loin pendant toute la nuit,
Il fallut mettre bas les voilles,
Juſqu'à ce que l'Aſtre qui luit,
Se montrât aprés les étoilles.

Mais le jour ne fut pas plus favorable pour nous, un grand calme ſucceda à la tempête qui ne nous permettoit pas de bouger d'une place.

Il ne fut cependant jamais de mouvement
Plus grand, plus fâcheux que le nôtre,
Nôtre Vaiſſeau ſans ceſſe alternativement
Roûloit d'un côté puis de l'autre.
Tout ſe briſoit, jamais je ne vis tel fracas,
Chaque piece étoit diſperſée,
Ma cave alors fut renverſée,
Mais la liqueur ne le fut pas.

C'eût été dequoy mettre le comble au malheur : Quel triſte ennuy n'étoit-ce point pour nous, de voir qu'aprés un temps rude, nous ne ſouffrions pas moins d'un doux ! Mais ce ne fut pas là-tout; dans le temps que nous attendions un bon vent, il en vint un des plus mauvais.

Un tel recit me deſeſpere,
Quoy, toûjours les mêmes Chanſons !
C'eſt avoir en trop de façons
Toûjours le même Thême à faire.

Ma Muſe nous devons nous taire,
Toûjours parler des mêmes faits
Sans y parler de nouveaux traits,
Tel recit n'intereſſe guére;
Mais j'ay de mon Voyage entrepris le Journal,
Il faut l'achever bien ou mal.
Si j'étois Maître de la Scene,
On y verroit plus de varieté,
Tout en ſeroit mieux écouté,
Et j'aurois eu bien moins de peine.

Pendant deux jours ce vent contraire accompagné d'une grande pluye, exerça contre nous toute ſa rage.

Dans ce Navire vacillant,
Qui vers l'abîme toûjours penche,
Ne voir entre la vie & la mort qu'une planche,
Entendre dire au Matelot tremblant,
Qu'on eſt comme l'oyſeau tourmenté ſur la branche,
Tout cela n'eſt point régalant.

Voilà pourtant de quelle ſorte
Nous nous trouvions le plus ſouvent
En butte à la fureur du vent,
Sans luy pouvoir fermer la porte.
Il n'eſt point un plus triſte ſort,
Dans de ſi grands dangers malheureux qui s'engage,
Sans ceſſe menacé d'un funeſte naufrage;
On meurt de mille peurs ſans mourir d'une mort,

Tout va mal quand la Mer eſt bien agîtée, on ne ſçauroit mettre la marmite, tout ſe répand, & rien ne peut cuire, il faut que l'on ſe contente du Biſcuit; ce n'étoit pas ma plus grande peine, mon cœur ſe ſoulevoit ſur tout ce qui ſe preſentoit ſur la table : chacun mettoit ſes mains au plat ſans les laver, quoique l'eau ne manquât point, en diſant que c'étoient des Humains les plus naturelles fourchettes.

Ce beau Rebus ne me ragoûtoit pas,
Et je faiſois toûjours de fort mauvais repas.

J'avois ſur tout horreur de la Gamelle ;
Quelle malpropreté de Linge & de Vaiſſelle !
Jamais on n'écuroit les plats
Qu'on entouroit d'un torchon gras,
Pour en empêcher la culbutte ;
Le plaiſir que j'avois, c'étoit de voir dix
bras,
Ne pouvoir ſur la table en garantir la chûte,
Et porter ſous la dent ce qu'ils prenoient
à bas.
Mais n'en diſons pas davantage,
Nous ferions mal au cœur à qui lira ces
Vers
S'ils ſont préſervez du naufrage
Que l'on doit craindre ſur les Mers.

Le vent devint un peu moins contraire, & on reprit route comme on put ; ce ne fut pas ſans peine, & trois jours y furent employez, ſans que cela nous ſervît beaucoup : Nous ne pûmes y demeurer, le vent & le calme tour à tour nous deſeſperoient, ce que l'un nous donnoit pendant la nuit, l'autre nous l'ôtoit pendant le jour, ce n'étoit pas pour avancer.

Dans ce temps-là il nous furvint un accident nouveau des plus à craindre. Nôtre Navire faifoit à moins d'une heure à peu prés deux pieds d'eau, c'étoit pour nous faire abîmer bien vîte. On fut d'autant plus furpris de cet inconvenient, que jufques-là le Navire n'avoit point du tout pris d'eau.

On courut à la Pompe, & fans aucun relâche,
On fit pour la tirer d'inutiles efforts,
C'étoit des Matelots alors la feule tâche,
Mais il en rentroit plus qu'ils n'en mettoient dehors.
Nous fûmes tous faifis de crainte & d'épouvente,
On feroit allarmé pour moins,
Il fallut prendre d'autres foins
Dans une occafion fi trifte & fi preffante.
Alors le Capitaine homme fage & prudent,
Sçachant combien tant d'eau pouvoit être fatale,
Defcendit dans le fond de calle,
Pour voir d'où venoit ce terrible accident.

Mais

Mais en vain il préta l'oreille pour entendre
De cette eau le gargoüillement,
Cependant elle entroit toûjours abondamment,
La Pompe ne pouvoit tout rendre.
Voyant qu'au fond de calle il la cherchoit en vain,
Il entra dans la soute au pain,
Et si-tôt qu'il y fut, il en connut la source;
Nous aurions peri sans ressource,
Ou par les flots ou par la faim.

Dans une telle extrêmité chacun est pour son compte, & la plus prompte issuë est la meilleure. On fit venir aussi-tôt le Charpentier trés-habile homme de sa vacation ; il vit le mal, & dés qu'il l'eut bien connu, il promit le remede ; nous ne périrons pas par-là, dit-il, l'espoir qu'il en donna remit un peu mon esprit fort allarmé. Comme il n'y avoit point de temps à perdre il attacha promptement un échaffau flotant au droit de la soute où étoit le desordre, & s'étant fait descendre en chemise & en caleçon

ſur l'eau, il vit une planche déjointe, & dont les clous avoient été arrachez par un coup de Mer, ils tenoient encore à la planche, il les recogna comme il put, & garnit de filaſſe & de ſuif l'ouverture qui avoit bien deux pieds de long. Ce n'étoit pas aſſez, il fallut faire une plaque de plomb pour mieux aſſûrer ſon ouvrage; pendant qu'on la figuroit de la maniere qu'il l'avoit demandée, on fit mettre le Navire à la bande, c'eſt-à-dire, ſur le côté, afin de la mieux appliquer. Quand elle fut préparée, on la luy donna au bout d'une corde; mais il ne put jamais venir à bout de la cloüer ſeul: Quand il croyoit fraper ſur un clou, une vague luy faiſoit manquer ſon coup, & paſſoit ſouvent par-deſſus luy. Voyant qu'il ſouffroit beaucoup, & qu'il ne pouvoit pas long-temps reſiſter à tant de fatigue, quoy qu'il bût bien de l'Eau de vie pour luy donner du cœur, on fit deſcendre un Matelot avec luy pour luy aider; quand il en fut ſecondé, le travail alloit mieux, & en deux heures de temps le deſordre fut reparé. Cet accident nous arriva le vingt-cinquiéme jour de Septembre, je n'en perdrai jamais le ſouvenir.

Ce malheur ne fut pas ſans un grand bien pour
nous,
Par le plus grand bonheur du monde;
Un grand calme regnoit ſur l'Onde,
Sans cela nous périſſions tous.
La ſource de l'eau fut tarie,
Le Navire n'en faiſoit plus,
Celle qu'il renfermoit retourna dans ſon flux,
Et nous croyions joüir d'une nouvelle vie.
Enfin, en quatre jours nous fûmes ſur le
Banc;
Aprés une fatigue extrême;
Et de bon cœur je payai mon baptême
D'une piece de métail blanc.

Ceux de l'Equipage qui n'avoient jamais paſſé par là, n'en furent pas quittes de la ſorte: On n'en excepte perſonne, c'eſt une coûtume établie parmi les Matelots, & on fait jurer à tous ceux qu'on baptize de ne jamais manquer de baptizer eux-mêmes ceux qui ne l'auront pas été, quand ils ſe trouveront avec eux aux paſſages, où cette Cérémonie doit être obſervée, & qu'on leur marque

pour cet effet. Il faut en raporter icy la formalité, du moins comme je l'ay vûë. On place une Cuve pleine d'eau au milieu du Pont ; trois ou quatre Matelots prennent celuy qui doit être baptizé par les jambes & par les bras, & luy trempent le derriere par plusieurs fois dans la Cuve ; enfin ils le laissent malicieusement dedans les pieds en haut, & pendant qu'il se tourne & fait des efforts pour s'en retirer, d'autres Matelots luy jettent encore cinq ou six sceaux d'eau sur le corps, & cette Cérémonie finit par de grands éclats de rire.

Un pot de distilé breuvage
Donné dans cette occasion
A tous les Gens de l'équipage,
Sauve de cette aspersion
Ceux qui sont leur aprentissage.

La premiere observation que je fis sur le grand Banc, fut de voir que l'eau y étoit plus blonde que par tout ailleurs dans la Mer. Le sable que l'on en tira au bout de la sonde étoit blanc comme du sel, & mélangé d'un broyé coquillage. les lignes étoient toutes préparées pour

pêcher en passant, mais on les mit vainement en usage.

La Moruë en ce lieu commune
Ne mordoit point à l'hameçon ;
Nous crûmes que nôtre infortune
Nous priveroit encor de ce poisson.

La nuit nous fit remettre la Pêche au lendemain matin ; mais nôtre étoille toûjours maligne ne nous fit pas trouver meilleure chanse.

Sans être rebuttez de pareilles disgraces,
Dans le milieu du jour on pêcha de nouveau,
Et l'on prit tant de ces Poissons voraces,
Qu'on en couvrit tout le Pont du Vaisseau.

On en prit bon nombre d'autres d'une espece differente que les Matelots apellent des flûtans. C'est un Poisson de la forme d'une Plye, gris par-dessus le dos, & blanc sous le ventre comme elle ; mais d'ailleurs la difference est grande, il a quatre à cinq pieds de longueur, deux ou trois de largeur, & un d'épaisseur. La ligne ne pouvoit pas le tirer jusques dans

le Navire ſans rompre ſon ain ; quand on le voyoit à une braſſe dans l'eau, on s'armoit de gaffes pour l'acrocher ſi-tôt qu'il étoit à la ſurface, & c'étoit tout ce que deux hommes pouvoient faire que de le tirer juſques ſur le Pont.

Ce Poiſſon a bien fait de ſe mettre en
pleine eau,
Il eſt d'une grande dépenſe,
Une Moruë entiere dans ſa panſe,
N'eſt pour luy qu'un petit morceau,
On le vit pour plus d'une avec trop d'é-
vidence.

La tête en eſt graſſe, doüillette & trés-excellente ; on tire un ſuc des os qui ſurpaſſe la délicateſſe de la plus fine moëlle ; les yeux qui ſont auſſi gros que le poing ſont encore admirables, & les bords des côtez que les Pêcheurs appellent les Ralingues, ne ſont pas moins délicieux.

S'il étoit pris par les Diépois,
Et qu'on pût à Paris le voir dans ſa cuiſine,
On s'en lécheroit bien les doigts,

Les Bourgeois auroient bien la mine
De n'en tâter qu'aprés nos Rois ;
Mais ce n'eſt pas pour eux que le Ciel le deſtine,
C'eſt pour les Matelots, & dans des plats de bois.

Ils n'en mangent que les endroits que j'ay marquez ; ils rejettent le corps à la Mer, comme trop maſſif pour engraiſſer la Morüe ; il eſt bien juſte qu'elle le mange aprés ſa mort, puis qu'étant vivant, il la court ſans ceſſe, l'attrape & avalle toute entiere ſans la mâcher ; il n'eſt point de Poiſſon plus gourmand. Nous ne la voulions pas ſi fraîche, on la ſaloit un peu, & on la gardoit un jour ou deux, elle en étoit meilleure, quoy qu'elle ne laiſſât pas d'être trés-bonne ſans avoir pris ſel, mais il en falloit bien manger à toutes ſauſſes : nous en prenions aſſez pour cela, bien que nous ne pêchaſſions qu'en chemin faiſant, & par repriſes.

Je croyois ſur le Banc voir cent vaiſſeaux divers
Former une Ville flotante,
Et déclarer la guerre aux Habitans des Mers ;

J'en vis feulement fix répondre à mon
attente,
Mais je vis par milliers des Habitans des
Airs
De mainte efpece differente.

Les plus communs font des Fauquets, ainfi nommez par les Normands ; on en voit quelquefois des milliers enfemble, ils font plus gros que des Pigeons, ont le bec crochu comme les Perroquets, le dos gris, & le ventre blanc. D'autres les apellent Hape-foye, & ce nom leur convient mieux ; car lorfque l'on jette en pêchant celuy de la Moruë à la Mer, il faut voir avec quelle fureur ils fe jettent deffus ; ils y font fi acharnez qu'ils viennent à l'envi l'un de l'autre tout contre le Navire pour le prendre à mefure qu'on le jette. Ils y font quelquefois attrapez, & la maniere dont on fe fert pour cela eft affez plaifante. Au bout d'une perche on attache un Cerceau autour duquel eft lié un petit filet en façon de poche, on le jette fur eux, & comme la Mer en eft couverte, il en demeure fouvent quelqu'un dedans.

Voicy dequoy ſurprendre, étant tirez de
l'Onde,
Et ſur le Pont du Navire étendus,
Ils font pour en ſortir des efforts ſuperflus,
Quoy qu'ils volent des mieux du monde.

Il faut aparemment que de leur nature ils ayent le pied à l'eau, & que les vagues les élevent aſſez pour être ſoûtenus de la quantité d'air qu'il leur faut pour le vol. C'eſt une matiere à occuper les Phyſiciens. Je vis d'autres Oyſeaux qu'on apelle des Poules, & auſquelles on donne encore le nom de Palourdes; peut-être parce qu'elles ſont fort peſantes au vol; elles ſont bien plus groſſes que les autres, mais en moindre quantité. Leur couleur eſt d'un brun forcé, & elles courent auſſi le foye avec beaucoup d'ardeur.

Des rayons argentez bien rangez ſur leurs
aîles,
Et qui marquoient quelque beauté,
Firent naître chez moy la curioſité
De les voir de plus prés, & de tirer ſur
elles.

D'un côté je me ſatisfis,
Et cela fut fait aſſez vîte,
J'en fis culbuter ſix en ſix coups tout de ſuite,
Mais ce fut tout ce que je vis.

Je les faiſois tomber trop loin du Navire, & il n'avoit pas l'honnêteté d'attendre; en vain les Matelots s'empreſſoient de les acrocher avec les gaffes, elles échapoient toûjours.

Chagrin des malheurs de ma Chaſſe,
Où j'avois fait des coups ſi beaux,
Je remis mon fuſil en place,
Et laiſſai vivre les Oyſeaux.

On m'avoit fait peur des abords du grand Banc, & je croyois y trouver la Mer terrible par les mouvemens que je m'imaginois que ſes ondes devoient faire pour monter & deſcendre cette Montagne cachée ſous les eaux qui paſſent pardeſſus; mais elle étoit pacifique, & nous fûmes cependant trois jours à traverſer cet endroit-là. Quand nous fûmes aſſez loin du grand Banc, on jetta la ſonde pluſieurs fois pour voir ſi on trouveroit

la terre, ce qui se rencontra, & on remarqua qu'elle étoit tantôt plus élevée, & tantôt plus profonde : aux endroits les plus creux on trouvoit de petites pierres rondes comme des Noisettes, & aux moins profonds un gravier sablonneux.

Avant que de quitter ce séjour des Moruës,
Les Lignes par plaisir furent encor tenduës,
A quatre-vingt brasses d'avant,
On en prit cinq ou six d'une grandeur extrême,
Et plus grosses qu'auparavant ;
Le Terroir étoit bon pour les nourrir de même.
Les Pêcheurs fatiguez ne les y cherchent pas,
Ce seroit un profit de les prendre si belles ;
Mais on ressentiroit des peines trop cruelles
A les tirer d'un lieu si bas,
Il faudroit avoir de bons bras,
Et des forces toûjours nouvelles.

Deux jours aprés, on voulut encore sonder, mais en vain, on ne trouva plus fond. Il s'éleva des bruïnes si épaisses qu'on ne se voyoit pas sur le Navire, & nous les eûmes pendant trois jours.

Le Soleil les chassa par sa vive clarté,
Et nous vîmes bien-tôt sur un bord écarté
Les Sauvages Côteaux de la Nouvelle France:
Le *Te Deum* à l'instant fut chanté,
Pour en marquer nôtre réjoüissance.
C'étoit un spectacle nouveau
Qui dissipoit nôtre tristesse;
Quoyque des Matelots le chant ne fût pas beau,
Je n'entendis jamais avec plus d'allegresse,
Ny l'Illustre Rochois, ny la belle Moreau.

Nous n'eûmes que de loin une vûë si agreable, & deux jours aprés il fallut déchanter. Un vent des plus impétueux nous éloigna beaucoup, & agîta terriblement la Mer: Quoique ce vent nous fît assez de peine, je ne veux pas cependant m'en plaindre, il nous en auroit fait bien davantage s'il avoit chassé nôtre Navire vers la Côte.

Nous étions encor loin du Port
Qui devoit nous servir d'azile,
Mais j'aurois bien voulu voguer le long du bord,
Et voir si ce Terroir est desert ou fertile,
Pour en faire icy mon Raport.

Le

Le vent qui nous avoit si éloignez de la terre, fut suivi le lendemain d'un autre qui nous permit de nous en raprocher, & nous vîmes de loin dix Bâtimens Anglois ocupez le long de cette rive à pêcher.

Le calme sur le soir nous fit faire de même,
Et nous vîmes que le Poisson
Qu'on cherche sur le Banc mordoit à l'hameçon
Avec une fureur extrême.

Nous aurions pû en couvrir le Pont en peu de temps, & sans nous fatiguer, la Mer n'ayant pas en ce lieu-là beaucoup de profondeur : C'étoit vis-à-vis le Port de Sainte Helene, nous l'aprîmes la nuit par un bâtiment Anglois que la Lune nous fit découvrir. Quand le jour fut venu, on vit un fort grand Pays de Bois, & on courut le long du Rivage jusqu'à Midy : Nous allions bien ; mais un vent capable d'intimider les plus hardis Navigateurs, nous força de chercher un bon moüillage, & de nous mettre à l'abry de ses coups. D'ailleurs le Bois & l'Eau commencerent à nous manquer, on mettoit pour huit jours la marmite: fortes

raiſons pour relâcher, trop de maux tout à la fois menaçant nôtre vie ; nous fûmes tout au hazard nous jetter à Chiboüeton, dans la Carte, Bayeſenne, ſur la Côte de l'Acadie, où nous trouvâmes bien-tôt les ſecours dont nous avions beſoin.

Ce Havre eſt de grande étenduë,
La nature d'elle-même y forme un beau Baſſin,
Et l'on voit tout au tour le verdoyant Sapin
Faire un effet agreable à la vûë.
Nous vîmes ſur ſes bords une Habitation
Pour faire ſécher la Moruë
D'une telle conſtruction
Qu'elle pourroit bien être à Manſard inconnuë.

Elle étoit longue comme la moitié du Mail de Paris & auſſi large, bâtie ſur une belle Greve le long de la Riviere, à telle diſtance que l'eau pût paſſer pardeſſous, quand la Mer eſt dans ſon plein, & entraîner ce que l'on jette d'inutile de la Moruë. Qu'on s'imagine voir un Pont

de bois bâti ſur terre avec de gros arbres fichez bien avant du côté de l'eau, ſur leurs extrêmitez d'autres pieces de bois de travers bien emboëtées ; qu'on ſe repreſente le même ouvrage moins haut du côté de la terre, parce qu'elle étoit en Talu, & ſur tout cela de jeunes Sapins aſſez long pour porter ſur les deux côtez, pareillement arangez l'un contre l'autre, & bien cloüez par les deux bouts ſur les pieces de bois qui les ſoûtiennent, & on ſçaura ce que c'eſt cette Machine que les Pêcheurs apellent un Dégras. On étend la Moruë deſſus bien ouverte pendant l'Eté, la tournant & retournant ſans ceſſe pour la faire ſecher, & la rendre telle qu'elle doit être, & qu'on la voit en mille lieux du monde où elle ſe porte aiſément. Cette Habitation étoit ſans Habitans, elle avoit été faite avant la derniere guerre par des Pêcheurs François qui s'étoient établis là pour une Compagnie qui n'y fit pas ſon compte.

Si-tôt qu'on eut moüillé je me fis mettre
à terre,
Plancher que j'atendois depuis un ſi long-temps,
Des Outardes, des Cormorans
M'inſpirent le deſir de leur faire la guerre.

Mais en vain je courois dessus,
Ils me fuyoient encore plus vîte,
Ou bien ils se cachoient dans le sein d'Amphitrite,
Tous mes pas étoient superflus.
Je m'animai sur le Rivage
A tirer du petit Gibier;
Un pareil bruit dans ce Quartier,
Etonne le Peuple Sauvage;
C'étoit sans le sçavoir un peu me hazarder,
Car en faisant ma caravane,
Je passai prés d'une Cabane,
D'où cette Nation eût pû me canarder.

Les Sauvages n'ont pas l'ame si cruelle; nos Matelots allant sur le soir à une Fontaine pour faire de l'eau, rencontrerent deux de ces gens-là d'un naturel fort doux; ils avoient cependant leur hache & leur fusil pour armes; je les avois sans doute allarmez, & ils craignoient d'être surpris; c'est pourquoy ils s'étoient mis en état de défense; qui n'auroit pas fait comme eux dans une telle conjoncture? Ils se tinrent devant nos Gens en bonne & résoluë contenance;

mais si-tôt qu'ils firent connoître qu'ils étoient François, les Sauvages mirent aussi-tôt les armes bas.

Ils voulurent par là, je croy, faire comprendre,
Qu'à nôtre grand Monarque ils étoient tous soûmis,
Ils se parlerent sans s'entendre;
Et se quitterent bons amis.

Trois de leurs Principaux vinrent le lendemain de grand matin nous rendre visite dans un petit Canot d'écorce, leur compliment fut court; & cependant je n'y pûs répondre un mot.

Mais je leur fis si bon visage,
Qu'ils en parurent tous contens;
Ce n'est pas être si Sauvage
De visiter ainsi les Gens.

Pour les régaler de quelque chose de meilleur, ce qu'ils venoient peut-être chercher, je les fis bien déjeûner en Viande & en Poisson; ils croquoient le Biscuit du meilleur apetît du monde, & beuvoient l'Eau de vie avec un grand

délice, moins ſobrement que nous, ils en ſont alterez, & je crois qu'ils auroient bien vuidé ma Cave ſans en être ſoûs. Je remarquai en eux une action qui m'édifia beaucoup ; c'eſt qu'en ſe mettant à table, ils firent dévotement leur Priere, & le Signe de la Croix, & en ſortant ils rendirent grace avec la même pieté.

Ils portoient à leur col chacun un Chapelet
En maniere de Scapulaire,
Avec un petit Reliquaire
Couſu dans un morceau de Drap, ou de Droguet.
Ils avoient reçû le Baptême,
Leur peché d'origine avoit été lavé
Par un Prêtre d'un zele extrême,
Que la mort depuis peu leur avoit enlevé.
Par un Signe ils firent comprendre
Qu'ils l'avoient enterré dans un Bois d'alentour,
Je voulus dés le même jour
Par curioſité m'y rendre.
Je n'y fus pas ſi-tôt que je vis ſon Tombeau ;
Il étoit fait de pieux couverts d'écorce d'arbre,
Voûté, plus long que rond en forme de berceau,

Le corps étoit couvert, au lieu de quelque
Marbre,
De Cailloux proprement arrangez au niveau.
Enfin les plus contents du monde,
Ils ſortirent de nôtre bord,
Et pour nous témoigner leur joye & leur
tranſport,
Ils tirerent un coup qui retentit ſur l'Onde.
C'eſt peu, dira quelqu'un, il falloit trois
ſaluts,
Ils n'avoient qu'un Fuſil, pouvoient-ils faire
plus ?

Je leur avois donné de la munition pour m'atraper du Gibier, & ils m'en auroient aporté ſans doute, mais le vent s'étant rendu favorable la nuit ſuivante, pour ſortir de ce Havre où nous avions pris tout ce qu'il nous falloit, nous apareillâmes dés le matin pour continuer nôtre route. Nous crûmes le long de la Côte que ce bon vent nous conduiroit juſqu'où nous voulions aller ; mais aprés nous avoir portez juſqu'à la porte, un autre vent nous empêcha d'entrer.

Les Vents sont des Demons empressez à
mal faire,
Pour Tyran chacun a le sien,
Le meilleur à quelqu'un ne fait jamais de
bien.
Que pour être à d'autres contraire,
Quel Portier ! Je ne puis m'en taire,
Quel maudit Portier de malheur !
Un Suisse avec sa Halebarde
Ne feroit pas si bonne garde
A la porte d'un grand Seigneur ;
On pourroit le gagner, & le rendre trai-
table
Pour Or, ou pour Argent ; mais luy, pas
pour le Diable.

Celuy qui vint si mal à propos s'oposer à nôtre entrée dans le Port, nous jetta bien loin sur les Bords du Menane, ou de l'Isle Gravée. Il nous sembla qu'il voulût pendant trois jours nous baloter au tour de ce rivage ; mais enfin aprés nous avoir donné tant d'exercice, il nous permit d'aller moüiller au Port Royal, lieu de nôtre destination, & où nous

ûmes cinquante-quatre jours à nous rendre.

Je reconnus des bords de l'Onde,
Que ce Port n'étoit pas le mieux nommé du monde,
Je fus pourtant ravi de me trouver dedans,
Bien loin à l'abry de tous les vents.
Les Humiers hauts avec audace,
Nous nous aprochions de la place,
Si je puis luy donner ce nom,
Quand par des cris aigus qui sortoient d'un Dragon,
On nous fit l'horrible menace
De nous couler à fond par des coups de Canon.

Ce Dragon étoit un Navire de Roy qui avoit aporté de Rochefort les Provisions de guerre & de bouche necessaires à Plaisance, & au fort de la Riviere Saint Jean; mais pendant qu'il nous menaçoit, il avoit plus de peur que nous; les Officiers & les Matelots se mirent tous sous les armes, & voicy pourquoy: Ils avoient apris par quelques Sauvages qu'un Forban alloit & venoit sur la Côte,

& que s'ils ne prenoient garde à eux, il pourroit bien leur joüer d'un tour.

Cet avis étoit salutaire,
Ils craignoient plus ses coups, que ceux d'un vent contraire,
Et quand ce que l'on craint cause une grande peur,
On croit toûjours le voir, rien n'est plus ordinaire;
Ils nous firent le deshonneur
De nous prendre pour un Corsaire.

S'ils avoient pû pointer les Canons contre nôtre Navire, ils nous auroient fort mal traitez, dans leur terreur panique ils auroient sans doute fait carnage, & nous auroient peut-être fait abîmer sous leurs coups.

Pour allarmer comme eux tout le Pays Sauvage,
Et pour en apeller le Peuple à leur besoin,
Si-tôt qu'ils nous virent de loin,
Leur foudroyant Canon étonna le Rivage.

Ils tirerent trois coups à charge de boulet,
Le dernier ſeulement de nous ſe fit entendre,
Etant à la portée au plus du Piſtolet,
Ils auroient mis nôtre Navire en cendre.
J'avois penſé périr avant que d'y monter,
Le Ciel, le juſte Ciel, voulut bien m'en défendre,
Il me fit encore éviter
Un ſi funeſte ſort avant que d'en deſcendre.

Pendant qu'ils craignoient de la ſorte, il fallut cependant moüiller un peu au-deſſus d'eux, & que nôtre Capitaine fit mettre la Chaloupe à l'eau pour aller à leur bord calmer dans leurs cœurs une crainte ſi vaine, ſa preſence les eut bien-tôt raſſûrez, & ils ne ſe battirent qu'à coups de Verre. Pendant ce temps-là les Habitans avoient porté dans les Bois à leurs cachettes leurs meilleurs effets. Quand nous fûmes deſcendus à terre, & qu'ils ſçûrent que nous étions de leurs amis, Nous vîmes les Charettes revenir toutes chargées. Je conſiderai la ſituation du lieu qui me parut aſſez belle : Le

Terrain du Port Royal peut avoit une demi-lieuë de long, & presque autant de large. Les maisons qui sont situées dessus, & assez loin les unes des autres, ne sont que des Chanvieres fort mal bousillées, avec des cheminées d'argille. Ce spectacle ne me plaisoit point du tout, & & je me disois dans mes Réflexions Poëtiques.

Dans quel Pays Sauvage, ô Ciel ! suis-je
venu !
Rien ne s'offre à mes yeux que des Bois,
des Rivieres,
Des Masures & des Chanvieres,
De l'état de ces lieux j'étois mieux prevenu.
Comment y faire résidence !
Quel image de pauvreté !
Je suis déja bien soû de la Nouvelle-France
Avant que d'en avoir goûté,
Que j'y vais faire penitence
De la Vieille que j'ay quitté !

Deux Commis qui devoient y rester avec moy pensoient de même : Je demandai l'Eglise que je ne pouvois reconnoître, n'étant pas autrement bâtie que

que les autres maisons, & que j'aurois plûtôt prise pour une Grange, que pour un Temple du vray Dieu : Comme j'y allois pour le remercier de la grace qu'il m'avoit faite d'être arrivé heureusement, j'aperçûs Monsieur le Curé qui venoit au-devant de moy ; nous nous fîmes des complimens reciproques, ensuite dequoy il me conduisit à l'Eglise, & me fit l'honneur de me presenter de l'Eau-benite : Je fis ma Priere, & aprés cela Monsieur le Curé me fit entrer dans sa chambre mal meublée, qui est au bout de l'Eglise, y attenant contre l'ordre des Presbiteres. Il me regala de plusieurs sortes de Pommes que je trouvai fort bonnes, quoyque Sauvages. C'est un fort honnête homme qui a beaucoup de mérite & de zele pour ses Paroissiens, & qui fait dans l'Acadie la fonction de Grand-Vicaire de Monseigneur l'Evêque de Quebec. Il m'acompagna pour voir une maison que je loüai, elle avoit servi auparavant d'Eglise, c'étoit la plus grande du lieu, elle étoit composée de trois pieces en bas, de greniers dessus, & d'une cave maçonnée sous la piece du milieu. Je trouvai que je serois assez bien logé pour le Pays. Je ne vins pour l'habiter que trois ou quatre jours aprés mon arrivée, je me

promenai, & consideraі plus particulierement ce qu'il y avoit à voir dans ces lieux.

De quel côté qu'on puisse regarder,
Le Terrain en est agreable,
L'entrée en est étroite & facile à garder,
On y pourroit construire une Ville imprenable.
Sur un haut entouré de deux petits Marais,
La Place en seroit fort jolie,
Et là, chaque famille enfin mieux établie
Y pourroit trouver des attraits.
Dans ces Marais le Bœuf sçait tirer la Charuë,
Ils fournissent de Bleds les Peuples de ces lieux,
Plus loin on voit des bois d'une grande étenduë,
Dont les arbres divers élevez jusqu'aux Cieux,
Font par tout douter à nos yeux
S'ils sortent de la terre, ou tombent de la nuë.

Deux Rivieres dont ce terrain eſt preſque environné ne font pas un ſpectacle moins charmant à la vûë. La premiere qu'on apelle de Dauphin, eſt large comme la Sene; elle vient de ſept ou huit lieuës au-deſſus du Port Royal, & des deux côtez il y a des Habitations éloignez plus ou moins les unes des autres. Il y a par endroits d'aſſez belles prairies le long de ſon cours. Au-deſſous du Port Royal il y a de même encore des Habitations ſur cettte Riviere, & quelques Courts auſſi-bien plantées de Pommiers qu'en Normandie, avec cette difference que ces arbres ne ſont pas greffez. Ces Habitations vont preſque juſqu'à une Iſle qu'on apelle l'Iſle aux Chevres, & qui eſt diſtante d'une lieuë du Port Royal. Au-deſſous de cette Iſle la Riviere forme le Baſſin qui va juſqu'à la Mer; il a environ deux lieuës de long & une de large, il eſt parfaitement beau, & l'on trouve par tout bon moüillage. Deux Redoutes à chaque côté du Paſſage en pourroient défendre l'entrée qui n'a pas plus de cent-cinquante pas de large. L'autre Riviere qu'on apelle du Moulin, & qui va ſe répandre dans celle que je viens de marquer, n'a pas plus d'une lieuë de long, & eſt beaucoup plus étroite que

l'autre. Il y a trois Moulins dessus, un à Bled, & deux à Planches, avec trois ou quatre habitations. Le flux monte jusqu'au haut de celle-cy, & ne va pas si loin dans l'autre à cause de sa longueur. Ce Pays-là est assez fertile, il produit toutes sortes de Legumes & assez de Fruits, du Bled suffisamment, & on y a Chair & Poisson, des Volailles, & toutes sortes de Gibier, mais j'en parlerai plus amplement quand je le connoîtrai mieux.

Je faisois assez bonne chere,
J'avois porté de bon vin de Bordeaux,
En le bûvant je ne songeois plus guére
Aux dangers que j'avois encourus sur les eaux.
A terre on a bien-tôt oublié la misere
Que la Mer cause en son trajet;
C'est une peine de le faire,
C'est un plaisir de l'avoir fait.

Lorsque je me trouvois dans un état si paisible, & que je croyois ne devoir plus craindre la fureur des vents, le plus terrible qui fût jamais ne pouvant exer-

cer sa cruauté sur nous, sembla vouloir s'en déchaîner avec plus de violence sur nôtre Navire dans le Port. Il n'en fut jamais un si grand dans le Pays, selon l'aveu trop veritable des plus vieux Habitans. Il soufloit avec tant d'impetuosité qu'il brisa les Cables du Navire à l'Ancre. Une Barque qui y étoit attachée, & dans laquelle on avoit déchargé toutes les marchandises dont j'avois la direction, pour les porter le lendemain au Magazin, ne put pas en soûtenir le choc, elle fut renversée, & coula bas.

Quel triste accident! quel dommage!
Des Matelots presque noyez,
Qui s'étoient sauvez à la nage,
Vinrent encore tout effrayez,
M'anoncer ce fâcheux Naufrage;
C'étoit au milieu de la nuit,
Je ne dormois point dans mon lit,
Pendant un si grand vent, pouvois-je être tranquille?
J'en entendis plûtôt leur bruit,
Et du sommeil alors j'abandonnai l'azile.

Je pris pour y courir le chemin le plus court ;
Mais que me fervit de m'y rendre ?
Pour voir clair il fallut attendre
Que l'Aurore mouvrît la barriere du jour ,
Elle ne fut que tard , mais que trop tôt ouverte
Pour un fpectacle fi fâcheux ;
De la Barque & des biens entaffez dans fon creux ,
Dans le moment je crûs la perte.
Il n'en parut qu'un bout & le mât à mes yeux ,
Jamais tel accident ne furvint dans ces lieux ;
Je defcendis plus bas , & je vis fur la Rive ,
Des Bariques & des Balots
Pouffez & brifez par les flots ,
Je crûs le refte à la Dérive.
Quelle peine ! quel embaras
Dans un naufrage auffi funefte !
Pour fauver du débris le déplorable refte ,
Quatre jours ne fuffirent pas.

Nous n'avions à basse Marée
Que deux heures à ménager ;
Ce n'étoit pas assez, dans un si grand danger,
Il eût au moins fallu d'un long jour la durée,
Ce fut un embaras nouveau
Lorsque l'on fit secher toutes les Marchandises,
Il les fallût d'abord laver à la douce eau,
Les exposer à l'air par diverses reprises,
Et le temps pour cela ne fut jamais moins beau.
Si-tôt qu'on les avoit quelquefois étenduës,
Il les falloit ôter, quels mouvemens divers !
Quelle dépense jointe à tant de maux soufferts !
Combien en eut-il de perduës ?
Lorsque j'y pense, helas ! Moy-même je me perds.
L'Ouragant sans pareil, l'échouëment du Navire,
De toute éternité nous étoient reservez,
Quel étrange malheur ! je ne puis trop le dire,

Concevez-le ſi vous pouvez,
Il eſt plus aiſé qu'à décrire.
Il ne falloit plus qu'un Forban,
Dont les Pirates pleins de rage,
Seroient venus inſpirez par Satan
Piller ce qu'on avoit retiré du naufrage.
Que dis-je? Peut-il être un ſi cruel deſtin!
Peut-être ſerions-nous mêlez dans le butin,
Mais ſommes-nous exempts d'un ſort ſi déplorable?
Quand j'y penſe, je ſens un trouble épouventable,
Et la Plume en tremblant me tombe de la main.





RELATION
DES MANIERES
TANT DES HABITANS
QUE DES SAUVAGES
DE LA NOUVELLE FRANCE.



PRE'S avoir décrit les divers mouvemens de la Mer & des Vents, & tout ce qui m'arriva dans ma Traverſée de la Rochelle au Port Royal de l'Acadie, il faut que je faſſe maintenant le Recit de tout ce que j'ay remarqué dans le Pays.

Théagene l'attend, j'en ay fait la promeſſe,
Si je ne luy dis rien dans l'ardeur qui me preſſe
Qui puiſſe contenter ſa curioſité,
Son cœur n'a pas moins de bonté
Que ſon eſprit a de délicateſſe.

Diſons d'abord que trois ſeules Habitations font le partage d'un ſi grand Pays, & que les Habitans de ces lieux-là ont les mêmes occupations. Le Port Royal eſt la premiere, & je n'ay rien à ajoûter au Plan que j'en ay fait. La ſeconde, ſont les Mines & Beaubaſſin. La troiſiéme; Je n'ay point été à ces deux dernieres, ainſi je n'en ferai point la Deſcription; je ſçai ſeulement que les Mines fourniſſent plus de Bled que tout le reſte du Pays par le deſſechement qu'on a fait de ſes Marais qui ſont aſſez étendus, & que les Habitans du Port Royal y ont établi leurs enfans dans les conceſſions qu'ils y ont achetées pour peupler le Pays & le rendre fecond; ils reüſſiſſent en tout cela fort bien. A l'égard de Beaubaſſin, qu'on nomme ainſi par ſa ſituation, c'eſt l'Habitation la moins peuplée, & qui produit auſſi le moins. Le Climât de tous ces lieux eſt égal à celuy de la France, c'eſt preſque le même degré, l'Eté y eſt auſſi chaud, mais l'Hyver y eſt plus froid: Il y neige preſque toûjours dans cette ſaiſon, & les vents qui ſoufflent ſont ſi froids qu'ils gelent le viſage; on n'oſe ſortir pendant ces foudrilles, c'eſt le nom que les Habitans donnent au temps quand il neige & vente

beaucoup tout à la fois. Si les neiges y fondoient comme en France par des dégels, il n'y feroit pas plus froid : mais elles durent sept ou huit mois sur la terre, & particulierement dans les Bois, & c'est ce qui en rend l'air si glacial.

De ce séjour les Habitans
Où chacun pour vivre travaille,
Ne laissent pas d'être contens ;
On ne leur parle point ny d'Impôts ny de Taille,
Ils ne payent quoy que ce soit,
Chacun sous un rustique toit
Vuide en repos sa Huche & sa Futaille,
Et se chauffe bien en temps froid,
Sans acheter le Bois denier ny maille :
Où trouve-t-on des biens si doux ?
Ce Pays pourroit être un Pays de Cocagne,
S'il avoit seulement un Côteau de Champagne,
Il seroit le meilleur de tous.

Mais on n'y fait que de la Biere avec des sommitez de Sapin, dont on fait une

forte décoction qu'on entonne dans une Barique où il y a du Levain & de la Melaſſe, qui eſt une eſpece de Syrop de Sucre de couleur de Raiſine. Tout cela fermenté enſemble pendant deux ou trois jours : Quand la fermentation eſt paſſée, les matieres ſe raſſoient, & l'on boit la Liqueur claire qui n'eſt pas mauvaiſe; mais la plus ordinaire boiſſon eſt l'Eau, & ceux qui ne boivent pas autre choſe, ne laiſſent pas d'être vigoureux, & de reſiſter au travail, parce qu'ils mangent beaucoup, & qu'ils ne travaillent pas toûjours.

L'oyſiveté leur plaît, ils aiment le repos,
De mille ſoins fâcheux le Pays les délivre,
N'étant chargez d'aucuns Impôts.
Ils ne travaillent que pour vivre.
Ils prennent le temps comme il vient,
S'il eſt bon ils ſe réjoüiſſent,
Et s'il eſt mauvais ils patiſſent,
Chacun comme il peut ſe maintient.
Sans ambition, ſans envie,
Ils attendent le fruit de leurs petits travaux,
Et l'aveugle fortune en les rendant égaux
Les exempte de Jalouſie.

Dans

Dans ce Pays les Habitans
Se donnant au travail peu de grandes fatigues,
Font à leurs femmes maints enfans,
Car ils n'ont point d'autres intrigues.
De la vertu c'eſt le ſéjour,
Elle eſt bien rare ailleurs dans le temps où nous ſommes;
Les Femmes n'ont rien pour les Hommes,
Si l'hymen ne permet l'amour.
Il leur inſpire ſeul ſes amoureuſes flâmes,
Et je puis dire à leur honneur,
Que la ſageſſe & la pudeur
Sans pouvoir ſur trop d'autres Femmes,
Pour regner dans ces lieux ont paſſé dans leurs Ames.
Un Pere, une Mere chez eux
Ne gardent pas long-temps une Fille nubile;
La garde cependant n'en eſt pas difficile,
Selon leurs volontez elle regle ſes vœux.

Si quelque tendre Amant vient déclarer ses
feux.
Et que la Maîtresse y réponde,
L'hymen les unissant tous deux,
Ils n'ont plus qu'à peupler le Monde:
C'est ce qu'ils font aussi le mieux,
Ne partageant point leur tendresse,
Dés les premiers transports de la verte
Jeunesse,
Ils font bien des enfans jusqu'à ce qu'ils
soient vieux.

Deux couples voisins, & bien unis par l'amour & l'hymen, ont fait à l'envy l'un de l'autre chacun dix-huit Enfans tous vivans, c'est être fort habiles en ce métier; cependant un autre couple a été jusqu'à vingt-deux, & en promet encore davantage.

Plus qu'ailleurs on s'y mes-allie,
On ne regarde point à la condition,
Dans son transport on se marie,
Rien ne rebutte, tout est bon,

Le Noble dans sa Couche, ou plûtôt sa
Cabane,
Pour étendre sa race admet la Païsanne;
Et lorsque par un coup fatal,
La Parque vient couper le Lien Conjugal,
Et que sans nul égard l'Homme Noble elle
emporte,
La Veuve moins sensible à la Mort qu'à
l'Amour,
A son premier état faisant un prompt retour,
Reprend un Mary de sa sorte.
Par cette nouvelle union
Elle perd le titre de Dame;
Pour contenter sa passion,
C'est ainsi qu'en fait une Femme:
C'est sçavoir le secret d'avoir pour Heritiers
Des Nobles & des Roturiers.
On voit de même aussi par la Foy Conjugale
Une Fille de qualité,
Plûtôt que de rester Vestale;
Avec un Roturier perdre sa dignité;
Malgré l'Alliance inégale,
On veut avoir posterité.

Presque dans toutes les familles on voit cinq & six Enfans, & souvent beaucoup plus; il faut voir comme la marmaille y fourmille; & si l'on ne va point là comme ailleurs en Pellerinage pour en avoir, ils se suivent de prés, & l'on diroit qu'ils sont presque tous d'un même âge.

Dans un Pays qu'on va rarement secourir,
Et qui souffre souvent la derniere misere,
On s'étonne de voir que le Pere & la Mere
De leur petit travail en puissent tant nourrir.

Mais c'est la richesse du Pays, quand ils sont en état de travailler, ce qu'ils font de bonne heure; ils épargnent à leurs Peres des journées d'hommes qui coûtent là vingt-cinq & trente sols, & cela va à une dépense qu'ils ne sçauroient faire. Il en coûte beaucoup pour accommoder les terres qu'on veut cultiver, celles qu'ils apellent Hautes, & qu'il faut défricher dans les Bois ne sont pas bonnes, le grain n'y leve pas bien, & quelque peine que l'on prenne pour le faire venir par des Engrais dont on a trés-peu, on n'y recüeille presque rien, & on est quelquefois contraint de les abandonner. Il faut pour avoir des Bleds dessecher les

Marais que la Mer en pleine marée inonde de ſes eaux, & qu'ils apellent les Terres Baſſes; celles-là ſont aſſez bonnes, mais quel travail ne faut-il pas faire pour les mettre en état d'être cultivées? On n'arrête pas le cours de la Mer aiſément; cependant les Acadiens en viennent à bout par de puiſſantes Digues qu'ils apellent des Aboteaux, & voicy comment ils font; ils plantent cinq ou ſix rangs de gros arbres tous entiers aux endroits par où la Mer entre dans les Marais, & entre chaque rang ils couchent d'autres arbres de long les uns ſur les autres, & garniſſent tous les vuides ſi bien avec de la terre glaiſe bien battuë, que l'eau n'y ſçauroit plus paſſer. Ils ajuſtent au milieu de ces Ouvrages un Eſſeau de maniere qu'il permet à la marée baſſe, à l'eau des Marais de s'écouler par ſon impulſion, & défend à celle de la Mer d'y entrer. Un travail de cette nature qu'on ne fait qu'en certains temps que la Mer ne monte pas ſi haut, coûte beaucoup à faire, & demande bien des journées; mais la moiſſon aboṅdante qu'on en retire dés la ſeconde année, apres que l'eau du Ciel a lavé ces terres, dédommage des frais qu'on a faits. Comme elles apartiennent à pluſieurs, ils y

travaillent de concert : Si ce n'étoit qu'à un Particulier, il faudroit qu'il payât les autres, ou bien que dans d'autres travaux, il leur donnât autant de journées qu'on en auroit employé pour luy, & c'est comment ils s'accommodent ordinairement entre eux.

Faisons icy l'Apologie
De divers Habitans de la vaste Acadie,
Ma Muse, il faut s'en aquitter,
Et nous ne sçaurions trop vanter
Leur adresse & leur industrie.
Sans avoir apris de métiers,
Ils sont en tout bons Ouvriers,
Il n'est rien dont ils ne s'aquittent,
Cent besoins divers les excitent
A se donner ce qu'ils n'ont pas,
De leur laine, ils se font Habits, Bonnets, & Bas.
Ne se distinguant point par de nouvelles modes,
Ils portent toûjours des Capots,
Et se font des Souliers toûjours plats & commodes
De peaux de Loups-Marins & de peaux d'Orignaux.

De leur lin, ils se font encore de la Toille,
Enfin leur nudité par leur travail se voille.
Quand l'esprit de l'invention
N'opere rien dans leur cervelle,
A voir seulement un modelle,
Ils trouvent tout aisé pour l'execution;
C'est comme faire un Vers à moy quand j'ay
la rime:
Loin de les rebuter l'ouvrage les anime,
De mille differens ils sont venus à bout,
Je n'aurois jamais fait si je décrivois tout.

Pour prouver leurs talents, je vais dire seulement un Ouvrage où j'eus quelque part. Ils n'avoient de leur vie vû construire ny Barque, ny Chaloupe; & cependant dés qu'ils sçûrent que j'avois envie de faire pêcher de la Moruë, pêche qui leur étoit inconnuë jusques alors, ils en construisirent fort bien, & ils entreprirent avec succés de les conduire sur la Mer. Enfin ils entreprirent tous la pêche dans l'attente d'y faire du profit. Je leur donnois par là moyen de gagner mieux leur vie, & moy je trouvois mon compte à prendre leur Poisson. Sur la fin de l'Hyver ils se mirent à faire leurs

Chaloupes qui avoient bien vingt pieds de quille pour aller courir la Mer, & tirer de son fonds dequoy établir mieux leur petite fortune, & dés le Printemps on ne voyoit par tout sur la côte que Bâtimens occupez à prendre, & à aporter de la Moruë à des magazins qui ne servoient de rien, & que je loüois pour leur faire encore plus de plaisir. Pour payer leur Poisson je leur avois donné d'avance tous leurs besoins, & c'étoit un bien qui se répandoit sur toute la famille; il étoit bien juste aussi qu'il y fût partagé, car le Pere, la Mere & les Enfans s'étoient engagez à cette pêche, dans laquelle ils trouvoient le moyen de s'acquiter de leurs dettes, & moy celuy d'en être payé. Je vis pendant le Printemps & l'Eté saller & mettre en pile plus de trente milliers de Poisson; aussi me donna-t-on au Port Royal par reconnoissance le titre de Pere des Pêcheurs: On y pêchoit presque autant qu'à Plaisance dans l'Isle de Terre Neuve; ce qu'il y avoit de difference, c'est qu'on ne faisoit pas secher la Moruë, & qu'on la mettoit en verd, ce qu'on n'avoit pas encore vû dans ce Pays-là. Il faut avoüer qu'elle n'y étoit pas si propre, ny si bonne que celle du grand Banc; mais j'avois de

fortes raisons pour ne la pas faire accommoder autrement. Enfin j'eus de ces Habitans pendant six mois plus de Poisson qu'une ancienne & illustre Compagnie établie dans ces lieux pour la pêche sedentaire, n'en a pû tirer en vingt ans.

Disons encor plus à la gloire
De tous ces Habitans, ils l'ont bien merité,
Ne finissons pas leur Histoire
Sans y mettre un beau trait de leur fidelité.
Cent fois la Nouvelle Angleterre,
La plus voisine de leur terre,
A voulu les soûmettre & ranger sous sa loy;
Ils ont plûtôt souffert tous les maux de la guerre,
Que de vouloir quitter le parti de leur Roy.
De tous leurs Bestiaux le carnage,
De leurs maisons le brûlement,
Et de leurs meubles le pillage,
C'étoit des Ennemis le commun traitement.
Dans quel temps marquoient-ils avoir tant de constance ?
Dans le temps même que la France

Ne pouvoit pas les ſoulager ,
Et qu'on leur promettoit une entiere aſſi-
ſtance ,
S'ils avoient bien voulu changer.
Ils ne ſe laiſſoient point aller à cette amorce
Ils ne vouloient point être Anglois ,
Et de tout leur courage ils défendoient leur
droits ;
Contraints de ceder à la force ,
Tous vaincus qu'ils étoient , ils demeuroien
François.

Les Anglois s'étant enfin rendus maî-tres de leur Patrie, établiſſoient des Gou-verneurs qui leur procuroient tout ce qu leur étoit neceſſaire , tant pour la vie que pour le vétement ; mais ne pouvan avec tout cela gagner leurs cœurs, & ne ſe trouvant pas trop en ſûreté ave eux , ils ſe retiroient , & abandonnoien la partie.

C'eſt ainſi qu'avec fermeté
Leur zele pour Loüis s'eſt toûjours fa
connoître ;
Que de Peuples réduits à leur extrêmit

Pour être plus heureux auroient changé de
Maître !
Le repos & la liberté,
Dont depuis un long-temps sous la France
ils joüissent,
Peut-être bien les affermissent
A luy garder toûjours tant de fidelité.
Mais lorsque de l'autre côté,
Je regarde le bien qu'ils en pouvoient
attendre,
Et que malgré leur pauvreté,
Ils n'ont jamais voulu s'y rendre,
Quand l'interêt sur l'Homme a tant d'autorité,
Et qu'on en voit peu s'en défendre,
Je croy que pour leur Prince un amour pur
& tendre,
Sur l'attrait du profit l'a toûjours emporté:
Leur mérite est plus grand, & je ne puis
comprendre
Comment ils ont tant resisté.

Dans un si grand Pays où le Commerce devroit être ouvert à tous pour l'établir, pas un Habitant n'ose négocier,

s'il entreprend quelque chofe, même avec ceux du Pays d'une Habitation à l'autre, on le trouble par un beau prétexte, mais fpecieux, & qu'un vil intereft fuggere toûjours, on luy prend fes bâtimens, & on rend ainfi des lieux qui pourroient devenir fertiles, toûjours deferts. La Cour n'a jamais été bien informée de ce qui s'y paffe, peut-être le fera-t-elle bientôt, & que tout y changera de face. Nous n'entendons rien au Commerce, bon François que je fuis, faut-il que je l'avouë icy, & qu'en dépit de moy je donne des loüanges aux autres Nations! Nous fçavons mieux qu'elles prendre des Villes, toute l'Europe en eft témoin, mais nous ne fçavons pas fi bien établir des Pays.

Nous n'avons en cela jamais fait de jaloux,
Ce n'eft point là nôtre genie,
En matiere de Colonie,
Les autres l'emportent fur nous.
Voyons la Nouvelle Angleterre,
Bâton pour le Commerce aujourd'huy fans égal,
Qui trafique fans ceffe avec toute la Terre,
Etoit moins autrefois que n'eft le Port Royal.

Qui

Qui nous retient ? Qui nous empéche
De traverſer toutes les Mers,
Et de tirer auſſi de cent Climats divers,
Les retours précieux d'une abondante Péche ?
N'avons-nous pas des Vaiſſeaux & des Ports,
Pourquoy n'allons-nous point negocier ſur l'Onde,
Et puiſer dans ſon ſein les immenſes Treſors
Dont elle enrichit tant de Monde ?
Quel bien ne reviendroit-il pas
Du Bois & du Poiſſon que produit l'Acadie ?
On formeroit de l'un, Madriers, Courbes, Mâts,
L'autre ſatisferoit aux beſoins de la vie.
Elle ſerviroit d'Entre-Port
Entre les Iſles & la France,
Et de pauvre qu'elle eſt s'enrichiroit bien-tôt,
En ſe procurant l'abondance.
Les Habitans iroient trafiquer ſur les flots,
Et pourroient ruïner le riche & grand Commerce,
Qu'avec tant de ſuccés l'Anglois voiſin exerce,

Et feroient pour leur Prince encor des
Matelots.
Mais ce n'eſt point là mon affaire,
Laiſſons à d'autres ce debat,
C'eſt à nos Miniſtres d'Etat,
A remplir leur grand miniſtere;
Souvent ils ne font pas d'état
De ce qu'on leur fait voir par les yeux du
Vulgaire;
Cependant les Acadiens,
Je ne ſçaurois encor m'en taire,
Exigeroient d'eux les moyens
De ſe tirer de leur miſere.

S'ils commerçoient, ils ne ſeroient pas ſi oiſifs pendant la plus grande partie de l'année; car aprés avoir enſemencé leurs terres & fait la recolte, ils n'ont preſque rien à faire, par bonheur l'intervalle eſt petit entre ces deux ſaiſons; au commencement du Printemps on ſeme les Grains, & ſur la fin de l'Eté on moiſſonne. Ce n'eſt pas comme en France où l'on ſeme ordinairement dans le mois d'Octobre, pour ne recüeillir que dans le mois d'Aouſt ſuivant. Les Bleds

ne pourroient pas y passer l'Hyver sans mourir à cause de sa rigueur. Pendant cette rude saison, & même de l'Automne, quelques-uns vont faire la chasse aux Martres, aux Renards, aux Loutres, aux Castors, aux Ours, aux Orignaux ou Elans; mais ils trouvent à cette Chasse bien moins de profit que de mal, & c'est cependant comme ils passent leur temps.

Lorsque les Loups Marins dans le premier des mois
Vont faire leurs petits à terre,
Ils peuvent leur faire la guerre,
Et profiter assez par de sanglans Exploits.
Sur un Roc spacieux environné de l'Onde,
S'assemblent tous ces animaux,
Pour mettre des petits au Monde,
Qui ne vivent que dans les eaux.
Les Habitans peuvent s'y rendre
Du Port Royal dans un seul jour,
Mais il faut doucement descendre,
Et se poster vîte à l'entour.

Les Chaſſeurs n'ayant plus de meſures à
prendre,
S'avancent ſur le Roc d'un gros bâton armez,
Et par le bruit qu'ils font entendre,
Les animaux tout allarmez,
Par leur fuïte à la Mer tâchent de ſe dé-
fendre
De ces Chaſſeurs à leur perte animez;
Mais étant là comme enfermez,
Quelques chemins qu'ils puiſſent prendre,
Ils ſont dans leur route aſſommez.
Peres, Meres, Petits, tout s'enfuit pêle-
mêle;
Mais on rend vains tous leurs efforts,
A droite, à gauche ſur leurs corps,
Les coups tombent drû comme grêle.
Pour peu qu'ils ſoient bien aſſenez,
Et qu'on les frape par le nez,
C'en eſt fait, la Bête demeure,
Par tels coups elle perd les ſens,
Et quelquefois en moins d'une heure,
On en abat cinq ou ſix cents.

Ces animaux dont les peres & les meres

ſont quelquefois auſſi gros que de petits Bœufs, & les Petits comme des Veaux, & tous gras à lard, ſont fort pezans, & ne font que roûler, ne pouvant courir ſur leurs pieds qui ſont fort courts, & faits en nageoires, & les Chaſſeurs ont tout le temps qu'il faut pour les arrêter en les frapant, comme j'ay dit. D'ailleurs ils ne ſe ſervent point de leurs dents pour ſe défendre, quoy qu'ils en ſoient aſſez bien fournis, & qu'ils ayent la tête fort groſſe, & faite comme celle d'un Veau; ils ne font que des cris, mais impuiſſans quoyque terribles. Cette Chaſſe eſt auſſi agreable qu'elle eſt utile, & on la fait à peu de frais. Quand on a aporté ces animaux, on en leve la graiſſe qu'on fait fondre pour en tirer l'huile, qui eſt la meilleure de toutes à brûler; & qui ſe vend le mieux. La peau ſert à faire des Souliers aux Habitans comme aux Sauvages; on en couvre des Bahurs en France & ailleurs; les vieux Loups Marins l'ont tachetée de noir & de blanc ſale, & les jeunes l'ont toute blanche; le poil des uns & des autres eſt fort court. A l'égard de la viande, ceux qui aiment le goût ſauvagin en peuvent manger, mais c'eſt un fort méchant ragoût, quelque ſauſſe qu'on y faſſe.

Parlons de ce que les Acadiens aiment mieux, & dont ils font ordinairement leur nouriture. Ils sont assez difficiles dans leur manger, ils choisissent leurs viandes, quoyque ce ne soit pas toûjours des plus délicates dont ils usent; rien ne leur semble si bon que le lard, & sans s'en rebuter, ils en mangent deux fois par jour, ils le preferent aux Perdrix & aux Lapins, dont on trouve beaucoup dans les Bois; aussi ne leur font-il la Chasse que pour les vendre.

Je ne m'en trouvois pas trop mal,
Ce qui déplaît à l'un, est à l'autre agreable,
Les Perdrix me sembloient d'un fumet admirable,
Et souvent à vil prix j'en faisois mon regal.
Je les trouvois enfin bien meilleures qu'en France,
Celles d'Auvergne & d'Angoumois
Ne font pas à mon goût d'une telle excellence,
Et si j'avois à faire choix
Dans un festin entre les trois,
Celle de l'Acadie auroient la préference.

Mais quand je vante leur bonté,
Disons des autres l'avantage,
Elles ont bien plus de beauté,
Que de femmes voudroient avoir un tel partage !

Une chose est encore à dire en faveur de nos Perdrix, c'est qu'elles sont bonnes toute l'année, & que les Acadiennes perdent dans le fort de l'hyver tout leur fumet ; c'est un grand dommage, car si elles sont plus excellentes que les nôtres, elles sont encore quasi du double plus grosses. Elles ne changent jamais de couleur, soit qu'elles soient encore en Perdreaux, ou qu'elles soient devenuës Perdrix, particulierement les femelles qui sont toûjours toutes grises.

Un brun obscur s'y mêle, & faisant un émail,
Il les rend quelques peu plus belles,
Leur queuë est assez longue & forme un Eventail
Qui pourroit avoir cours dans les modes nouvelles.

Elle eſt large, & les rend plus legeres au vol,
La nature pourtant leur fit de bonnes aîles;
Une hupe leur ſert de petit paraſol,
Leurs pieds ſont bien garnis d'un duvet fin & mol.
Et les mâles ne ſont differens des femelles,
Que par une cravate au col.

Elle eſt aſſez ample, & la couleur en eſt changeante, comme celle de gorge de Pigeon. Elles perchent ſur les arbres, & battent des aîles quand elles entrent en amour. Elles font aſſez de bruit de ce battement d'aîles, pour ſe faire entendre de loin par les Chaſſeurs qui les pourſuivent. Quand elles ſont de compagnie, & qu'il y en a pluſieurs ſur un arbre, on les jette toutes à bas l'une aprés l'autre à coups de fuſil, ſans que le bruit qu'on fait pour faire tomber les premieres faſſe en aller celles qui reſtent. Quand la terre eſt par tout couverte de neige, & qu'elles ne trouvent plus de petites graines, elles ne mangent que le bourgeon des arbres, & c'eſt ce qui les rend maigres & ſans goût.

Faiſons des Lapins la peinture,
Puis qu'avec les Perdrix nous les faiſons trouver;
Mais avant d'en parler, changeons-en la nature,
Ils ſont Lievres ſans doute, & je veux le prouver.
Ils ne ſe terrent pas, ils gîtent ſur la dure,
Et ne font rien que deux petits,
Leur chair eſt encore noire, & c'eſt trop pour conclure
Que c'eſt l'eſpece que je dis;
Ainſi que les ſaiſons ils changent de parure,
Dans l'Hyver ils ſont blancs, & dans l'Eté tout gris.
D'où vient ce changement? Quelle métamorphoſe!
L'imagination en eſt-elle la cauſe,
Lors qu'à ces animaux pendant plus de ſix mois,
Partout éparſe dans les Bois,

La neige ne fait voir que sa blancheur extrême,
Non, non ce changement n'arrive point de même,
Car suivant la même raison,
Ces Lievres verdiroient dans la verte saison.
Je veux à tout hazard dire ce que j'en pense :
Le froid fait là sentir toute sa violence,
Il agit sur les poils de tous ces animaux,
Et reserrant enfin tous leurs petits touyaux,
Il empêche le cours des sucs qui les nourrissent,
Et par ce défaut ils blanchissent.
Ce systême est si vray que ces poils ne sont blancs
Qu'autant que les Hyvers sont grands ;
Et lorsque le Printemps ranime la nature,
Dilatant les conduits que l'Hyver a bouchez,
Par de nouveaux sucs épanchez
Ces poils reprennent tous leur premiere teinture.

Il leur arrivoit pendant la rigueur de l'hyver un autre changement qui me chagrinoit, ils ne trouvoient à manger que du Sapin, & leur chair en prenoit si fort le goût, que quelques sausses qu'on y fît, on ne pouvoit le luy ôter. Je pardonnois alors aux Habitans de n'en point faire leurs ragoûts; ils ne sont jamais si bons que ceux de France, & ils different d'eux encore, en ce qu'ils ont les oreilles & la queuë plus courtes, & qu'ils ne sont pas si grands. Mais je ne pouvois excuser ces Gens-là de ne pas aimer le Veau, ny l'Agneau; on n'en voit jamais paroître sur leurs tables, ils les laissent devenir Bœufs & Moutons. Ils jettent de ces derniers la tête, les pieds, les rognons & la fressure à leurs cochons les plus nombreuses de leurs bêtes, & les tripes mêmes des Bœufs n'en sont pas exemptes; mais la chair de cochon étant leur favorite, je ne m'étonnois pas de les voir donner à ces animaux, ce que les hommes mangent bien ailleurs.

Ils regardent les Champignons,

Comme le plus grand des Poisons,

Ils ne feront par là jamais leurs femmes
veuves ;
Je paſſois cet article, ils avoient leurs
raiſons,
Trop de Gens en ont fait de fâcheuſes
épreuves,
Pour moy, je les trouvois fort bons.
J'en mangeois tout mon ſoû ſans être malade,
Avec quelque pitié chacun me regardoit ;
Ils n'aiment pas plus la Salade,
Et tout cela m'accommodoit.

A l'exception des Artichaux & des Aſperges, ils ont en abondance toutes ſortes de legumes, & tous excellens. Ils ont des champs couverts de Choux pommez, & de Navets qu'ils conſervent toute l'année. Ils mettent les Navets à la cave, ils ſont moëleux & ſucrez, & beaucoup meilleurs qu'en France ; auſſi les mangent-ils comme des Marons cuits dans les cendres. Ils laiſſent les Choux dans le champ aprés les avoir arrachez, la tête en bas & la jambe en haut : la neige qui vient les couvrir de cinq ou ſix pieds

pieds d'épais les conſerve ainſi, & on n'en tire qu'à meſure qu'on en a beſoin; on ne laiſſe pas d'en mettre auſſi à la cave. Ces deux légumes ne vont jamais ſans le pot l'un ſans l'autre, & on en fait de plantureuſes ſoupes avec de groſſes pieces de lard. Il faut ſur tout avoir beaucoup de Choux, car les Gens n'en mangent que le pignon, & les Cochons le reſte pendant tout l'hyver, c'eſt leur unique nourriture, & ces goulus animaux dont ils ont beaucoup, ne ſe contentent pas de peu. Il y a de certaines Iſles le long de la Riviere Saint Jean, où il ne coûte rien à les nourir pendant l'Eté, & une partie de l'Automne, les Chênes & les Hêtres y étant communs. Dés le Printemps on y jette ſept ou huit Truyes pleines, elles y mettent bas leurs petits qui s'engraiſſent des fruits des arbres que j'ay marquez; lorſque l'hyver commence elles les ramenent à l'habitation, & on n'a que la peine de les tuer pour les mettre au ſaloir: Ces petits Cochons ſont excellens en petit ſalé, & il faut aller là pour en manger de lait tant ils ſont délicats; c'eſt un plaiſir d'en voir les bandes dans la ſaiſon: ils ſont plus courts & plus petits que les nôtres.

Le Bœuf ſalé pourroit encor toute l'année
Se rencontrer dans le ſaloir,
Mais des Acadiens la fortune eſt bornée,
Ils ne ſçauroient tous en avoir.

Quelques-uns plus à leur aiſe que les autres, & dont les familles ſont nombreuſes, tuënt quelquefois un Bœuf & le ſalent ; le plus grand & le plus gras ne vaut que cinquante francs entier, & deux ſols la livre, c'eſt un prix reglé, & la viande en eſt merveilleuſe ; c'eſt dommage qu'on ne puiſſe toûjours en avoir de fraîche faute de monde pour en faire la conſommation. Les Bœufs vont paître dans les Bois toutes ſortes d'herbes qui les rendent d'un goût admirable, & ils n'en reviennent que lorſque les Maringoüins, où les couſins les chaſſent à force de les piquer. On les tuë ordinairement au commencement de l'hyver, & on les ſalle en morceaux pour toute l'année. J'en fis mettre un au ſaloir ſelon la mode du Pays, ne pouvant pas faire autrement, & mes Commis & moy nous le trouvâmes fort bon juſqu'à la fin. A Quebec qui eſt plus au Nord que le Port

Royal, on ne le ſale point, on le coupe par morceaux plus ou moins gros ſelon la famille. Quand ils ſont bien gelez on les met dans des tierçons, & ils ſe conſervent ainſi juſqu'au mois de May ſans ſe dégeler, & on le mange juſques-là toûjours frais. Les Moutons y ſont encore admirables, & ne ſont pas moins grands que ceux de Beauvais; ils ſont encore à juſte prix, les plus beaux tout gras ne valent que huit francs; mais comme on les garde pour en avoir la laine, on en vend peu. Ils ne ſont comme les Bœufs ordinairement gras que dans l'Automne, à cauſe du peu d'herbe qui croît ſur les Terres Hautes, où ſeulement ils peuvent aller paître. On n'y tuë point de Vaches, on y aime trop le lait, & c'eſt peut-être ce qui empêche les Habitans d'aimer le Veau, car ſi-tôt qu'on l'ôte à la Mere, ſa mamelle ne donne plus rien, telle eſt la nature des Vaches de ce Pays-là.

La Volaille n'y manque pas,
Mais dequoy ſert-il qu'elle abonde?
On garde les Poulets pour ſervir aux repas
De nos Negocians ſur l'Onde.

Si l'on veut en manger parfois,
On regrette ce qu'il en coûte,
L'argent qu'on y met en dégoûte,
Ils sont moins chers chez les Guerbois.

Le Gibier y est assez commun en certains temps, & alors on fait fort bonne chere. La Chasse aux Canards & aux Cercelles, aux Outardes & aux Oyes y est fort particuliere par la ruse dont on se sert pour les attraper.

Quand ce Gibier est loin sur l'Element liquide,
On aproche du bord, & l'on se cache bien,
Et l'on fait promener un Chien,
Qu'un instinc admirable guide.
Le Gibier qui le voit sauter, caprioler,
Aprés quelque bâton qu'il jette en l'air sans cesse,
S'aproche de luy sans voler,
Pour voir tous ses tours de souplesse.

Le Chien pour l'amuser sçait si bien son
métier,
Qu'il l'attire toûjours auprés de l'embuscade,
Où son Maître caché, d'un coup d'Arquebusade,
Fait un carnage du Gibier.
Voilà la Chasse de la Côte,
Qui fournit de Gibier chaque Hôte,
Dans l'Automne & dans le Printemps;
Là tels en un seul jour en ont dans leurs chaumieres,
Plus qu'en mille autres lieux certains Nobles du temps,
N'en ont en tout un an dans leurs Gentilhommieres.

C'est dans ces Lieux Sauvages que le fusil fait vivre bien des Gens de Gibier; dans l'Hyver & l'Eté on n'en trouve point, le grand froid luy fait abandonner ces lieux, il glace les Rivieres & les Lacs, il n'y sçauroit trouver dequoy vivre, & dés que les chaleurs commencent, il va faire ses petits ailleurs.

Par malheur où j'étois on n'en voyoit pas-
tant,
Et dans ces lieux la Chasse est rude &
difficile ;
Pour s'en faire un plaisir utile,
Il faut être Sauvage, ou du moins Habitant.
Il faut se traîner dans la boüe
Sur des Platins dans des Marais,
Où souvent le dessein de faire un coup échoüe
Avant que du Gibier on aproche assez prés.
Malgré le penchant qui m'entraîne
A prendre de pareils plaisirs,
Quand ils me coûtent trop de peine,
Je sçay moderer mes desirs.
La Chasse me devint assez indifferente,
Je m'y fatiguois trop, & je n'atrapois rien ;
On se lasse bien-tôt d'un employ qui tour-
mente,
Et qui ne procure aucun bien.
Cependant j'esperois que Diane propice,
Qui me favorisa toûjours,
Me feroit partager mes jours
Entre tous mes devoirs & son noble exercice.

Les neiges dans l'hyver hautes comme les
Monts,
Rendent ces lieux inacceſſibles,
Et dans l'Eté les Maringoüins terribles
Tourmentent plus que des Démons.
Pendant quatre mois de l'année,
Dans la plus belle des ſaiſons,
La campagne eſt abandonnée,
On a peine à durer même dans les maiſons.
Il faut pour les chaſſer faire de la fumée,
Et c'eſt le ſeul moyen d'en avoir du repos,
Du pur ſang des Humains cette race afamée,
Par ſa trompe ſans fin le tire juſqu'aux os.
Si j'avois bien voulû m'expoſer à ces peines,
J'aurois pû dans les Bois tirer Lievres,
Perdrix,
Mais de les acheter du pur ſang de mes
veines,
Je n'en voulois point à ce prix.
Enfin dans ce Pays où je crûs qu'à la Chaſſe,
Je me donnerois de l'ébat,
Malgré ma paſſion qui jamais ne s'en laſſe,
Je me trouvai contraint de ne chaſſer
qu'au plat.

On n'y pouvoit tirer à ſon aiſe que lorſque les Outardes quittent le Nord, & paſſent par bandes pour aller au Sud; & quand elles reviennent du Sud pour retourner au Nord. Elles paſſent dans le mois de Novembre, & repaſſent dans le mois de May. Je ne fis pourtant pas un grand abatis de ce Gibier; c'étoit dommage, car les Outardes ſont bonnes & preſque auſſi groſſes que des Cignes: Elles ſont de la couleur de nos Oyes ſauvages; la difference qu'il y a entr'elles, c'eſt qu'elles ont le col violet & des plaques blanches aux deux côtez de la tête.

Dans la ſaiſon que le Poiſſon remuë, car on n'en a pas toûjours, on en prend des quantitez dans des Nigeagans, & les Habitans en reçoivent un grand ſecours pour la vie. Voicy comment on fait un Nigeagan; on plante des pieux l'un contre l'autre à l'embouchure des Ruiſſeaux & des Rivieres où la Mer monte; le Poiſſon paſſe par-deſſus à marée haute pour aller chercher à s'engraiſſer du limon des Marais: Quand la Mer a bien baiſſé, & que le Poiſſon commence à manquer d'eau, il ſuit le juſan ou le reflux, & ne pouvant plus repaſſer par-deſſus les pieux, l'eau étant

trop basse, il s'y trouve arrêté, & l'on va l'y prendre. Le premier Poisson qu'on pêche & qui vient au Printemps est une espece d'Eperlan un peu moins bon que celuy de France, mais il ne laisse pas de passer pour tel, & l'on est bien-aise d'en avoir à manger. Celuy qui vient aprés est la Plye, & les Rivieres en sont toutes pleines; elle n'est pas meilleure là qu'ailleurs, mais c'est toûjours du Poisson frais, & si on y en prenoit en Carême, pendant qu'on n'en a que de salé, on seroit trop heureux. Je sçai combien j'en ay souffert, n'ayant à tous mes repas que de la Moruë seche & verte, encore falloit-il la manger à l'huile faute de beure. On en fait cependant dans le Pays, mais il n'est pas bon, & chaque Habitant n'en garde que fort peu pour sa provision, aimant mieux manger le lait.

Il vient ensuite le Gasparot, & l'on en prend plus qu'on en veut quand il monte dans les ruisseaux pour aller frayer dans l'eau douce: il est fait comme le Maquereau, bien plus petit, & bien moins bon, voilà leur difference. On en couvre les maisons dont les toits sont de planches pour le faire secher au Soleil.

L'Aloze le suit, & on prend tant qu'on en perd plus de la moitié; on en

mange de fraîche tant qu'elle dure, & on en ſale pour ſa proviſion ; chacun en remplit des tonneaux, mais ce Poiſſon eſt ſi gras qu'il ne ſe conſerve pas toûjours bien dans le ſel. Je ne ſçay pas dequoy il ſe nourit dans ce Pays-là, mais j'ay vû un de mes Commis vomir juſqu'au ſang aprés en avoir mangé de frais, l'autre en fut fort malade, & moy-même un peu incommodé, nous n'y étions pas faits aparemment, & nous les laiſſâmes aux Habitans qui s'en trouvoient fort bien. L'Eſturgeon, le Bar, l'Anguille & la Sardine ſont encore communs : Je ne ſçai ſi le Bar eſt connu en France, je vais à tout hazard en faire la Deſcription ; il eſt de la forme d'un Brochet, & il devient auſſi grand, ſa chair eſt comme la ſienne fort blanche & auſſi ferme, & je la trouvois plus délicate aux ſauſſes mêmes où le Brochet eſt le meilleur.

La Trüite & le Saumon ſe trouvent encore en abondance en certains lieux, mais je n'en vis jamais griller une dale au Port Royal. Dans un Voyage que je fis au fort de la Riviere Saint Jean, dont je ferai la Deſcription dans la ſuite, j'en mangeai tant que j'en fus bien-tôt dégoûté ; mais je ne m'y fuſſe jamais

ſſé de l'Eſturgeon à la ſauſſe des Poulets fricaſſez. Si la pêche de tous ces Poiſſons fait tant de bien aux Habitans, elle n'eſt pas moins utile aux Sauvages; ſans Poiſſon ils paſſeroient ſouvent de mauvais jours, n'ayant pas toûjours de la chair fraîche ou boucanée à manger.

De ces Peuples réduits à l'extrême beſoin,
Il eſt déja peri la plus grande partie,
Et le reſte n'ira pas loin,
Si la faveur d'en haut ne leur eſt départie.
Ces pauvres Habitans des bois,
Sont pourtant bons Sujets de leur Auguſte Prince,
Ils défendent trés-bien ſa plus vaſte Province,
Quand l'Ennemi voiſin entreprend ſur ſes Droits.

Mais ce n'eſt pas encore icy où je veux faire l'Hiſtoire de leur vie. Retournons à ce qui ſert encore à la nouriture des Acadiens. Ils ont beaucoup de Pommes de differentes eſpeces qu'ils conſer-

vent ſoigneuſement dans leurs caves pour les manger pendant l'hyver, mais j'étois étonné de n'en pouvoir connoître aucunes, tout Normand que je ſuis.

Je les examinois avec attachement,
Je n'en ſçavois pas davantage;
Elles tenoient aparemment
Un peu de leur Païs Sauvage.
Mais que dis-je ? Peut-on mentir impunément ?
J'en avois quantité de belles de Calville,
Dont je ſçavois me faire un rafraîchiſſement
Autant agréable qu'utile.

J'en conſervai dans la cave juſqu'à Pâques, & ſans cela j'aurois fait de mauvaiſes Colations le Carême n'ayant porté que du Fromage de Hollande. Il y croît bien d'autres fruits dont je ne puis dire le nombre, ny en faire connoître la nature. Je parlerai ſeulement des Meures ſauvages qui ſont plus délicates que celles de nos Meuriers, & des Fram-

Framboises dont les Bois sont pleins ; les Fraises ne sont pas moins communes par tout dans les champs , & on a le plaisir de les pouvoir manger avec un Sucre que le Pays produit.

Au lieu des Cannes dont les Pores
Rendent le Sucre blanc qui nous vient de plus loin ,
Pour les Acadiens la Nature a pris soin
D'en mettre dans les Sycomores.
Au commencement du Printemps
De leur écorce il sort une liqueur sucrée
Qu'avec grand soin les Habitans
Recüeillent dans chaque contrée ;
Ce breuvage me sembloit bon ,
Et je le beuvois en rasade ;
Il ne falloit que du Citron
Pour faire de la Limonade.

Pour recevoir cette douce Liqueur qui est aussi claire que de l'eau de Roche ; on fait dans l'arbre à coups de hache un trou assez profond en forme d'auge , &

des taillades à l'écorce qui aboutiſſent à ce reſervoir, afin que l'eau en coulant tombe dedans. Quand il eſt plein, ce qui arrive aſſez promptement, la ſeve étant dans ce temps-là dans ſa plus grande force; l'eau tombe par un petit dalot de bois apliqué ſur le bord de l'auge dans un vaiſſeau qui eſt au pied de l'arbre. On fait la même choſe à pluſieurs arbres tout à la fois, de ſorte qu'il en ſort beaucoup de liqueur qu'on a ſoin de venir lever tous les jours tant qu'ils en fourniſſent. On la fait boüillir juſqu'à ſiccité dans un grand chaudron, en diminuant petit à petit elle devient en Sirop, & puis en Sucre roux qui eſt trés-bon.

Les Roſſignols mélodieux
Des Habitans de là n'enchantent point l'oreille,
La Mezange, le Geay, le Corbeau, la Corneille
Me furent ſeuls connus dans ces ſauvages lieux.

Il y en a dont les ramages ne laiſſent pas d'être fort agreables, & une infinité d'autres que nous n'avons point en Fran

te, dont les divers plumages font plaisir à voir, & on les nomme selon leurs couleurs, l'Oyseau gris, l'Oyseau verd, l'Oyseau jaune, &c. A l'égard de tous les Oyseaux de Mer, de Riviere, & de Marais, comme Canards, Cercelles, tous les Oyseaux de plonge qu'on mange à Paris sous le nom de Macreuses, & qui n'en sont pas, Alloüettes de Mer, Cul-blancs, Courlis, Beccassines, Pluviers, & mille autres qui garnissent les Boutiques de nos Traiteurs, tout cela s'y trouve en quantité. On y voit encore des Merles faits comme les nôtres, sinon qu'ils ont le ventre de couleur Isabelle, ce qui les rend plus beaux: Ils sont passagers, ils s'en vont au commencement de l'hyver, & reviennent au commencement du Printemps gras à lard.

La neige est encor fort épaisse ;
Ils reviennent de loin peut-être par les Mers ;
Que trouvent-ils qui les engraisse,
Ou sur la terre, ou dans les airs.

Je n'en sçay rien, & ce fait m'étonna. Ce fut par eux que je rompis le Carême, mais le jour de Pâqu , pour ne scan-

daiser personne, & je les trouvai fort bonnes sur le gril. Les plus beaux Oyseaux que j'ay vûs dans ce Pays-là, sont les Canards branchus qu'on apelle ainsi parce qu'ils perchent ; rien n'est plus beau, ny mieux mélangé que la diversité infinie des vives couleurs qui composent leur plumage : Mais j'en étois encore moins surpris que de les voir percher sur un Sapin, un Hêtre, un Chêne, & de les voir faire leurs petits dans un creux de quelqu'un de ces arbres, qu'ils y élevent jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour dénicher, & selon leur naturel, aller avec leurs pere & mere chercher à vivre dans les eaux. Ils sont bien differens des communs, qu'on apelle Noirs, & qui le sont presque effectivement, sans être variez comme les nôtres : Les Branchus ont le corps plus fin, & sont aussi plus délicats à manger.

L'Aigle est commun dans ces climats,
Des Oyseaux ce Maître suprême
Fait dans les Bois son nid d'une grosseur
extrême,
Qui le sçait y dresse ses pas.

On trouve au pied de l'arbre assez de beatilles
Pour nourir au moins deux familles,
On n'ose pas aller dénicher ses petits
Comme ceux des autres especes ;
Il n'est point dans ces lieux d'hommes assez hardis,
Par le pere & la mere ils seroient mis en pieces.

Mais on peut dénicher sûrement les œufs des Cygnes, des Outardes, des Oyes, & de mille autres Oyseaux de cette nature. Dans la saison que l'amour fait sentir ses feux à tout ce qui respire, & que les Oyseaux deviennent les premiers amoureux, ceux que j'ay marquez vont faire leurs nids dans une Isle qu'on apelle à cause de cela, l'Isle aux Oyseaux. Quand on sçait à peu prés qu'ils ont pondu, on va de compagnie enlever leurs œufs ; les Oyseaux éfarouchez & troublez par tout ce qu'il y a d'hommes répandus dans l'Isle, se levent de dessus leurs nids avec de grands cris chacun à

ſa maniere, & forment dans les airs par leur multitude innombrable une nuée ſi épaiſſe, que le jour en eſt obſcurci ſur toute l'Iſle; on dit même qu'on n'y voit pas le Ciel. Pendant que les Oyſeaux ſont dans un ſi grand mouvement, agaçant toûjours les deſtructeurs de leur être, ils s'en aprochent de ſi prés, qu'ils les tuëroient bien à coups de bâton s'ils vouloient; mais n'allant là que pour les œufs, ils ramaſſent tout ce qu'ils en trouvent, en rempliſſent des canots, & & les emportent: Ils s'en nourriſſent un fort long-temps, & ces œufs-là valent mieux que ceux de leurs Poules. Ils font quelquefois plus d'une deſcente dans cette Iſle, & cependant il ne laiſſe pas de s'y engendrer une tres-grande quantité d'Oyſeaux.

Parlons de petits Oyſeaux dont les œufs ſont exempts d'un tel enlevement, n'étant pas plus gros que des grains de Chenevis; ce ſont les œufs de Colibris, ou Oyſeaux-Mouches les plus jolis du monde, & dont les couleurs ſont ſi vives qu'elles ſemblent jetter des feux dans de certaines ſituations, principalement ſous la gorge des mâles; il n'en eſt point de plus changeantes, & de plus brillants en même temps.

On ne voit ces Oyſeaux qu'en la ſaiſon des
fleurs,
Ils vont de l'une à l'autre ainſi que les
Abeilles,
Tirer des pâles, des vermeilles,
Tout ce qu'elles ont de douceurs.
Avec quelle viteſſe extrême
Font-ils ces mouvemens divers!
Nul Oyſeau ne vole de même,
A peine le voit-on en paſſant dans les airs.

Ils agiſſent de la même viteſſe en tout ce qu'ils font, ne ſe poſant point ſur les fleurs pour en tirer le miel caché dans leurs tuyaux; ils battent tout au tour ſans ceſſe des aîles d'une rapidité qu'il eſt impoſſible d'exprimer.

Admirez de quelle figure
A formé la ſage nature,
Et la langue, & le bec de ces petits Oyſeaux;
C'eſt une Ouvriere entenduë,

Le bec noir & menu, pointu, presque tout
droit,
A de long un travers de doigt,
Et la langue fine & fourchë,
A bien le double d'étenduë.
En les fichant dans une fleur,
Et remüant toûjours par un tel artifice,
Ils les chargent de la douceur
Contenuë en chaque calice.
Quelque ressort à la langue attaché
La tire aprés vers leur petite pance,
Où ce doux suc est épanché
Pour faire seul leur subsistance.

Ils ont le ventre gris-blanc, & le dos verd argenté, la queuë noire émaillée de blanc, leurs aîles noires, & leurs pieds de la même couleur, répondent parfaitement à la petitesse de leur corps qui n'a pas plus de grosseur que le bout du doigt d'un enfant. Par raport à ces petits Oyseaux, faisons la Description de petits animaux qui ne sont pas moins jolis dans leur espece.

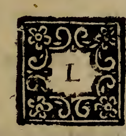
Ce sont les Ecureüils volans.
Qui volent sans avoir des aîles,
Avec des machines nouvelles,
Où la nature a mis des ressorts excellens.
Deux membranes larges & plates,
Ou des alongemens de la peau des côtez,
Vont s'attacher, & sont finement ajustez
Par devant, par derriere, aux genoux de leurs pates.
Ces peaux en s'étendant les soûtiennent en l'air,
Et pour le peu qu'ils les remuënt,
Quand d'un arbre à l'autre ils se ruënt,
Ils y passent comme un éclair.
Il en faut voir la diligence,
Les nôtres ne vont pas ny si bien ny si loin,
Ils voleroient trente pas de distance,
Et même plus s'il en étoit besoin.
On voit encore entr'eux une autre difference,
Les Ecureüils de la nouvelle France,
Sont tout blancs sous le ventre, & sur le dos tout gris,
Et de la moitié plus petits,

Aprés avoir parlé des manieres & des occupations des Habitans de l'Acadie, & de ce qu'elle produit, il eſt temps que je paſſe aux Sauvages : Allons donc les chercher dans le fond des Bois les plus vaſtes, & parlons des emplois differens où la fatalité de leur malheureux ſort les engage.





HISTOIRE DES SAUVAGES.



A Chaſſe eſt leur ſoin le plus grand,
Ils y ſont ocupez ſous peine de la vie,
Car s'ils n'atrapent rien lorſque la faim les prend,
De la mort elle peut ſouvent être ſuivie.
Ils reſiſtent long-temps à ſes preſſans beſoins
Par une grande accoûtumance,
Il ſemble que la Providence
Qui pour leur entretien les partagea le moins,
Prenne pour eux en recompenſe
Les bons & ſalutaires ſoins

De les rendre plus forts contre la défaillance.
Ils feront sans manger huit jours & même plus,
Ils ont toûjours de l'eau pour boire,
Dont ils sont un peu soûtenus,
Alors les pauvres Gens rapellent la mémoire
Des festins qui les ont repus.
Car lors qu'ils ont mis bas quelque Bête farouche,
Ils sçavent se bien regaler ;
Des mets qu'ils ont goûtez l'eau leur vient à la bouche,
Et c'est tout ce qu'alors ils peuvent avaler.

Je vais commencer leurs Exploits de Chasse par un coup qui me surprit extrêmement, ce qui ne surprendra peut-être pas moins ceux qui l'aprendront.

Un Sauvage allant à la Chasse
Avec ses Compagnons de son fusil armé,
Et passant sur un peu de glace
Que sur un vaste Lac l'hyver avoit formé ;

S'arrêta

S'arrêta là tout court, & tirant des narines
L'air glaçant qui l'environnoit,
Dit à la troupe qu'il menoit ;
Je sens un Ours, il est sur ces hautes Colines.
A plus d'un quart de lieuë il en montroit l'endroit,
Sa Compagnie alors en fut toute étonnée ;
Mais enfin sous le vent il l'y mena si droit,
Qu'on trouva dans ce lieu-là la Bête cabanée.
Si-tôt qu'elle se vit par eux environnée,
Elle voulut s'enfuïr pour prolonger ses jours,
Mais un plomb meurtrier en arrêta le cours,
Et termina sa destinée ;
Voilà comme perit cet Ours,
Qui devoit là passer la moitié de l'année.

Dés que l'Hyver qui commence dans s lieux de bonne heure est venu, cet imal se bâtit une loge dans terre, & couvre de plusieurs branches de Sapin en feüilluës, pour n'être pas incomodé de la neige jusqu'au Printemps

bien tardif à venir la faire fondre, & engager l'animal à fortir de sa demeure soûterraine.

Pendant qu'en sa Cabanne un long hyver le mâte,
De quoy vit-il ? je n'en sçay rien,
Chacun dit qu'il leche sa pate,
Et qu'il en sort un suc qui fait son entretien.
De quoy que ce soit qu'il y vive,
A tout ce qu'on voudra mon esprit se soûmet ;
Je dis seulement qu'il arrive
Qu'il en ressort toûjours plus gras qu'il ne s'y met.

Quand le Sauvage l'a fait perir, il enleve la peau qui luy sert de fourure pendant l'hyver, & il en mange la chair qu'on dit être trés-bonne. L'Orignal ou l'Elan coûte bien plus à atraper. Il faut le galoper, c'est le mot du Pays, pendant deux ou trois jours dans les Bois.

C'eſt un animal ſedentaire
Qui cherche pour ſa vie un fertile canton;
Où ſa nourriture ordinaire
Eſt d'un Bois qui porte ſon nom.
On connoît ſon bâtis par les rameaux qu'il
broûte,
Il n'en ſortiroit point dans le temps des
frimâts,
Si le Chaſſeur ne venoit pas
Troubler les repos qu'il y goûte,
Le lancer & ſuivre ſes pas.

On le ſuit au pied ſur la neige, comme on fait un Lievre en France: Quand eſt une fois debout, il ne s'arrête point, va jour & nuit juſqu'à ce qu'il n'en uiſſe plus, c'eſt dequoy bien exercer le Chaſſeur qui court aprés dans les Bois, ont l'épaiſſeur reſiſte ſouvent à l'ardeur u'il a de les percer.

Les arbres renverſez par monceaux ſur la
terre,
Dont les branches des morts accablent les
vivans,
L'empêchent de courir grand erre,

L'Original grand & fort a bien loin les
devants.
Il cherche dans son cours les plus fortes
retraites,
La neige a par endroits quatre à cinq pieds
de haut,
Et le Chasseur ardent qui le suit en raquette,
Ne l'atrape que lorsque sa force défaut.
Quand elle est toute dissipée,
Il s'arrête, & pour fuïr ne faisant plus
d'effort,
Du Chasseur qui le joint le fusil ou l'épée,
Luy donne le coup de la mort.

C'est une des meilleures captures que les Sauvages puissent faire, ils en mangent la chair fraîche ou boucanée, & elle est trés-bonne. Quand ils l'ont bien fait secher, ils pourroient la conserver toute une année; mais ils ne sçauroient s'empêcher de toûjours manger, tant qu'ils ont dequoy, ils ne cessent point. La chair du mufle & de la langue en est trés-délicate, c'est ce qu'il y a de plus friant sur cet animal qui est aussi gros qu'un Mulet

l'Auvergne, & qui porte un grand bois sur sa tête dont il ne se défend point contre les Sauvages qui le chassent. Ils en traitent la peau dont on connoît les usages, & ils la vendent bien.

Il est fort sujet au haut mal,
Mais dans les pieds fourchus de ce grand animal,
La Nature a mis le remede ;
Quelle prévoyance ! quel soin !
Il se gratte la tête en ce pressant besoin,
Et se délivre ainsi du mal qui le possede.
Voilà ce qu'on en dit, c'est peut-être de là
Que la Medecine en pratique
Par les notions qu'elle en a,
S'en sert pour garantir de chûte Epileptique ;
Mais ce n'est pas le seul d'entre les animaux,
Dont elle ait apris l'art de guérir d'autres maux.

Le Caribou ne donne pas tant de peine aux Sauvages pour l'attraper ; sans courir aprés ils en viennent à bout, autrement ils y perdroient leur temps ; c'est

une maniere de Cerf, qui a pour la courſe trop d'haleine & de diſpoſition. On le guête dans une embuſcade où il ne ſe défie de rien, & d'un coup de fuſil on le jette à bas.

Il ſert encor de nouriture
Au Sauvage peu dégoûté ;
De ſa peau de raſe fourure,
Il envelope ſa figure,
C'eſt ſon petit habit d'Eté.

On en traite encore les peaux, mais cette pelleterie eſt peu recherchée quoique le grain en ſoit extrêmement fin, & qu'elle dure trés-long-tems quand elle eſt bien apreſtée. On en fera peut-être un jour un plus grand uſage quand ſa bonté ſera mieux connuë. Pour moy j'ay experimenté que rien n'eſt plus ſimple, plus molet, ny meilleur pour doubler des culotes.

La Chaſſe aux Caſtors eſt celle qui produit le plus aux Sauvages, quoique le prix en ſoit bien diminué depuis quelque temps. On les tire ordinairement en ſortant de l'eau, comme on tire les Lapins en ſortant de terre, quand on les

guête ſur leurs trous, ou bien ils s'enferrent d'eux-mêmes dans les pieges qu'on leur tend. Ils commencent à paroître quand le Soleil eſt preſt à ſe coucher. Il faut les aprocher bien doucement, il eſt bien difficile de les ſurprendre, ils ont l'oüie ſi fine, que le moindre bruit qu'ils entendent les fait plonger auſſi-tôt, & lorſque la peur les fait deſcendre au fond des eaux, ils ſont trés-long-temps à revenir deſſus, & c'eſt toûjours bien loin de l'endroit où ils ont été effarouchez. Avant qu'ils plongent, ils frapent de leur queuë ſur l'eau, & font un ſi grand bruit qu'on l'entend à plus d'une demy-lieuë de là, & c'eſt un avertiſſement pour leurs pareils qui les fait auſſi retirer bien vîte. Leur queuë eſt d'une nature fort particuliere, elle eſt longue d'une coudée, plus ou moins ſelon leur grandeur, plate, & faite en batoir; aucun poil ne la couvre, & la peau en paroît écailleuſe; la chair en eſt fort bonne, quoique ce ne ſoit qu'un tiſſu de graiſſe ferme, & de nerfs dont elle tire la force qui luy fait faire tant de bruit en frapant ſur l'eau. Si le ſens de l'oüie eſt ſi exquis en eux, ils ont l'odorat du moins auſſi fin; ils ſentent un canot au ſillage qu'il laiſſe ſur l'eau par où il a paſſé.

Dés qu'ils en ont le vent, ils font le plongeon, ou fuïent pour se cacher; les Sauvages s'obstineroient en vain à les guêter, ils ne reparoissent plus. S'ils avoient la vûë aussi bonne, ils seroient bien plus en sûreté de leur vie; mais ils ne voyent, comme les Lievres, que de côté, & ils ont les yeux fort petits, ainsi ils viennent quelquefois tout droit chercher le coup qui les tuë, faute de voir devant eux. Quand on les tuë sur l'eau d'un coup de fusil, il faut courir bien vîte dessus pour s'en saisir; car comme ils plongent pendant qu'ils sont vivans, ils coulent à fond quand ils sont morts. La maniere est plus sûre de les prendre à des pieges, joint à cela que l'apât qu'on y met qui n'est qu'un morceau d'écorce de Tremble, qu'ils aiment plus que toutes choses, ne coûteroit pas tant que la poudre & le plomb qu'on use à les tirer. Voicy encore un autre moyen dont on se sert pour les atraper: Quand l'hyver a endurci la surface des eaux où sont leurs cabannes, & qu'ils s'y croyent à couvert de l'insulte des Chasseurs, on va sur la glace briser les cabannes à coups de hache, ils sont forcez de les abandonner, & ils fuïent aux bords du Lac pour se cacher

entre la glace & la terre, ſur laquelle ils ſe couchent ſur le ventre; mais en vain tâchent-ils par là de s'exempter de la mort; les Chaſſeurs font guêter leurs Chiens tout au tour du Lac, & ils ont ſi bon nez, qu'ils ne manquent point à les ſentir où ils ſont, & ils en marquent les endroits en s'y arrêtant: Alors on y caſſe la glace à grands coups de hache; les Caſtors, choſe aſſez ſurprenante, ne fuyent point comme ailleurs le bruit qu'on y fait: Quand les trous ſont faits, on découvre les animaux, on les prend par la queuë, on les tire dehors, & on leur caſſe la tête à coups de hache.

Décrivons la cabanne des Caſtors, & faiſons voir qu'ils ſçavent la bâtir avec autant d'adreſſe que les hommes font des maiſons; ils la conſtruiſent ordinairement quand ils ſont accouplez, & qu'ils veulent faire leurs petits, & ils la placent toûjours dans l'eau, ſans qu'il en penetre une goute dans ſon creux: elle eſt faite comme un four dont la voûte eſt toûjours hors de l'eau; il n'entre dans ſa ſtructure que de la terre glaiſe & du bois verd; mais leur induſtrie eſt admirable pour mettre en œuvre ces materiaux.

Le bois va le premier & sert de fondement
A cet aquatique édifice,
Et la terre dessus mise avec artifice,
Fait le comble & le logement.

Que les arbres qu'ils employent soient petits ou grands, ils ne se servent que de leurs dents de devant faites en dents de Lapin, pour les abatre en les rongeant tout au tour du pied petit à petit, & leurs mesures sont si justement prises, qu'ils tombent toûjours du côté qu'ils veûlent pour les voiturer avec plus de facilité au lieu destiné pour la cabanne. Des mêmes dents dont ils les mettent à bas, ils coupent les branches, & tirent les troncs hors du rivage, pour les aller planter dans l'eau & à sa hauteur, tous en un tas & en rond au niveau l'un de l'autre. La maniere dont ils les voiturent est difficile; car en les traînant, ils les portent tout le long de leur dos, & ce qui surprendra, c'est que ces arbres-là sont quelquefois aussi gros que des hommes, & trois ou quatre fois plus long. Voicy comme ils font; ils prennent les arbres par un bout avec leurs dents, tournant la tête vers l'épaule qui porte, ils les levent, & font passer leur corps par-dessous pour

les ſoûtenir. Cela n'eſt pas facile à expliquer, encore moins à comprendre, c'eſt cependant comme la choſe ſe paſſe.

Ils s'y prennent d'une autre maniere à l'égard de la terre glaiſe, ils l'embraſſent entre leurs pates de devant, & la portent en marchant ſur celles de derriere. La premiere couche ſe fait ſur le haut des arbres plantez comme des pieux, ils la battent bien avec leur queuë, & c'eſt le plancher de la cabanne, à un des bords duquel ils laiſſent un trou pour entrer & ſortir, où l'eau bat ſans ceſſe ſans entrer : Ils continuent l'ouvrage en élevant ſur ce plancher un petit dôme de la largeur du fond, & de la hauteur de trois à quatre pieds.

Aprés qu'ils ont mis tout leur ſoin,
A former ainſi leur demeure,
Ils occupent chacun leur coin
Sans jamais ſe quitter que l'un des deux ne meure.
Ils gardent, dit-on, même au-delà du trepas
Une fidelité ſi belle,
Si le mâle perd ſa femelle,
Avec une nouvelle il ne s'accouple pas,
C'eſt une amour de Tourterelle.

Ils élevent bien leurs petits qui ne ſont ordinairement que deux ou trois, & qui viennent au Printemps. Ils vivent tous enſemble en fort bonne intelligence juſqu'à ce que le pere & la mere redeviennent amoureux ; Alors ils chaſſent leurs petits pour en faire d'autres en ſecret.

Ils veulent ſans témoins contenter leur
ardeur,
Eſt-il des animaux dont l'amour ſoit plus
ſage ?
A leur exemple alors & le frere & la ſœur
Vont faire enſemble leur ménage.

Quand les grandes chaleurs de l'Eté font abaiſſer l'eau des Lacs & des Rivieres où ſont leurs cabannes, ils la font remonter par des digues qui arrêtent ſon cours, & ils ne les font qu'afin que l'eau ſoit toûjours à la hauteur du trou que j'ay marqué au fond de la cabanne, voulant ſans en ſortir ſe tremper le derriere quand il leur plaît : Ces digues ſont tellement faites que l'eau n'eſt jamais ny plus ny moins haute qu'il faut, & c'eſt un ouvrage ſi ſurprenant qu'on ne ſçauroit

oit assez en considerer la structure &
usage : Tous les Castors qui sont là canez s'assemblent pour le préparer : Ils battent des arbres de toutes les sortes endant la nuit, & emportent les pieces omme je l'ay marqué.

A ce rude travail un vieux Castor preside ;
Tous les Chasseurs l'ont observé,
Il sert aux plus jeunes de guide,
Jusqu'à ce qu'il soit achevé.
En traînant dans les Bois les arbres qu'ils abattent,
Si quelqu'un par malice agit trop foiblement,
Les autres quittent prises, & vigoureusement
Se jettent dessus & le battent.
Entre eux la justice est par tout,
Si les plus forts sont en un bout,
Et que les plus foibles languissent
Sous le poids du fardeau porté,
A la peine qu'ils ont quelques forts compatissent,
Et se rengent de leur côté.

Si je donne lieu d'admirer leur conduit à cet égard, je ne puis trop vanter leu adresse à mettre en œuvre tout le bo qu'ils employent : Les troncs & les ra meaux entrelacez les uns dans les autre entre les pieux qui les soûtiennent, & contre qui l'eau dans son cours est arrê tée, est un ouvrage à voir pour le bie comprendre ; n'allez pas vous figurer car vous vous tromperiez, que ce n soient que des petites Rivieres dont le Castors arrêtent ainsi les eaux, elles n sont quelquefois gueres moins larges qu la Sene : Les Sauvages sont trés-souven arrêtez par ces digues dans leurs canot d'écorce.

Pour s'y faire un libre passage,
Et rompre le rempart qui s'opose à leu
cours,
Il faut souvent plus de deux jours
Mettre leurs haches en usage.
Quand ils ont fait la breche, & que chacu
poursuit
Le cours de sa route ondoyante,
Les Castors dés la nuit suivante
Arrêtent l'Onde qui s'enfuït.

Ceux qui se sont employez à faire ces ıvrages ne souffrent point que d'autres ıstors viennent s'établir dans leur en-inte, ils se liguent entre eux, & leur nt une si cruelle guerre, qu'ils les for-nt d'aller autre part.

Sous le toit bouzillé de sa loge aquatique ;
Chacun a son département ;
Ils forment tous séparément
Une espece de République.

Il est de certains Castors que l'on pelle Fuïards, & que l'on trouve par ıt errans sans cabanner comme les au-s, & ces Castors ne sont ainsi vaga-ns, que parce que ne voulant pas tra-ller, ils ont été battus & chassez par sedentaires.

Quand l'hyver aproche, les Castors assent de toutes sortes de bois pour faire leur nouriture jusqu'au Prin-mps, car tous Poissons qu'ils sont, ils se mangent jamais, & ne mangent non plus d'aucune autre sorte de Pois-ı, ce n'est pas comme les Loutres qui vivent : ils ne mangent que de l'é-ce de bois & des racines, & c'est ır cela qu'ils en font une bonne pro-

vision qu'ils mettent toûjours au fond d
l'eau sous leurs cabanes, pour n'aller pa
plus loin chercher à se repaître.

Ils usent de précaution
Dans tous les soins divers qui regarden
la vie,
Et la Sauvage Nation
Croit qu'ils ont beaucoup de génie.
Elle peut décider justement sur ce point,
Connoissant tout leur artifice ;
Elle dit bien aussi que s'ils ne parlent point
Ce n'est que par pure malice.

Les Sauvages font encore la chasse au Loutres, aux Carcajous, aux Peccans aux Martres, aux Renards, aux Chat & Loups Cerviers, aux Chats sauvages, & aux Rats musquez pour en trai ter les peaux, mais telle Chasse n'e qu'un jeu pour eux : Le temps de la fai est celuy de l'hyver, & sans s'y fatiguer ils ne font pour prendre tous ces ani maux, que tendre des pieges : Ils tiren cependant quelquefois les Loutres quan ils ont bonne provision de poudre & d plomb, qu'on leur donne ordinairemen

en retour de leurs pelleteries, car c'eſt ce qui leur eſt plus neceſſaire avec le Tabac.

Je vais parler des manieres des Sauvages, & les décrire comme elles ſe preſenteront à mon eſprit, ſans m'embaraſſer du choix, & encore moins de l'ordre qu'il y a à tenir en ces ſortes de Relations. Je vais commencer par le mariage, il en vient des Enfans, & je les ſuivrai dans toutes les actions de leur vie. Quand un Garçon eſt amoureux d'une Fille qu'il trouve à ſon gré, il va trouver ſon pere, & luy dit ſans plus de façon en termes ſauvages, je voudrois bien entrer dans ta famille, car ils ſe tuteyent toûjours entre eux, & la réponſe qu'il en reçoit eſt qu'il faut en parler à la mere.

Une telle affaire de cœur
Tire rarement en longueur,
Elle eſt promptement terminée,
Et l'on conſent à l'Hymenée,
Si l'Amant eſt un bon Chaſſeur.

On n'agit pas cependant toûjours de même, il en coûte quelquefois bien des pas, des peines & des ſoins à un Amant

pour obtenir une Fille. Il faut qu'il s'engage à nourir de son gibier le Pere, la Mere &les Enfans pendant un temps qu'on limite, & que son impatience trouve quelquefois bien long à expirer. Ce n'est pas tout, si la Fille a plus que luy de mérite, on ne luy accorde qu'à force de presens.

La rage en est souvent lorsque l'on se marie,
Tout y va, l'on n'épargne rien.
Pour posseder femme jolie ;
Mais le Sauvage pour tout bien,
N'a que de la Pelleterie,
Il la donne aux parens qui se trouvent fort bien.
De contenter ainsi son amoureuse envie,

Le Mariage se fait sans y aporter beaucoup de ceremonie, le Pere & la Mere de la Fille luy disent seulement : Suis-ce Garçon, c'est ton Mary.

Ils s'en vont dans les bois ensemble,
Et passent la nuit & le jour
A faire comme bon leur semble,
La Chasse & l'amour tour à tour.

Ils reviennent quelques jours aprés, & du Gibier qu'ils ont attrapé, on fait festin où chair & poisson ne manquent pas; on y convie les Sauvages de la contrée, & la nôce se fait avec beaucoup d'alegresse.

Le Pere de la Fille en faveur de son Gendre,
Dit les raisons qui l'ont engagé de le prendre,
Il en raconte les exploits,
Cite de ses Ayeux l'adresse & le courage,
Et tout ce qu'ils ont fait pour la Race Sauvage;
La Troupe par des cris aplaudit à la fois
A son éloquence, à son choix.

Le Mariage se fait en face de l'Eglise quand les Amans n'en sont pas éloignez. Ils sont presentement assez bien instruits sur leurs devoirs, pour sçavoir que sans cette ceremonie, rien ne l'autorise, & j'en ay vû venir de bien loin recevoir ce Sacrement du Curé du Port Royal, & même j'ay vû que ceux qui étoient mariez à la Sauvage, renouvelloient leur Mariage au pied de nos Autels. Quoi-

que la ceremonie fût des plus ſaintes, je ne pouvois m'empêcher d'en rire ; le Curé qui n'entendoit point le Sauvage, & qui ne le parloit pas mieux, avoit pour Interprete un de ſes Paroiſſiens qui l'entendoit & le parloit fort bien : Il luy diſoit en François tout ce qu'il pouvoit de plus beau ſur l'excellence & les devoirs du mariage ; l'Interprete repetoit en Sauvage la même choſe aux futurs Epoux qui en paroiſſoient charmez par leurs démonſtrations, & il leur demandoit aprés le Curé, s'ils ne ſuivroient pas de point en point tout ce qu'il leur enſeignoit ; ils en faiſoient la promeſſe en leur langage, & il l'interpretoit en bon François, en rendoit témoignage au Curé, qui enfin juſqu'au *conjungo* obſervoit la même maniere.

Autrefois dans leurs hymenées,
Les nouveaux mariez malgré leur paſſion,
Paſſoient ſans ſe toucher enſemble des
années,
Quand je le dis, me croira-t-on ?
C'étoit cependant leur maxime ?
Et rien ne marquoit tant & l'amour &
l'eſtime.

Ces ſentimens d'amour ſont trop reſpe-
ctueux,
Nos beautez dans les ſacrez nœuds,
Demandent des preuves plus belles
De l'ardeur que l'on ſent pour elles.

Mais ils ont reconnu depuis qu'ils perdoient en gens innocens le temps le plus précieux de leur vie, & qu'ils avoient trop de peine à ſe priver des plaiſirs que le bel âge leur inſpiroit.

Les Sauvages de ce temps
Sont aſſez du goût de nos Dames,
Elles ſe plaindroient d'être femmes,
Sans le plus doux plaiſir des ſens.
Elles n'ont pas encor moins de raport en-
ſemble;
Quand un Garçon leur fait la cour,
Elles n'atendent pas que l'hymen les aſſemble,
Pour goûter le plaiſir d'amour.
Mais elles ſont bien plus heureuſes
Dans leurs paſſions amoureuſes,
Car en acordant la faveur,
Il n'y va point de leur honneur,

S'il arrive qu'elles conçoivent ;
Si-tôt qu'elles s'en aperçoivent ;
Elles n'ont qu'à dire le fait,
L'avoüer, c'eſt laver le crime,
Et l'Enfant n'eſt illégitime,
Que lors qu'elles en font ſecret.

Si-tôt qu'une Femme ſe croit groſſe, elle doit en avertir ſon Epoux, quoy qu'elle perde par cet aveu tout commerce avec luy, & qu'elle ſe prive du plaiſir qu'elle aime le mieux.

Son Epoux réjoüi de la ſçavoir feconde,
De peur de rien gâter ne veut plus la toucher ;
Avant que de s'en raprocher,
Il faut que l'Enfant ſoit au monde.

Mais cette formalité n'eſt pas fort regulierement obſervée, & il y a bien des Maris qui riſquent le paquet. Quand la Femme eſt travaillée du mal d'Enfant, & qu'elle croit être prête d'accoucher, elle quitte la Cabanne, & s'en va dans le Bois à quelque diſtance de là, avec une Sauvageſſe qui l'aſſiſte, & l'affaire eſt

bien-tôt faite. L'Accouchée donne à la Femme qui a délivré l'Enfant, le coûteau avec lequel elle a coupé le cordon, & c'eſt toute ſa récompenſe.

Alors pour endurcir ſa peau
Aux rigueurs de l'âpre froidure;
Que dans ces climâts on endure,
On va le laver en pleine eau,
C'eſt l'uſage en hyver, ſaiſon cruelle & dure,
Comme dans l'Eté le plus beau.

La premiere nouriture qu'il prend eſt de l'huile de Poiſſon, ou de la graiſſe fonduë de quelque animal. On en fait avaler au Poupon, & aprés cela il ne prend plus que du lait de ſa mere juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez fort pour vivre comme les autres. On l'amaillote dans des peaux de Renards, de Cignes, d'Oyes, ou d'Outardes, & on luy met ſur le derriere un paquet de mouſſe, pour l'empêcher de gâter de ſi beaux langes. Vous admirez ſans doute ſa layette, admirez encore davantage ſon berceau, ce n'eſt qu'une eſpece de boëte plate ſans deſſus, dont la planche du fond a deux crochets

au bout d'en bas, & une petite piece de bois au bout d'en haut, qui traverſe & déborde de trois ou quatre doigts, pour y atacher une bande de peau en forme de bretelle, qui ſert à la porter, l'Enfant eſt dans cette machine bien garoté, ayant ſeulement la tête libre. Sa mere le porte par tout où elle va, & ils ſont toûjours dos à dos, quand elle veut s'en décharger, elle ne le couche jamais, mais elle le plante debout contre tout ce qu'elle rencontre de commode pour cela, ou bien elle le pend à tout ce qui peut le porter.

Si c'eſt un Fils on fait feſtin,
Tant les Garçons par tout ſont chers à la
famille,
Car ſi ce n'étoit qu'une Fille,
Loin de s'en réjoüir on auroit du chagrin.

Si quelque Sauvage ou Sauvageſſe faiſant une courſe entre dans la cabanne, & voyant l'Enfant nouveau né, le prenne entre ſes bras & le careſſe, le Pere & la Mere luy font un preſent pour reconnoître les marques d'amitié, & ſi l'Enfant piſſe ſur la perſonne qui le tient, ce

e qui arrive ſouvent, car on laiſſe toûjours un trou à ſes langes de peaux vis-à-vis de l'endroit par où ſort l'urine, on y fait un autre preſent pour eſſuyer la tache.

A la premiere dent de l'Enfant on fait feſtin, & celles des vieux ſolemniſent la fête, on y mâche beaucoup, & on ſe réjoüit ainſi de voir que le petit ſe ſervira bien-tôt des ſiennes. Quand il marche ſeul, on feſtine encore, & l'on danſe bien à cette Fête.

Tous ces Feſtins bien ou mal ordonnez,
Marquent pour les Enfans une tendreſſe
extrême,
Mais on ne traite pas de même,
Ceux qui ne ſont point encore nez.
Si la Mere devient enceinte,
Pendant que ſon Enfant ne peut que la teter;
Elle prend un breuvage, & ſe fait avorter,
N'ayant alors de Dieu, ny des hommes la
crainte.
Elle ne peut tout à la fois,
Dit-elle, en nourir deux de ſa propre ſubſtance,
Ny les porter errante dans les Bois,
Sans en tomber en défaillance.

C'eſt un fardeau d'Enfans trop lourd, trop
importun,
Elle croit leur faire juſtice,
Lorſque pour en conſerver un,
Elle veut que l'autre periſſe.

Le premier Gibier qu'un Enfant tuë à la Chaſſe donne encore lieu à un grand feſtin ; la famille s'aſſemble, & tous les Sauvages de la contrée ſont conviez à cette Fête : S'ils couroient les Bois, on attendroit leur retour pour la celebrer, & pendant ce temps-là, on feroit boucaner le Gibier pour le mieux conſerver. On obſerve à ces feſtins une cérémonie aſſez particuliere, les parens du jeune Chaſſeur & luy-même ne goûtent point de ce Gibier, ils ſe font honneur de le partager à toute la Compagnie, quelque petit qu'il ſoit. On obſerve encore de le mettre le dernier dans la chaudiere; car là point de Rôty, tout eſt boüilli. On y mange tout ſon ſoû, ou plûtôt on devore, & on ne s'arrête de temps en temps que pour faire à l'honneur du Chaſſeur des cris & des chants d'allegreſſe. Tout ce qu'il tuë de Gibier pendant ſa plus grande jeuneſſe eſt donné

x autres pour faire voir ſon adreſſe & n courage, il n'eſt pas ſi liberal de s captures, quand il eſt bon à marier.

L'eſpoir de commander dont il ſe ſent flaté,
L'anime à bien faire à la Chaſſe,
Car c'eſt par cette habileté
Que l'on peut parvenir à la plus haute place;
On n'a point là d'hérédité
Par droit de naiſſance ou de race,
C'eſt le mérite ſeul qui peut être éxalté.
Lorſque quelqu'un parvient à ce degré ſublime,
Ou chacun aſpire à ſe voir,
On ne l'en fait jamais déchoir
Que par quelque exécrable crime.
Dans ce rend élevé, les honneurs qu'on luy rend,
Ne ſont pas fort conſiderables,
Il n'eſt que le premier d'un cent de miſerables,
Ou plus, ou moins, ſelon que ſon canton eſt grand.

Ceux qui luy ſont ſoûmis reſpectent l
perſonne,
Soit dans la guerre, ou dans la paix,
On obéit quand il ordonne,
Comme à leur Roy font les Sujets.

J'ay vû l'un de ces Chefs des Sauvages qu'on apelle Sagaino, venir au fort de la Riviere Saint Jean recevoir les preſens que la France leur envoye. Mais décrivons ce fort avant que de dire ce que je remarquai à l'égard des honneurs qu'on rendit à ce Sagaino ou Chef des Sauvages. Il n'eſt fait que de terre avec quatre baſtions fraiſez, & garnis chacun de ſix gros canons.

Cependant il a ſçû dans la derniere guerre,
Avec cent hommes ſeulement,
Se battant vigoureuſement,
Rendre vains les efforts de la fiere Angleterre,

Ce Chef dont j'ay commencé à parler, étoit le petit fils d'un Sauvage ennobli par Henry IV. pour avoir chaſſé le

ſauvages Anglois de ſes Etats. Rien ne
e diſtinguoit de ceux de ſa Troupe, ny
ans ſa mine, ny dans ſon habit, il étoit
e médiocre taille, & il falloit que tout
on mérite fût dans ſon cœur où dans ſa
ête. Dés qu'il fut entré dans le Fort,
e remarquai qu'aprés de certains com-
limens qu'il fit aux Officiers, & que je
'entendis pas ſans beaucoup de céré-
monie, il s'aſſit, obſervant cependant
ne grave contenance, pendant que ceux
e ſa Compagnie qui étoient vingt ou
rente, reſtoient debout arangez tout au
our de la Sale où l'on les recevoit. Ce
ut le premier honneur que je luy vis
endre, mais ce qui fit une plaiſante
cene pour les Spectateurs du Fort, ce
ut de voir un de ces Sauvages ſe déta-
cher des autres, & venir me ſalüer trés-
profondement, en repetant pour tout
compliment vingt fois le mot de Frere;
e ne le connoiſſois point pour tel qu'en
Jeſus-Chriſt, & je luy répondis ſeule-
ment par des reverences proportionnées
aux ſiennes, mais je reconnus qu'il étoit
un de ceux que j'avois regalez à Chi-
boüetou, & à qui j'avois donné de la
poudre & du plomb, comme je l'ay mar-
qué ailleurs. La femme d'un des princi-
paux Officiers pleine d'eſprit, & fort

jolie perſonne s'aprocha de luy en riant de tout ſon cœur de l'avanture, & luy demanda en Sauvage, qu'elle parle auſſi-bien que les François, où il m'avoit vû : Il luy répondit ce que je viens de dire, & dit qu'il m'avoit aporté à Chiboüetou de toutes ſortes de Gibier en reconnoiſſance des biens que je luy avois faits, mais qu'il avoit eu la douleur de ne me plus trouver ; la Dame me raconta tout cela, & le Sauvage s'en retourna à ſa place. On preſenta en ce temps-là à la Troupe Sauvage des Pipes, du Tabac, & de l'Eau de vie pour rafraîchiſſemens.

A cet aſpect ils parurent contens,
Rien ne les charma davantage,
Et ſans perdre un moment de temps,
Ils en voulurent faire uſage.

Un de la ſuite prit une Pipe, la chargea, & l'alluma, & puis il la preſenta au Sagaino, qui en pouſſa bien-tôt par gros tourbillons la fumée en l'air, ſi-tôt qu'elle fut finie, il la rendit au même qui la luy avoit preſentée, pour la remettre de nouveau en état de bien fumer, ce que le Sagaino luy fit faire comme auparavant.

Quand ſes Gens le virent en train,
Ils en prirent tous une touche,
Ayant ſoin d'aroſer leur bouche
De temps en temps de Brandevin;
C'eſt-là leur breuvage divin,
Tout autre n'a rien qui les touche.

Ce n'étoit-là qu'un prélude en attendant le feſtin qu'on leur préparoit avec les Poix, des Pruneaux & de la Farine.

Tout cela mis dans la Chaudiere,
Cuit ſans ſel pour être plus doux
Dans l'eau de Mare ou de Riviere;
Eſt un de leurs friants Ragoûts.
Quel Feſtin! Pourra-t-on le croire?
Mais ils le font encore ſans boire.
Je les vis là manger ainſi que des Pourceaux;
Je n'y mets point de difference,
Sinon qu'avec leurs mains ils rempliſſent leur panſe,
Ils ſont auſſi goulus que ces vils animaux,
Et pour toute préeminence,
Le Chef prit les premiers morceaux.

Où fit servir ce ragoûtant potage ;
Devant ces hommes bien mangeans,
Dans divers plats d'Etain au lieu des
Ouragans,
Ou plats d'écorce à leur usage.

Ils ne demeurerent pas long-temps-là : Monsieur le Chevalier de Villebon Commandant de l'Acadie, grand homme, trés-bien fait & plein d'esprit, mourut le soir du jour même qu'ils étoient arrivez. Touchez de sa mort, ils ne songerent qu'à s'en aller bien vîte aprés avoir reçû leurs presens qui sont ordinairement des fusils.

Revenons aux festins que les Sauvages se font entr'eux ; on ne croira peut-être pas que le Chien est leur mêt le plus délicat. S'ils veulent traiter un Sagamo de l'honneur qu'il leur fait, ce pauvre animal est la triste victime, & c'est le plus honorable morceau qu'ils puissent luy presenter, & qui marque plus la consideration qu'ils ont pour luy : Il ne peut encore éviter la mort quand ils regalent un de leurs intimes amis, & ce n'est pas le plus méchant qu'ils tuent, c'est celuy dont ils font plus de cas pour

la Chasse. Quand il est d'un Festin, tout y va, & ils ne se réjoüissent jamais mieux.

On voit là quelquefois les ris mêlez de pleurs,
Une caduque Sauvagesse
Rapellant dans cette allegresse
Le souvenir de ses malheurs,
Se plaint, & par des cris témoigne sa tristesse.
Elle songe en un coin que depuis vingt & trente ans,
L'Anglois a fait perir quelqu'un de ses Enfans,
C'est en bien garder la mémoire,
Et que s'il n'avoit pas traversé l'Onde noire,
Il seroit avec les vivans
A beaucoup manger, à peu boire;
Car les mêts cuits sans sel ne sont point alterans,
Et l'eau de quelque Lac ne les rend point friants,
Ils sont contens pourvû qu'ils branlent la machoire.

De sa vive douleur voilà le grand sujet,
Si quelque curieux par pitié s'en enquête ;
Elle n'en fait point un secret,
Et pour se consoler luy demande la tête
D'un de la Nation qui commit le forfait ;
Il part, le cherche, & ne s'arrête,
Qu'aprés qu'un si beau coup est fait,
Les autres charmez du Banquet,
Aiment mieux achever la Fête.
Pendant que la chaudiere bout,
En mangeant ce qui cuit, à mesure ils remplissent,
Et ces Carnaciers ne finissent
Qu'aprés que de leur proye ils sont venus à bout ;
Il est bien juste qu'ils patissent,
Aprés avoir avalé tout.
Pendant que ceux-cy font bonbance
Le Vainqueur de la Vieille aporte quelquefois
Le Chef d'un innocent Anglois,

De rage elle en remplit sa panse,
Et satisfait tout à la fois
Son apetit & sa vengeance.

Les Femmes aprêtent ordinairement à manger à leurs maris, & ne mangent point avec eux ; mais avec leurs enfans, donnant à chacun sa portion dans des plats d'écorce. Quand elles font des festins, & qu'elles ont mangé tout leur soû, elles se retirent, & vont ensemble danser & chanter assez loin de la Cabanne, pour ne pas troubler ceux qui y restent.

Alors les hommes seûls arangez sur la terre,
Mettent sur le tapis leurs belles actions,
La Pêche, la Chasse & la Guerre
Font le plus beau sujet des conversations.

Avant que d'en venir là, il faut que les moins gourmands ayent du moins dans le ventre quinze ou vingt livres de viande ; car s'ils sçavent bien patir quand ils n'ont rien, ils sçavent encore mieux se remplir quand ils ont dequoy, mais n'ayant que de l'eau à boire, il faut qu'ils se contentent d'être soûs sans être yvres.

C'est un grand bien pour eux, ils faisoient trop de maux,
Quand ils pouvoient traiter quelque pot d'Eau de vie,
Toûjours en la beuvant ils devenoient brutaux,
Ils entroient comme en frénésie.
Plus animaux que ceux qui remplissent leurs corps,
Une Liqueur si chaude & si spiritueuse,
Excitoit dans leurs cœurs la fureur amoureuse,
Et le Frere & la Sœur dans les mêmes transports,
Ensemble contentoient leur passion honteuse
Mais privez de cette liqueur,
Par des Ordres contre eux sévéres,
Et d'ailleurs mieux instruits par nos Missionnaires,
Qui d'un peché si grand leur ont fait voir l'horreur,
Et leur ont enseigné nos plus sacrez Misteres.
Ils ne ressentent plus cette execrable ardeur.

Venons

Venons à la guerre des Sauvages, elle ſt ordinairement entre des Nations opoſées, comme les Sauvages Anglois, & s Sauvages François, & quelquefois atre les Sauvages d'une même Nation.

Lorſque les Sagaino ſe trouvent inſultez,
Par des maltraitemens, par des hoſtilitez,
Qu'exerce en leur Pays la Nouvelle Angleterre,
Ils aſſemblent leurs Gens pour luy faire la guerre.
Pour les mieux animer ils leur font un Diſcours,
Où la Sauvage Rethorique
Employe tous ſes plus beaux tours;
Il eſt fort, il eſt patetique,
Le Prélude eſt toûjours à la gloire du Roy,
Dont ils étalent la puiſſance,
Et font voir qu'étans nez les Sujets de la France,
Ils doivent ſe faire une loy
De prendre par tout ſa défenſe.

O

Ces Sagaino inſpirant ce noble deſſein à ceux qu'ils gouvernent ; car chacun a ſon diſtric, & ſes Gens levent la hache, & demandent à tous, s'ils ne veulent pas comme eux la mettre en main.

Alors d'une voix unanime
La Troupe à ce Diſcours ſouſcrit, & ſe debat,
Et l'un contre l'autre s'eſcrime,
Comme s'ils étoient au combat.

C'eſt de leur conſentement la marque ordinaire, mais il n'eſt pas toûjours beſoin qu'ils ſouffrent les maux d'une telle guerre pour ſe mettre en état de défenſe. Sur le moindre ſoupçon qu'ils ont d'une guerre à arriver, ils ont auſſitôt recours à leurs Jongleurs pour en être certainement informez, afin de n'être pas ſurpris, & de ſe tenir prêts à repouſſer leurs ennemis.

Mais expliquons la Jonglerie,
Ce terme pourroit bien embaraſſer quelqu'un
C'eſt une pure diablerie,

Car parler au Demon, ou Jongleur, c'eſt
tout un,
De ces Hôtes des Bois c'eſt l'Oracle commun.
Ils n'entreprennent point une affaire importante,
Que ſur cette matiere il n'ait ſçû s'expliquer,
La maniere de l'invoquer
Vous paroîtra fort étonnante.
Dans un endroit du Bois aſſemblez à l'écart,
Evitant du Soleil la brillante lumiere ;
Ils font les fonctions de leur diabolique art,
Et voicy quelle eſt leur maniere.
Le Sauvage choiſi pour être le Jongleur,
Fait des contorſions, des grimaces horribles,
Enfin elles ſont ſi terribles,
Que le Demon luy-même en devroit avoir peur.

Ses yeux étincelans luy roûlent dans la tête,
Il tire un pied de langue écumant comme un Chien,
Et cet enragé ne s'arrête
Qu'au moment desiré que le Demon s'aprête
A luy pronostiquer, ou le mal, ou le bien.
A vant que le Demon s'explique,
Et qu'il fasse entendre sa voix,
Tout tremble, tout se brise en cet endroit du Bois,
Se fait-il autrement un fracas diabolique?
La Troupe entend tout ce qu'il dit,
Elle est alors fort attentive,
Et ne doute point qu'il n'arrive
Ce que le Demon luy prédit.

Je ne voulus rien voir de tout cela, & j'avois beaucoup de peine à le croire, ne m'arrêtant point aux superstitions; cependant je vais raconter une avanture qui se passa dans le temps que j'étois dans

Pays, & qui me convainquit de la erité de la Jonglerie par un fait des us extraordinaires.

Un Noble habitué dans ce Pays-Sauvage,
Avoit un Frere ſur les flots,
Il tardoit tant à ſon Voyage,
Qu'il avoit peur que ſur les eaux,
Il n'eût fait un fatal naufrage.
Il ſe plaignoit dans ſes malheurs ;
Pour ſe tirer d'inquietude,
Où rendre ſa peine plus rude,
Il voulut conſulter l'Oracle des Jongleurs ;
La choſe étoit facile à faire,
Il trouva de ces bonnes Gens
Diſpoſez à le ſatisfaire
Dans ſes deſirs impatiens :
Mais comme à l'Art Magique il ſe trouvoit luy-même,
En vain ils voulurent jongler,
Le Demon fit ſçavoir qu'il ne pouvoit parler,
Parce qu'il avoit eu Baptême.

Ils le firent donc retirer,
Et commençant leur Magie,
Le Demon revint déclarer,
Qu'il verroit dans trois jours son Frere plein de vie ;
On vint l'en avertir, il sçût se rassûrer,
Et dans le temps marqué par cette Jonglerie,
Ce qui fut dit, fut fait, au gré de son envie.

Il revit son Frere qui luy dit qu'il avoit pensé perir mille fois, & qu'il avoit beaucoup souffert dans une Ance où il avoit été retenu huit jours par des vents horribles & contraires qui le battoient sans cesse, sans qu'il pût se mettre à l'abry de leur fureur, ce que l'Oracle des Jongleurs avoit encore déclaré.

Continuons les superstitions des Sauvages. Leur Dieu étoit autrefois le Soleil, qu'ils appellent Nichekaminou, & qui veut dire en leur langage le trés-Grand ; ils le remercioient du bien qu'il leur faisoit, & suplioient le Demon qu'ils

appellent Mendon, de ne leur point faire le mal. Ils avoient des Magiciens qu'ils combloient de biens & d'honneurs, leur donnant dans leurs festins les morceaux les plus délicats des Bêtes & des Poissons qu'ils mangeoient. Ces Magiciens rusez abusoient de leur confiance; car ils défendoient ces morceaux comme pernicieux, afin de s'en nourrir eux-mêmes, disant qu'ils servoient à leur art, & les autres étoient encore plus sots que superstitieux de les croire.

Quand ils payoient à la Nature
Le tribut que la mort nous rend à tous commun,
On mettoit dans leur Sepulture
Chien vif, Hache, Fusil, Maïs, Pipe, Petun,
Chaudiere, Poudre, Plomb, Canot & Couverture,
Ils croyoient que celuy qui venoit de mourir,
Entreprenoit un grand Voyage,
Et qu'il avoit besoin de tout cet Equipage,
Pour se vêtir & se nourrir.

Mais nos Missionnaires zelez les ont corrigez de ces sortes d'abus, leur en ayant fait connoître le ridicule & la vanité, & s'ils n'en sont pas encore tout-à-fait revenus, du moins n'y ajoûtent-ils plus guéres de croyance. Ce qui leur reste de superstition, c'est d'arracher les yeux des Poissons, des Oyseaux & des Bêtes, & de les jetter, disant que sans cela ils seroient aperçûs de leurs semblables, & n'en pourroient plus aprocher, & ils n'en brûlent jamais les os, ny les arrêtes. Par un même abus, ils ne flambent jamais les pieds des Canards, des Oyes, des Outardes, des Cignes, & de tout autre Gibier d'eau à pied plat, croyant que ceux qui restent vivans ne pourroient plus se poser sur le sable, & qu'à cause de cela ils n'en attraperoient guéres.

Quand une Fille est dans un certain état que la Lune luy cause par une regle assez ordinaire, si elle passe par-dessus un Garçon, quand ils sont cabanez ensemble, il se croit tout perclus de ses membres, & il est si persuadé de leur débilité, qu'il ne voudroit pas s'exposer à faire un pas, & il se tient couché jusqu'à ce que la cause imaginaire du mal, qui ne l'est pas moins, se passe. Si elle tou-

:hoit son fusil dans ce temps-là, il le
roiroit enchanté, & qu'il n'en pourroit
ımais rien tuer; cette opinion le possede
i fort qu'il craindroit moins le charme
u plus méchant de leurs Magiciens.
Quand une Femme est dans cet état, il
ıut qu'elle se mette à l'écart, & qu'elle
n avertisse son Mary, de peur qu'il ne
uy prît envie de la toucher sans le
çavoir.

Il ne l'aproche point pendant tout ce
temps-là,
Quel obstacle fâcheux aux desirs de son
Ame!
En France il est plus d'une Femme
Qui sçauroit se taire en cela.

Il en est cependant beaucoup entre les
auvagesses, qui quoique bien amou-
eufes, se privent long-temps des plai-
rs qu'elles goûtent avec leurs Maris,
egardant comme des Concubines celles
ui ont beaucoup d'Enfans.
Des sottes superstitions des Sauvages,
assons à une de leurs plus belles & loüa-

bles qualitez ; c'eſt leur amour pour l'hoſpitalité, ils ſe ſecourent entr'eux de tout leur pouvoir ; ſi quelqu'un a des vivres, il ne manque jamais de les partager avec ceux qui n'en ont pas, & qui en ſouffrent. Un Sauvage ſe verroit mourir de faim, qu'il ne voudroit pas manger ſeul une Cercelle qu'il auroit tuée, & qui pourroit luy rendre la vie ; il la porteroit à la Cabanne où il ſçauroit que d'autres en auroient beſoin comme luy, & chacun en auroit ſa part. Lors qu'un d'eux en va viſiter un autre, celuy qui reçoit la viſite, ne demande point à l'autre ce qui l'amene, il commence par luy donner à manger, aprés cela ils parlent d'affaires s'ils en ont, c'eſt leur maniere ; & voicy la raiſon qui les engage à en uſer de la ſorte : Ils diſent que ſi on demandoit d'abord ce que l'on veut, on n'auroit plus qu'à s'en aller quand on l'auroit dit, & qu'on y auroit répondu. Quand ils chaſſent pluſieurs de compagnie, celuy qui tuë une Bête, content de ſon adreſſe & de l'honneur qui luy en revient, il l'abandonne à ſes Compagnons, qui par un genereux retour en la partageant entr'eux, luy en font toûjours la meilleure part.

Admirez dans ces Nations,
Quelle eſt en même temps & la peur & l'audace!
Ils donnent ſur un Ours en braves Champions,
Quand il ſe preſente à la Chaſſe ;
Et s'ils rencontrent un Cheval,
Ce n'eſt point une fauſſe hiſtoire,
Ils tremblent à l'aſpect de ce doux Animal,
Je l'ay vû dans le Port Royal
Plus d'une fois, on peut m'en croire.

Quand un Sauvage vieux & caduque ne peut plus aller à la Chaſſe, & qu'il perd à la guerre un Fils unique; accablé de douleur, & comme deſeſperé, il aſſemble ſes amis, les regale, & leur dit le triſte & funeſte ſujet de ſa peine. Touchez de compaſſion, ils entrent dans ſa miſere, & forment en même temps le charitable deſſein de rendre à ce Pere affligé un autre Enfant; ils luy en donnent leur parole, & bien-tôt aprés ils travaillent à l'effectuer. Ils s'en vont dans la Terre Etrangere où a peri ce Fils ſi regretté, & cherchent un au-

tre Garçon pour le malheureux Pere qui a perdu le ſien ; ils le trouvent, le luy amenent, & il l'adopte.

Le jeune Homme conſent à cette adoption,
Il l'aſſûre par ſa parole
Qui vaut le jeu chez cette Nation,
Et ſon faux Pere ſe conſole
De la mort de ſon vray Garçon.

Quoique les Sauvages vivent dans les Bois avec les Bêtes, ils ne laiſſent pas d'avoir beaucoup d'honnêteté. Un Frere devant ſa Sœur ne dira jamais un mot qui puiſſe choquer en rien ſa pudeur : Un démenty ſeroit la plus cruelle des offenſes, & le Pere & la Mere ne le regarderoient plus que comme un indigne Frere, & luy en marqueroient ſans ceſſe avec aigreur leur mécontentement ; auſſi eſt-il toûjours fort ſage, & ſon reſpect pour ſa Sœur va à un excés qui va vous étonner. S'il ſe ſentoit preſſé, mais vous le dirai-je ? d'un vent, matiere facile à s'échaper, il aimeroit mieux crever que de le faire entendre. Je vais vous dire ſur ce ſujet une avanture fort particuliere.

Un Frere avec sa Sœur se sentit par hazard
Pressé d'une plus forte envie,
Rien n'est plus commun dans la vie,
Il fut la contenter dans le Bois à l'écart.
Que ce recit n'ait rien qui vous chagrine;
Quand il se vit là seul, il mit culote bas,
Ou plûtôt il leva sa robe Castorine,
Pour faire..... je ne le dis pas,
Chacun aisément le devine,
On est souvent en pareil cas.
Ce n'est pas tout, il faut dire le reste;
Ecoutez, l'Histoire est funeste.
Pendant qu'en l'action son derriere est à l'air,
Les Maringoüins ardents à donner sur la chair,
Voulurent de son sang faire leur nouriture;
Car ils aiment le sang humain;
Ils le piquoient bien fort, il y porta la main,
Qu'il barboüilla de son ordure.
D'autres en même temps le piquerent au front;
La même main y fut portée,
Et comme elle étoit fort gâtée,

La tache y demeura qui luy fit un affront.
Pour fuïr cette race maudite,
On fait en ces lieux-là son affaire bien vî
Dés qu'il eut fait la sienne, il alla vers
Sœur,
Elle vit cette tache, elle en fremit d'horre
Et d'un prompt desespoir ne pouvant se
fendre,
Pour faire moins souffrir sa trop gra
pudeur
De honte elle courut se pendre.

Lorsque les Sauvages ont quelque cessité naturelle, telle qu'elle soit, il f bien se donner de garde de le faire c noître, on la cache avec beaucoup soin, & on se retire sans dire mot p aller à l'écart se décharger du poids incommode.

Rien n'est mieux observé chez les Peu
Sauvages,
Ils sont insolens quelquefois,
Ils viennent au logis d'un Habitant Fran
Luy faire de sanglans outrages.

Il faut pour cela qu'ils soient soûs,
Qu'ils ayent trop bû d'Eau de vie ;
Mais si leur insolence est rudement punie
Quand ils ont merité des coups,
Ils ne sont pas long-temps sans revenir chez vous
Vous demander pardon d'avoir fait la folie.
Ils marquent le chagrin que leur cœur en ressent,
Pour effacer le tort de leur faute commise,
Ils vous font encore un present
De leurs plus belles Marchandises.
Mais si quelqu'un est maltraité,
Et qu'il ne l'ait point merité,
Car il sçait bien quand il offense,
Il en conservera tout le ressentiment,
Jusqu'à ce qu'il ait pû rencontrer le moment
D'exercer contre vous la plus grande vengeance,
La Hache, ou le fusil en sera l'instrument.

Parlons des Habillemens des Sauva-, ils ne couvrent leur nudité que des

dépoüilles des animaux, ou de quelque couvertures qu'on leur traite pour leur Pelleteries, & dont ils s'envelopent. Entre les Habits des Hommes & ceux des Femmes, il n'y a presque point de difference; ceux des Femmes descendent jusqu'au bas des Jambes, en maniere de Cotillon, & ceux des Hommes ne passent point le Genoüil; ils veulent avoir les Jambes libres pour mieux aller à la Chasse. Pendant l'Eté quelques Garçons n'ont qu'une Chemise, encore est-elle si courte qu'ils sont obligez de se servir d'une ceinture à laquelle est attaché un morceau d'étoffe ou de peau, pour couvrir les parties que la pudeur empêche de montrer. Cette Chemise leur pourrit au dos, quand ils l'ont une fois mise ils ne l'ôtent jamais qu'elle ne soit toute en lambeaux. Ils ont presque toûjours la tête nuë, les Femmes comme les Hommes: Quelquefois ils mettent un petit Bonnet d'étoffe, en forme de Calote qui ne leur couvre que le sommet de la tête: Quelques-uns portent des Bas & des Souliers, mais le plus souvent ils n'en ont pas. Les Bas sont faits de deux morceaux d'étoffe qu'on appelle Mazamet, ils les cousent en dehors, & il y a toûjours deux aîles qui débordent d

quatre doigts la couture. Leurs Souliers sont faits de peau de Loup Marin, en Escarpins, toûjours plats & commodes; ils ressemblent mieux à nos Chaussons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des couroyes qui passent par des trous dans les quartiers, comme les cordons d'une bourse. Ils en font encore de peau d'Orignal qu'ils embellissent de peinture & de bordure de poil de Porc-Epi blanc & rouge; mais c'est pour les vendre à ceux qui veulent en aporter pour les faire voir en leur Païs; ils se mettent du fard, Hommes & Femmes plus abondamment qu'aucune Nation du monde.

En cent manieres differentes,
Ils se barboüilloient de ce fard,
Nos Dames avec bien plus d'art,
Le sçavent employer pour être plus brillantes.

Ils attachent leurs Cheveux avec de la Rassade, qui est une espece de petites Perles, il y en a de noire & de blanche, & ils en font un gros nœud qui ne descend guere plus bas que l'oreille. Cet

ornement eſt commun aux Hommes comme aux Femmes, & ils n'ont pas plus de barbes qu'elles. Leurs cheveux ne blanchiſſent jamais, & ſont toûjours fort plats; ils dégoutent preſque toûjours de graiſſe d'animaux, ou d'huile de Poiſſons, tant ils y en mettent particulierement ſur le front, & c'eſt leur eſſence ordinaire.

Parmy ces Porteurs de guenilles,
On ne laiſſe pas quelquefois
De rencontrer certains bons Drilles;
Qui ſe donnent des airs François.
Lorſque pendant l'hyver ils prennent maintes Bêtes,
Ils traitent leurs peaux au Printemps;
Des retours qu'on leur fait en bons habillemens,
Ils ſçavent s'ajuſter des pieds juſqu'à la tête.
Mais ils ont beau changer d'Habits
Avec leurs mines de Boëme,
Ayant le teint encor plus obſcur & plus bis,

On les prend toûjours pour eux-mêmes.
Mais il faut dire à leur honneur,
Que s'ils ont le teint Olivâtre,
Leurs dents imitent la blancheur,
Et de la neige & de l'albâtre.

Ils fument cependant comme des vrais
Dragons,
Avec une fureur extrême ;
Hommes, Femmes, Filles, Garçons,
En font tous leur plaisir suprême.

Parlons d'une chose qu'ils regardent encore comme un ornement. Ils se font marquer sous la peau en divers endroits du corps, & même du visage ; mais il faut qu'ils s'arment d'une grande patience, & d'un grand courage : On est long-temps à le faire, & ils souffrent beaucoup à l'endurer. Quelques François en ont fait l'épreuve, qui pourroient en rendre témoignage : Pour moy je n'ay pas été curieux de porter de telles marques. Elles se font avec du Ver-

millon, & de la poudre à canon qu'on ne mêle point ensemble. On met ces ingrediens en poudre séparément, & on les employe avec une aiguille.

Entre cuir & chair, ouf, je croy qu'elle me
blesse,
On la fiche tout doucement,
Ce qui fait toutefois un vigoureux tourment,
Et dans la trace qu'elle laisse,
On fourre avec beaucoup d'adresse
Un peu de chaque poudre alternativement.

Les couleurs sont ainsi differenciées sous la peau, & l'on en fait toutes sortes de Figures, des Croix, des Noms de Jesus, des Fleurs; enfin tout ce que l'on veut, & ces marques ne s'effaçent jamais. J'ay vû mourir à l'Hôtel-Dieu de Paris un Sauvage qui étoit marqué de la sorte, les Chirurgiens l'écorcherent, & en firent passer la peau, sans que cela y aportât aucun changement.

Ce qui me ſurprenoit aſſez,
Etoit de voir des Gens qui n'ont nulle teinture
Du Deſſein ny de l'Ecriture;
Faire ces traits divers & ſi bien compaſſez;
Mais ſur des cuirs par eux paſſez,
Des ſucs de quelques fruits ils font de la peinture,
Où les traits ſont encor artiſtement tracez.

Leur façon de s'écrire eſt tout-à-fait particuliere, à la difference des Orientaux qui ſe parlent par des Fleurs, ils ſe font entendre par de petits morceaux de bois arrangez de differente maniere. De ces petits batonnets ils font des Coliers qui ſervent à déclarer la guerre, ou à demander la paix, & ils les envoyent aux Nations avec leſquelles ils ont des differends.

Lorſque j'étois à l'Acadie,
Il en vint de la part des cruels Iroquois,
Ils devoient y venir égorger les François,
Mais par un grand bonheur ils changerent d'envie.

Dans ces lieux si peu défendus,
Nous aurions été tous perdus.
Nos Sauvages étoient dans de grandes
allarmes,
Et les Chefs qui les commandoient,
Car les Iroquois demandoient,
Qu'avec eux contre nous ils tournassent les
armes.

Nous en fûmes quittes pour la peur qui ne fut pas petite. Quand la guerre est terminée, ils enterrent la hache dans un trou le plus creux qu'ils peuvent faire, afin qu'on ne puisse plus là retrouver, ils veulent faire voir par là, la maniere est nouvelle, que la paix est si douce & si précieuse qu'on ne doit jamais la troubler.

Ils ne comptent point les années par les jours, par les semaines, ny par les mois, ce n'est que par les nuits, ou par les évenemens considerables qui arrivent dans leur cours, & souvent ils passent le temps sans le connoître. Quand ils sont dans un canton où ils trouvent des Bêtes & du Gibier, ils y demeurent tant qu'il y en a : Quand ils ont presque tout

tué, & que la Chaudiere ne va plus comme il faut, ils vont autre part chercher mieux, & ils ne ſont jamais ſi bien qu'aux lieux où ils trouvent beaucoup à manger: Ils en marquent leur joie par leurs chants & par leurs danſes. Leurs voix ſont fort agreables quand ils veulent bien chanter; mais leurs danſes, quoy qu'ils faſſent, ſont toûjours trés-impertinentes. Je les ay plus d'une fois entendu chanter dans l'Egliſe du Port Royal à la grande Meſſe & à Veſpres; les voix des Femmes particulierement étoient ſi douces & ſi touchantes, que je croyois entendre les Anges chanter les loüanges de Dieu; ce qui me le faiſoit croire davantage, c'eſt que je ne voyois point remüer leur levres. Les voix des Hommes ſe mêloient de temps en temps ſi juſtement avec celles des Femmes, que cela faiſoit un effet admirable, & j'en étois charmé.

Ils chantoient ſur des tons les plus harmonieux
Tous nos Hymnes ſacrez traduits en leur langage,
Et c'étoit le Divin Ouvrage
D'un Miſſionnaire* établi dans ces lieux.

* *Mr. Thury.*

Sa charité pour eux étoit ardente & pure,
Il demeura long-temps parmy la Nation,
Mais enseignant à tous nôtre Religion,
Il paya le tribut fatal à la Nature,

Les Sauvages firent en luy une grande perte, il prenoit un soin tout particulier de les instruire dans la connoissance de Dieu ; aussi furent-ils sensiblement touchez de la mort de ce saint Homme qui vivoit parmy eux de ce qu'ils avoient, & qu'ils appelloient leur Patriarche. Ils l'enterrerent à Chibouëtou le plus honnêtement qu'ils purent, & c'est le même Missionnaire dont j'ay décrit le tombeau. Quittons les tristes idées de la mort, & revenons aux danses des Sauvages pour les décrire, s'il est possible. Ces ridicules Danseurs se suivent en rond colez l'un contre l'autre, avançant en sautant tout doucement les pieds joints, & faisant des contorsions & des grimaces plus affreuses les unes que les autres. Un certain son de voix que voicy, si on peut l'exprimer, hoüen, hoüen, hoüen, marque la cadence, & ils s'arrêtent de temps en temps pour faire des cris épouventables, & par lesquels finissent toûjours

jours les danſes. L'Inſtrument répond à toût cela parfaitement bien ; c'eſt un petit bâton long d'un pied dont un Sauvage qui ne danſe point frape contre un arbre, ou autre choſe, ſelon le lieu où ils ſont, chantant du nez en même temps. Leurs pieds tournez en-dedans dès le berceau, & tenus long-temps de même pour mieux aller en raquette quand ils ſont grands Garçons, conviennent à de telles danſes. Ces groteſques Danſeurs ſont venus plu-ſieurs fois par troupes en de certains jours de joye, me donner ce divertiſſe-ment ; mais je crois qu'ils le faiſoient moins pour me réjoüir, que pour avoir quelque petit pot d'Eau de vie à boire à ma ſanté, cette Liqueur les feroit aller bien loin.

Voicy une connoiſſance aſſez particu-liere des Sauvages : Si quelqu'un en paſ-ſant dans les Bois voit ſur la neige, ou ſur la terre molle la marque du pied d'un autre, il ne manque jamais à connoître ſûrement par l'arrangement du talon, les doigts, ou de tout le pied enſemble, de quelle Nation eſt celuy qui l'a faite.

J'ay déja fait voir dans un Exploit de Chaſſe qu'un Sauvage à l'odorat bon, & qu'il ſent une Bête de fort loin : Je vais encore faire connoître qu'il ne ſent

Q

pas moins bien l'Eau de vie. Un François en avoit un reſte dans un Flacon qu'il conſervoit ſoigneuſement, en attendant qu'il luy en vînt de nouvelle ; il n'en buvoit qu'à l'extrême beſoin, & peu à la fois pour la faire durer plus long-temps. Un Sauvage arriva chez luy dans ſon Habitation ſur la Côte, il étoit trés-abatu, & preſque en défaillance par la fatigue qu'il avoit euë, & par le jeûne qu'il avoit ſoufert ; il demanda par grace à l'Habitant un coup de cette Liqueur qu'il ménageoit ſi bien ; l'Habitant qui la gardoit pour luy, n'heſita point à dire qu'il n'en avoit pas. Tu n'en as pas ? luy répondit le Sauvage en ſa Langue, pourquoy mens-tu ? Je la ſens bien, donne-m'en, tu me rendras la vie, je ne ſens plus mon cœur de foibleſſe & d'abatement, tiens, vois-là dedans, & tu en trouveras ; il luy montroit l'endroit aſſez proche, mais il l'auroit ſentie de cent pas : L'Habitant ne put ſe défendre de ſecourir le Sauvage, mais ce fut ſous condition, il luy fit promettre qu'il n'en parleroit point à ſes Compagnons, le Sauvage y conſentit, mais en luy diſant que ſa précaution étoit inutile, & que s'ils venoient dans ſa maiſon, ils la ſentiroient comme luy.

L'Hôte, quoy qu'il en fût, ne put pas aller
contre,
Deux coups de sa Liqueur au Sauvage
donnez,
Luy firent voir qu'en certaine rencontre,
Il étoit bon d'avoir du nez.

Malgré la vie irréguliere que les Sauvages menent, ils ne laissent pas de vivre fort vieux : ils poussent leur carriere jusqu'au dernier âge. D'un excés de manger ils passent souvent à une extrême disette, sans que cela change l'état de leur santé.

Qui croiroit que sans Médecins
Il fût possible de tant vivre ?
C'est peut-être, diront quelques esprits
malins,
Ce qui de cent maux les délivre.

Quand ils sont bien fatiguez & accablez de lassitudes & de pesanteurs, leurs plus ordinaires maladies, ils se guérissent

par de copieuſes ſueurs. Voicy comment ils ſe les provoquent. Ils font un trou de leur longueur qu'ils garniſſent des deux côtez de roches qu'ils font preſque rougir à force de feu ; aprés cela ils mettent une couche de branches de Sapin au fond, & ſe couchent deſſus tout de leur long ; on les couvre enſuite d'autres branches qui s'échauffent & rendent par leur nature bitumineuſe une épaiſſe fumée ; ils ne ſont pas longtemps-là ſans ſuer juſqu'aux os, & ſi long-temps qu'ils veulent, mais ce qui me ſurprenoit le plus, étoit de ſçavoir que ces Fourneaux ſudorifiques étoient toûjours faits ſur le bord d'un Lac, ou d'une Riviere, & que les Sauvages n'en ſortoient tout en nage, que pour ſe jetter à l'inſtant dans l'eau. Quelle maniere ! Si nous nous expoſions de même à des contraires ſi oppoſez, nous en mourrions, & par là ils ſe guériſſent ſur le champ.

Ils ſe bleſſent fort ſouvent, mais la nature a mis ſous l'écorce des épinettes, arbres trés-communs dans toute l'Acadie, un remede merveilleux à tous leurs maux ; c'eſt une Térébentine plus fine, & plus balſamique que celle qui nous vient de Veniſe, & elle ſe trouve par tout où l'on peut en avoir beſoin pour ſe penſer.

S'ils se cassent les Bras ou les Jambes, ils remettent les os au niveau, & font de grands plumaceaux de fine mousse qu'ils couvrent de leur Térébentine, & ils en environnent le membre rompu; ils mettent par-dessus un morceau d'écorce de bois de Bouleau, qui prend en se pliant aisément la forme de la partie; les éclisses ne sont pas oubliées, & pour tenir tout cela sujet, ils prennent de longs bouts d'écorces plus minces dont ils font des bandages convenables, ils mettent ensuite le malade en situation sur un tas de mousse, & cela reüssit toûjours fort bien. Si un tel accident arrivoit à un Sauvage tout seul, il tireroit des coups de Fusil pour appeller du secours, ou il feroit de la fumée s'il n'avoit point d'arme, signaux ordinaires parmy eux, & qui ne leur manquent point au besoin. On fait une Cabanne au lieu où le malheur arrive: Voicy comment elle est bâtie. On plante en rond quinze ou seize Piquets, plus ou moins selon qu'elle est grande, à deux pieds l'un de l'autre, ils ont une toise ou toise & demie de haut, leurs extrêmitez superieures s'unissent en pointe, & sont attachez ensemble; on couvre les Piquets de branches de Sapin, & de grands

morceaux d'écorce du même bois, ou de Bouleau, quelquefois de peaux, & on n'y laiſſe qu'un trou en bas, qui ne permet d'entrer & ſortir qu'à quatre pattes. Il y a une Perche en-dedans qui traverſe par le milieu à quatre ou cinq pieds de haut, & qui ſert à pendre la Chaudiere ſur le feu qui eſt toûjours petit, & au centre du fond de la Cabanne. Les Compagnons du Bleſſé vont à la Chaſſe, & ils ont ſoin de luy juſqu'à ce qu'il puiſſe marcher comme eux.

Je vais ſur ce ſujet dire une avanture qu'on aura peut-être de la peine à croire, c'eſt pourtant la verité même, & je n'écris icy rien qui ne me ſoit dicté par elle.

Un Habitant de ce Païs Sauvage,
Homme de qualité, qui ſervoit autrefois
Sous les Etendarts des François,
Avec honneur, avec courage.
Venant au Port Royal de Quebec par les Bois,
Se fracaſſa la Jambe en faiſant ce Voyage,
Voyage à mettre un mois, & même davantage;

Il n'étoit qu'à moitié chemin,
Quel malheur ! Quel cruel chagrin
Pour un Homme en cet équipage !
Il n'avoit avec luy qu'un Chien,
Que faire ? Il gémit, se lamente,
Et songe à ce qui peut luy procurer du bien
Dans cette avanture affligeante,
Dans les pressans besoins l'esprit de l'Homme invente
Bien mieux que dans le temps qu'il ne manque de rien.
Il imagine un stratagême
Qui reüssit des mieux dans son malheur extrême.
Il avoit par bonheur du Papier, un Crayon,
Il écrivit son mal sur un petit Broüillon ;
Le mieux qu'il put il fit entendre
L'endroit fatal du Bois, la distance, les jours,
Qu'il falloit mettre pour s'y rendre ;
Le run du vent qu'il falloit prendre

Pour venir vîte à son secours.
Il mit au col du Chien son Messager fidelle
Le Billet instructif de sa peine cruelle,
Il le battit aprés comme un Chien qu'il étoit,
A ce maltraitement l'Animal resistoit;
Il ne pouvoit quitter son Maître;
Mais tant de coups il luy donna,
Qu'à la fin il l'abandonna;
Le besoin qu'il avoit d'ailleurs de se repaître,
A s'enfuir le détermina.
Il revînt à Quebec, dés qu'on l'y vit paroître,
Les Parens du Blessé le prirent au colet,
Défirent le colier & lurent le Billet,
Qui leur fit tristement connoître
De son prompt retour le sujet.
On mit des Coureurs en Campagne;
Bons Sauvages, cela s'entend,
Et le Chien qui les accompagne,
Bon Guide, les conduit où le Malade attend;

Il falloit bien des jours pour faire ce Voyage,
On va fort peu de nuit dans ce Païs Sauvage.
Pendant ce temps l'Estropié
Qui jeûnoit, & tenoit sur la mousse étenduë
La Jambe qu'il avoit rompuë,
Etoit bien digne de pitié.
Le secours vint, quelle allegresse
Dans ses desirs impatiens;
Quand il revit son Chien luy marquer sa tendresse.
Suivy d'une troupe de Gens!
Aprés une longue souffrance,
Il reçut beaucoup d'assistance;
Ils avoient aporté des vivres avec eux;
On travailla d'abord à sa Jambe blessée,
A leur mode elle fut pensée,
Et l'on cabanna dans ces lieux.
On fit boüillir la Chaudiere,
Les Sauvages chasserent bien;
Jusqu'à sa guérison entiere,
Le Blessé ne manqua de rien.

Enfin guéri de sa blessûre,
Avec ses Compagnons il vint tant bien que mal
Raconter sa triste avanture
A ses Amis du Port Royal;
Il devoit à son indnstrie
Dans un accident si fatal
Le bonheur d'être encore en vie.

Revenons aux Sauvages qui se guérissent de la mort même; Quel Paradoxe, dira-t-on! Mais je le prouve. Ces pauvres Gens sont sujets à se noyer, & cela n'arrive que trop souvent dans leurs Canots d'écorce qui virent pour la moindre chose. Ceux qui s'échapent heureusement du naufrage, s'empressent à retirer de l'eau ceux qui y sont demeurez; ils remplissent de fumée de Tabac une pance d'animal, ou un gros & long boyau, leurs vaisseaux ordinaires pour conserver leurs huiles de Poisson, ou de Loup Marin; aprés cela ils apliquent à un des bouts, l'autre étant bien lié, un bout de calumet ou de Pipe pour servir de Canule qu'ils introduisent dans le derriere des Noyez, pour leur faire rece-

voir la fumée contenuë dans le boyau, en le comprimant avec les mains : Ils les pendent ensuite par les pieds au plus prochain arbre qu'ils trouvent, ils les y observent, & ils ont presque toûjours le plaisir de voir que ce Lavement de vapeur leur fait rendre toute l'eau qu'ils ont prise, & leur remet la vie au corps; ils reconnoissent ce surprenant & salutaire effet par des gambillemens que les Pendus ne sont pas long-temps à faire. N'oubliez pas ce divin remede assûré par mille experiences, sa vertu dans l'occasion n'opereroit pas moins dans vos amis, que dans les Sauvages.

Ils ont un remede infaillible pour l'Epilepsie. Un Soldat du Fort de la Riviere Saint Jean en étoit tourmenté depuis quinze ou vingt ans, & il en tomboit presque tous les jours. Une Sauvagesse se trouvant là par hazard dans le temps du Paroxisme, fut si sensiblement touchée de le voir écumer, & faire des mouvemens extraordinaires, qu'elle alla dans les Bois d'alentour chercher un remede qu'elle sçavoit specifique pour son mal. Elle aporta deux prises grosses comme deux Féves d'une racine de plante ratissée ; elle en fit prendre une au Malade quand son mal fut passé, & le

fit bien couvrir ; elle fit entendre qu'il ſuëroit fort, & qu'il rendroit beaucoup par haut & par bas, effets bien ſurprenans tous à la fois dans un même remede. On obſerva la choſe, & l'on vit arriver tout ce qu'elle avoit marqué. On en informa le Commandant du Fort qui n'y fit pas grande attention, il dit ſeulement qu'il ne falloit plus que la gueriſon du Malade, pour ajoûter foy aux promeſſes de la Sauvageſſe. Elle le laiſſa le lendemain en repos, & comme elle s'en alla ce jour-là, elle dit qu'on luy donnât le jour ſuivant la priſe qui reſtoit, & qu'il ſeroit entierement gueri ; il fit ce qu'elle avoit dit, le même effet du remede arriva comme auparavant, & depuis ce temps-là le Malade n'a eu aucune attaque de ſon mal : Je l'ay vû long temps aprés en parfaite ſanté. Quand ſept ou huit jours furent paſſez, & qu'on vit que ſon mal ne le reprenoit plus contre l'ordinaire, le Commandant étoit bien fâché de n'avoir pas demandé la compoſition du remede ſi rare & ſi ſalutaire. Il fit chercher par tout où il pût la Sauvageſſe, mais toûjours vainement, il n'a pû en avoir de nouvelles, quelques perquiſitions qu'il ait faites. Si cela étoit arrivé au Fort dans le temps que j'y

étois

étois, j'aurois mieux profité d'une si belle découverte, & j'aurois aporté de l'Acadie un remede qui m'auroit été en France aussi avantageux qu'utile au Public. Je fis tout ce que je pus pour en avoir connoissance, mais je ne fus pas assez heureux pour y reüssir, & ce fut un grand malheur.

Parlons des tours de Gobelet des Sauvages. Les plus habiles Joüeurs du Pont-Neuf ne feroient que blanchir devant eux; les prodiges ne sont dans leurs mains que des effets ordinaires: Vous l'allez remarquer dans deux tours que je vais seulement raconter, car j'en pourrois dire mille, & vous conviendrez qu'il faut que le Diable s'en mêle, pour moy je le croy. Voicy le premier tour, ils mâchent dans leur bouche une pierre à fusil, & la broyent comme du Gravier, qu'ils font voir dans leurs mains aprés y avoir craché, & ils l'avalent ensuite jusqu'au dernier grain: On ne voit rien jusques-là qu'un autre ne puisse faire sans se donner au Diable, avec de bonnes dents & un gosier pavé; mais voicy la fin: Quand ils ont dans le ventre la pierre à fusil tout en gravier, ils prennent un petit bâton long environ d'un pied, & fort uni, ils fument, & luy

font recevoir la fumée du Tabac en marmotant quelques mots du Grimoire; ils le fourent ensuite dans leur gosier, leur face en devient toute livide, il semble qu'ils vont étouffer; ils fourgonnent, si je puis parler ainsi avec le bâton, & aprés quelques grimaces, ils le retirent avec la pierre à fusil au bout toute entiere.

Voicy le second tour qui ne vaut pas moins que le premier. Ils font marcher la peau d'une Loutre qu'ils ont écorchée il y a peut-être six mois, & voilà comment ils s'y prennent. Aprés l'avoir étenduë le ventre en bas, ils raprochent par des plis qu'ils font, la tête du derriere; de sorte qu'elle est comme en un monceau. Ils mettent au droit de la tête à quatre ou cinq pieds loin, un petit miroir de fer blanc; ils aiment tant à se mirer qu'ils croyent sans doute, qu'il en est de même des animaux: Que cela soit ou non, voilà la peau de la Loutre en état de marcher sur ses pattes, car ils les laissent toûjours en les écorchant quand ils veulent garder les peaux en leur entier, sans les fendre par le ventre, ce qu'on apelle là en *Chipotis*. Alors le Sauvage qui veut par ruse ou par magie, qu'on le prenne comme on voudra, faire aller la peau, fait un grotesque manége au tour d'elle.

Il danſe, il capriole, il ſaute par-deſſus,
Il ſe jette par terre, il ſe roule, il ſe creve,
Bat des pieds, des mains, ſe releve,
Et fait retentir l'air de mille cris aigus;
Comme un Demon il ſe tourmente,
Il ſuë, il devient tout en eau,
Ses yeux jettent du feu, ſa bouche eſt écumante,
Il fait tant qu'à la fin on voit marcher la peau.

Elle ne ſe remuë d'abord qu'avec beaucoup de difficulté, mais petit à petit elle s'étend, & ſe traîne juſqu'au Miroir, où elle s'arrête. Quand la peau eſt lente à ſe mettre en train de marcher, le Sauvage dit aux Spectateurs d'autre Nation, devant leſquels il fait ce tour-là, que leur eſprit eſt plus fort que le sien; il a raiſon, car par leur eſprit il entend le Dieu que nous adorons, & par le ſien, il n'entend que le Demon. Cet eſprit malin les bat quelquefois d'une

étrange force, il les meurtrit & marque de contusions par toutes les parties de leur corps.

Quand le Demon bat, il bat bien,
Ils disent seulement qu'il est fort en colere;
Et ces pauvres battus ne se plaignent de rien
Que des marques qu'il sçait leur faire.

Je ne m'arrêterai point à marquer les differentes Nations Sauvages, le nombre en est trop grand pour en faire un détail; je vais seulement en faire assez connoître pour satisfaire là-dessus les Curieux. Les Sauvages qui sont aux environs du Port Royal, sont nommez Miquemaques; les mêmes sont encore le long de la Riviere Saint Jean, dont les bords sablonneux & fort étendus sont les plus beaux de toutes les autres Rivieres de l'Acadie. Elle est fort poissonneuse, & l'on y pêche aisément la Truït & le Saumon qui y abondent: Les Maricites y habitent aussi, & sont plus nombreux que les autres. Sur la Rivier Saint George qui sépare la Nouvell France de la Nouvelle Angleterre, o trouve les Kanibas, & les Abénakis

Du côté de Quebec habitent les Papinachois, les Saguenets, les Algonquins, les Iroquois, les Hurons, les Loups, les Socokis bons & mauvais pour la France. Les meilleurs ſont les Outaois, mais Nation plus reculée. Vers le Nord ſont les Eſquimos, les Chriſtinaux, les Sauteurs, les Savanois, les Pla-côtez des Chiens, & les Aſſenciboils. Quels noms? Je croy que le Diable les a forgez; il faut pourtant en repeter quelques-uns, pour marquer ce qu'il y a de particulier en eux.

Commençons par les Algonquins, c'eſt la Nation la plus brave & la plus belliqueuſe qu'il y ait parmi les Sauvages. Ils ſont ordinairement en guerre avec les Iroquois qui les regardent comme leurs plus formidables ennemis, & par qui ils ont toûjours été vaincus. Ils n'ont point de lieu arrêté, étans toûjours errans dans les Bois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils ne cultivent point la terre comme d'autres qui font du Maïs ou Bled d'Inde: Ils diſent que ces ſoins n'appartiennent qu'à des Ames baſſes & ſerviles, & que de Grands Guerriers qui ſçavent triompher de leurs ennemis & attaquer les Bêtes les plus feroces, ne doivent vivre que de celles qu'ils

tuënt. Voilà de grands ſentimens, mais les Iroquois ſont plus ſages, ils cultivent la terre avec grand ſoin, & font beaucoup de Bled d'Inde & de Legumes pour ſe nourrir; ils ont auſſi dans un des plus beaux Pays du monde, de grandes & belles Plaines, & des Villages bien peuplez qu'ils fortifient de toutes parts, & où ils font bonne ſentinelle, pour n'être pas inſultez par les Troupes de Quebec, quand elle font des courſes chez eux. On dit même qu'ils ont des Beſtiaux & des Volailles en quantité. Je ne parlerai point des tourmens horribles qu'ils exercent ſur nous quand ils nous tiennent, ils ſont connus de tout le monde. Nous ne les traitons pas avec moins de rigueur quand ils tombent entre nos mains, mais ils ont bien plus de courage à ſuporter tout le mal qu'on leur fait.

Leur fermeté ſurprend dans ces cruels momens,
Ils ſouffrent conſtamment la torture & les flâmes,
Ils meurent ſans pouſſer aucuns gemiſſemens,
Et diſent qu'il ne ſiet qu'aux Femmes
De ſe plaindre dans les tourmens.

Tous Barbares qu'ils ſont, ils ne laiſſent pas d'attirer à eux de Quebec de la Jeuneſſe de tout ſexe que ſon mauvais penchant entraîne au mal ; les Garçons y deviennent pires que les Iroquois mêmes, & c'eſt ce qui les y fait bien recevoir, autrement ils n'y trouveroient pas leur compte. En vain leurs parens les rappellent, ces Renegats ne retournent point à eux, ils leurs préferent les Iroquois.

Les Filles qui ſont libertines
Les trouvent grands, bien faits, propres pour leurs plaiſirs,
Et ſans s'éfaroucher de leurs horribles mines,
Elles vont avec eux aſſouvir leurs deſirs.
La taille, la vigueur plûrent toûjours aux Femmes,
Et ſans aller ſi loin nous les voyons plus prés ;
Combien eſt-il icy de Dames,
Qui préferent de grands & vigoureux Laquais
A de petits Maris fluets ?

Ces Filles-là ſe marient quelquefois avec eux ; ils en prennent mille ſoins, rien ne leur manque, la chaudiere & l'amour vont trés-bien, que leur faut-il davantage pour être heureuſes.

Alors plus de libertinage,
Il faut bien ſagement ſçavoir ſe comporter ;
Autrement on verroit un Mary s'emporter
A des ſentimens de fureur & de rage ;
Ce n'eſt pas comme ailleurs où les pauvres Epoux
Sont Cocus, & forcez de filer encor doux.

Tous les Sauvages n'entendent point raillerie ſur ce ſujet, leurs Femmes ne ſçauroient trop ſe contenir, ſur le moindre ſoupçon ils entrent en fureur, & les battent juſqu'à les aſſommer.

Laiſſons-là les Iroquois, & parlons des Outaois bons amis de la France. Lors qu'un François negocie avec eux, il prend pour le ſervir une de leurs Filles, celle qui eſt apparemment le plus à ſon gré : Il la demande au Pere, & cela ſe fait à de certaines conditions, il promet de luy donner quelques couvertures,

quelques Chemiſes, un Fuſil de la Poudre & du Plomb, du Tabac, des Outils; enfin ils conviennent enſemble des choſes, & font leur marché? La Fille qui a la connoiſſance du Païs, s'engage de ſon côté à ſervir le François en toutes manieres, d'accommoder ſes peaux, & de vendre ſes Marchandiſes pendant un temps qui eſt marqué, & cela s'éxecute trés-fidellement de part & d'autre. L'amour eſt ordinairement le devoir dont on s'aquitte le premier, car le marché eſt fait ainſi; mais comme la paſſion des Hommes, là comme icy, ne ſe contente pas toûjours de la même Perſonne; pour en avoir un autre, voilà ce qu'on fait. On ſe munit d'un paquet d'Allumettes, & ſur le ſoir on va dans les Cabannes où l'on ſçait qu'il y a des Filles; quand on y eſt entré, on allume quelques-unes des Allumettes, c'eſt alors le flambeau de l'amour; on les paſſe pardevant les yeux des Sauvageſſes qui plaiſent le plus, & ſi par un bonheur aſſez commun, une de ces Filles les ſouffle dans les mains du Garçon, c'eſt le ſignal aſſûré de ſa bonne Fortune, il n'a qu'à contenter ſes deſirs en toute ſûreté, & y paſſer toute la nuit, Perſonne ne troublera ſon amour.

C'eſt le faire à bien juſte prix,
Ce n'eſt pas de même à Paris ;
Qui veut gagner une Coquette,
Dont la Cour eſt nombreuſe, & qui fait de grands fracas,
Fait bien des preſens & des pas,
Avant que ſon ardeur puiſſe être ſatisfaite ;
Vous qui voulez *gratis* prendre bien vos ébats,
Allez tous courir l'Allumette,
C'eſt le mot, ne l'oubliez pas.

Ces Sauvages-là ne vivent toûjours que de chair, ou fraîche, ou boucanée, & ils en mangent en grande quantité ; ce ſont les plus grands Carnaciers, & les Sauteurs leurs Voiſins tout au contraire ne mangent jamais que du Poiſſon ; le Lac Erier qu'ils habitent leur en fournit en tout temps. Cette nourriture legere les rend fort diſpos ; ce ſont les

Sauvages qui courent le mieux, & qui resistent davantage à la course. Ils n'ont point l'usage des Armes à feu, mais ils tirent de l'Arc avec une adresse toute particuliere, & ils en font un exercice fort divertissant. Ils se munissent de balons legers & de dards à tête platte & grosse comme un œuf, & s'en vont par troupes s'exercer dans une Prairie.

Entre deux partis faits, également nombreux,
Eloignez l'un de l'autre à certaine distance,
Un balon est jetté par un bras vigoureux,
Et chacun à l'instant commence,
A luy porter des coups pour l'élever sur eux.
Il est baloté là d'une belle maniere ;
En se le renvoyant alternativement,
Ils le frapent si justement,
Qu'il est souvent en l'air une heure toute entiere.

Chacun l'y ſoûtient à l'envy,
Car du côté qu'il fait ſa chûte,
Un certain prix que l'on diſpute
Par les plus adroits eſt ravy.

Les Eſquinos ne ſe donnent point la peine de faire cuire leurs viandes comme les autres, ils les mangent toutes crüës. On croit que ces Sauvages ont été engendrez par les premiers Baſques qui ſe ſont perdus à la Pêche de la Balaine ; cela pourroit bien être, car ils ont conſervé quelque choſe de leur patois, ne faiſant que bredoüiller quand ils parlent. Lors qu'ils ſont pris d'une tourmente ſur la Mer, qui eſt ſouvent trés-rude dans leur Païs, ils s'enferment dans leurs Canots qui ont des couvercles exprés, & qui joignent ſi exactement, qu'il n'y entre pas une goute d'eau ; ils ſe laiſſent roûler enſuite au gré des Ondes, juſqu'à ce que le calme revienne, & permette de reprendre les Avirons.

Pour finir avec les Sauvages, diſons encore quelque choſe des Pla-côtez des Chiens

hiens les plus sots, & les plus mise-bles de tous. Ils n'ont aucun Com-erce, & sont toûjours en guerre rec les Savanois, braves Gens, & qui s prennent souvent pour en faire leurs sclaves. Tous les autres ne font rien e particulier qui mérite d'être rap-orté.

Je ne dois pas quitter ce Sauvage Pays,
Sans parler des divers Tapis,
Qu'étale dans ces lieux l'Auteur de la
Nature;
Tout est rare, tout est nouveau,
Quelle diversité de fleurs & de verdure?
On ne peut rien voir de plus beau.
Mille Plantes, divines Herbes,
Que la terre y produit sous les Sapins
superbes,
Et que pour la santé des hommes Dieu créa;
Ne se trouvent point dans nos terres;
Il faut aller les chercher là,

Les Bois de l'Acadie en sont les seules
ferres.

J'étois chargé du soin glorieux d'en cüeillir
Pour le Jardin Royal du plus grand des Mo-
narques,
Et j'ay sçû donner quelques marques
Du plaisir que j'ay pris à pouvoir l'embellir.





RETOUR DU VOYAGE.

IL ne me reſte plus qu'à dire comment je ſuis revenu de la Nouvelle France, ce fut fort agréablement. Dans le temps que je commençois à m'y accoûtumer, & que j'en connoiſſois mieux le mal & le bien, je reçûs des ordres pour la quitter & revenir en France, dont je fus bien aiſe. Je ne devois repaſſer les Mers qu'avec des Matelots dans une petite Fregate de Rochefort, fretée par une Compagnie qui negocie dans ce Païs-là, & avec laquelle celle dont j'avois la direction, avoit traité des Marchandiſes qui me reſtoient, ſur les avis que j'a-

vois donnez du peu de profit qu'il y avoit à faire. Mais pendant que je travaillois à regler mes affaires pour m'aprêter à partir, l'Avenant bon Navire du Roy monté de quarante-quatre canons, & qui avoit aporté les provisions de guerre & de bouche que Plaisance, & le Fort de la Riviere Saint Jean reçoivent tous les ans, arriva au Port Royal pour y charger trente ou quarante beaux Mâts que les Habitans fournissoient au Roy, & les joindre à ceux que quatorze Charpentiers & Mâteurs entretenus par Sa Majesté, avoient embarquez à la Rviere Saint Jean. Mr le Chevalier de Chavagnac qui commandoit ce Navire eut la bonté pour moy de m'y offrir une place pour mon retour le plus obligeamment du monde, me representant que je serois beaucoup mieux que dans l'autre Vaisseau qui devoit me raporter: J'acceptai le parti avec plaisir, & je laissai à deux Commis que j'avois le soin du peu d'affaires qui demeuroient à regler. Nous partîmes le sixiéme d'Octobre, & eux trois semaines aprés dans la Fregate où je devois m'embarquer: Ils penserent y perir dés la premiere journée; dans ce danger ils firent un vœu dont je les vis s'aquitter à la Rochelle

avec tout l'équipage. Monſieur le Chevalier de Chavagnac m'avoit exempté de la peur que j'aurois euë comme eux d'être mangé des Poiſſons, & je luy étois d'autant plus obligé de la grace qu'il m'avoit faite.

Si cette grace en elle avoit dequoy me plaire,
Et me rendre le cœur ſenſible à ce bien fait,
La maniere de me la faire,
M'y fit encor trouver un plus charmant attrait.

Mais on ſçait que l'honnêteté & la politeſſe, qualitez rares autrefois dans les Hommes de Mer, ſont jointes preſentement à la plus parfaite connoiſſance de la Navigation dans tous les Officiers de la Marine.

Il n'eſt point de perils qu'ils ne bravent ſur l'Onde,
Pour la gloire ils iroient juſques au bout du Monde;

C'eſt ainſi qu'il les faut pour le plus grand
des Rois
Dans l'execution des projets qu'il médite ;
Il ſuffit qu'ils ſoient de ſon choix,
C'eſt la preuve de leur mérite.

Mais ſi Monſieur le Chevalier de Chavagnac étoit tout à la fois auſſi galant & honnête Homme que trés-habile Officier, marquons le caractere des autres qui l'accompagnoient, & qui ſervoient dans ſon Bord.

Monſieur de Fontenu qui ſervoit en qualité de Commiſſaire de la Marine, & qui étoit chargé des Ordres de la Cour pour l'établiſſement qu'elle projette en la Nouvelle France, homme poly, d'une humeur enjoüée & toûjours égale, me faiſoit admirer tous les jours la beauté de ſon eſprit ; à l'entendre parler il eſt malaiſé de juger s'il a plus de brillant que de ſolidité.

Monſieur des Places qui ſervoit de Lieutenant à Monſieur de Chavagnac, rempliſſoit auſſi agréablement qu'utilement ſa place : c'eſt un Homme ſage, plein d'eſprit, & toûjours attentif à ce qui ſe paſſe dans un Vaiſſeau ; nul ne

ſçait mieux y commander & ſe faire obeïr. Comme il a beaucoup voyagé, j'appris de luy quelques particularitez des Sauvages que je ne ſçavois pas.

Monſieur d'Albon qui ſervoit d'Enſeigne du Vaiſſeau, d'une humeur ſociable, & toûjours prêt à faire tout ce que l'on veut, quoique ſtudieux & toûjours apliqué à la connoiſſance de la Navigation, nous donnoit d'agreables momens; il aime la Muſique & chante aſſez bien.

Monſieur le Gardeur encore jeune, & cependant autre Enſeigne du Vaiſſeau qui promet devenir un bon Officier de Mer, & qui n'y voit jamais de perils qu'il craigne, chantoit encore fort agreablement.

Monſieur Obrien Irlandois nôtre Aumônier, homme de commerce & d'eſprit, rempliſſoit parfaitement bien tous ſes devoirs, & ne laiſſoit pas de faire voir qu'il aimoit ſobrement le plaiſir. Enfin je ne vis jamais une Compagnie de plus hônnêtes Gens.

Pouvois-je m'ennuyer un moment avec eux,
Les jours ne paſſoient que trop vîte;
Sur le vaſte ſein d'Amphitrite,

Il sembloit que les ris, les plaisirs & les jeux
Etoient toûjours à nôtre suite.

Monsieur de Fontenu qui aime beaucoup la Musique, & qui chante proprement, avoit mené un Musicien avec luy : Il avoit un Clavessin, une Basse, & d'autres Instrumens ausquels trois Haut-bois de la Compagnie de Monsieur le Chevalier de Chavagnac joignoient les leurs : Dans le beau temps on concertoit, & le plaisir que nous y trouvions, nous faisoit oublier que nous étions sur les flots.

Je n'étois plus alors dans la Royale Paix,
Où le chagrin, l'ennuy, la peur, l'inquietude,
Me causerent toûjours une peine si rude;
Que je crûs n'en sortir jamais.
Pour me faire oublier tant de peines cruelles,
Et m'en épargner de nouvelles,

J'avois besoin de l'Avenant ;
Je n'avois en allant senti que des allarmes,
Il étoit juste en revenant,
Que je trouvasse quelques charmes.
La Musique, ses instrumens,
Sans cesse nous donnoient mille contentemens :
Sur le vaste Empire des Ondes,
Nous faisions retentir nos Airs,
Les Dieux Marins quittoient leurs demeures profondes,
Pour mieux entendre nos Concerts.
Eole retenoit l'haleine
Des impetueux Aquilons,
La plus venteuse des Saisons,
Nous laissoit naviguer sans peine :
De nos doux Instrumens rien ne troubloit les sons,

Les Muſes quittoient l'Hippocrene

Pour venir ſur les Eaux de la liquide plaine

Nous inſpirer mille Chanſons.

Ce n'étoit pas aſſez pour nous que d'en avoir de faites. Apollon m'en inſpira de nouvelles que je fis ſur les Airs d'un petit divertiſſement que nôtre Muſicien avoit tiré de pluſieurs Opera. Les voicy pour ceux qui voudront les chanter aprés nous.

Fuyons les Rivages

De ces lieux Sauvages,

Le vent eſt pour nous.

Il s'eſt fait attendre,

Nous devons le prendre,

Pour plûtôt nous rendre

Dans des climats plus doux.

Fuyons les rivages, &c.

L'Amour a des aîles,
Auprés de nos Belles
Tendres & fidelles,
Volons, volons tous.

❦

Fuyons les rivages, &c.

❦

Aprés la souffrance
D'une l'ongue absence,
Qu'il est doux, je pense,
D'être à leurs genoux?

❦

Fuyons les rivages, &c.

❦

Que les vents, que les flots ne troublent point nos Fêtes,
Regnez doux calme sur les Mers;
Que le bruit étonnant des vagues, des tempêtes
N'interrompe pas nos Concerts.

❦

Il n'est icy permis qu'à la voix des Syrennes,
De joindre à nos Chansons leurs accens les plus doux ;
Chantons tous à l'envy sur ces liquides plaines,
Et de nos Jeux charmans rendons leurs Dieux jaloux.

La Mer est pour nous sans tourmente,
Chantons, profitons du beau temps,
Tout est calme, tout nous enchante,
Quel charme est plus doux que nos Chants?

Ne craignons nuls dangers sur l'empire de l'Onde,
Le Dieu puissant qui regne sur les eaux,
Du plus grand Roy qui regne dans le monde,
Prend toûjours soin de garder les Vaisseaux.

Les Dieux sont avec luy toûjours d'intelligence,
Ce Heros l'a bien merité,
Il imite icy bas leur suprême puissance,

Par

Par mille exploits de valeur, de prudence,
Il s'assûre comme eux de l'immortalité.

Navigons avec courage,
Navigons sans nul effroy;
Sur les Vaisseaux du plus grand Roy;
Est-il permis d'avoir peur de l'orage ?

L'amour va contenter nos plus tendres desirs;
Tout nous rit, tout nous seconde,
Mais si jamais nous goûtons ces plaisirs,
Préferons la terre à l'Onde.

On voit par tout des Opera de Ville & de Village, il falloit bien au moins qu'il parût une petite Piece Maritime. Ce divertissement avec d'autres faisoit alternativement nôtre plaisir en nous éloignant de la Nouvelle France; mais une tempête assez subite, nous fit bien changer de notte aux accords du grand Banc.

T

Les vents perdirent le reſpect
Qu'ils avoient juſques-là gardé pour le
Navire,
Ils nous firent ſentir leur force & leur
empire,
La Mer devint affreuſe, à ce terrible aſpect;
On n'eſt point en humeur de chanter & de
rire.
Nous ne faiſions toûjours que tanquer &
roûler,
Nous ne pouvions porter de Voilles,
Les vents toûjours forcez ne ſouffroient
point ces Toilles,
On n'oſoit pas les déferler.
Nous fûmes toute la journée
A combattre ces vents déchaînez contre
nous,
Et la Mer toûjours obſtinée,
A nous porter ſes plus grands coups.

Sa fureur cependant fut inutile & vaine,
Tout ce qu'elle nous fit de peine,
Ne servoit qu'à nous faire voir
Que nôtre habile Capitaine
Dans tous ces embarras sçavoit à tout pourvoir.
Faire agir & changer sans cesse de Manœuvre,
Selon les differens besoins,
Mettre la main soy-même à l'œuvre,
Malgré de si penibles soins;
Dans un temps si fâcheux, si rude,
Prevoir les mouvemens divers,
Que faisoient les vents & les Mers,
Et satisfaire à tout avec cette exactitude,
C'étoit de Chavagnac l'utile & seule étude.

A le voir commander & ſervir à propos ;
Avec une prudence extrême ;
Ce fut de la tourmente même,
Que mon eſprit craintif ſçut tirer ſon
repos,
Je n'aprehendois plus, ny les vents, ny les
flots.

Aprés quelques perils paſſez on ne craint pas tant de perir, & on s'accoûtume enfin au mauvais temps. La nuit qui préceda ce jour de tempête en fit voir le préſage ; le feu Sainte Elme parut au haut du grand Mât : Jaurois bien voulu le voir, mais j'étois couché, & il étoit, je croy, auſſi bon de dormir ; c'eſt peu de choſe, on dit que ce n'eſt qu'un amas lumineux de quelques goutes d'eau que la tempête prochaine forme, & qui s'attache partout.

Deux jours aprés la Mer devint plus pacifique,
Nous vîmes des Poiſſons volans,
Et chacun ſelon ſes talens,
Sçût recommencer la Muſique,

On eſt ſujet dans un Voyage de long cours à avoir de bonnes & de mauvaiſes heures. Il ſe paſſa huit jours ſans que nous euſſions ſujet de nous loüer, ny de nous plaindre des vents, ils ſouffloient tantôt un peu trop fort, & tantôt pas aſſez ; enfin ils ſembloient ſe joüer de nous.

Mais il en vint d'épouventables
Aprés un jour des plus ſereins,
Oüy la veille de tous les Saints,
Il fit un vent de tous les Diables.

Ce n'étoit plus un Jeu, nous en ſouffrîmes beaucoup, il nous foüetta pendant tout un jour d'une terrible force, & quoique ce fût par derriere, nous n'en allions pas plus vîte.

Les Ondes par ſes coups terriblement émûës,
Se ſoûlevoient juſqu'aux nuës ;
Nous ſuivions leur rapide cours,
Montant & deſcendant toûjours.

Ah ! Quels mouvemens ! Quel manege !
Les boüillons qui s'en séparoient,
Et que les vents dans l'air brisoient,
Retomboient comme de la neige.
La Mer en avoit la couleur,
De colere toute écumante,
Et dans cette horrible tourmente,
La peine fut jointe à la peur.
Dans un roulis subit je ne pus me défendre
D'être rudement secoüé,
Sans que je pusse à quoy me prendre,
Pour m'empêcher d'être roüé.

Je crûs qu'il m'en coûteroit au moins Bras où Jambe, mais j'en fus quitte pour quelques meurtrissures, & je m'en consolai, voyant quelques Officiers aussi maltraitez que moy du même roulis : Les peines que souffrent nos Compa-

gnons, nous font mieux ſuporter les nôtres. Les Matelots n'avoient pas un moment de relâche ; mais ne les plaignons point, le Capitaine toûjours actif, quoy qu'on ne pût ſe ſoûtenir debout, agiſſoit comme eux, & partageoit leur peine.

Pour éviter le ſort fatal
De périr dans un tel orage,
D'un ſimple Màtelot il ſe donnoit le mal,
Il fit bien, dans ſa Chambre il auroit fait naufrage.
Elle s'emplit d'un coup de Mer;
Qui penſa nous faire abîmer.
Nos doux Inſtrumens de Muſique
Juſqu'au Claveſſin haut monté,
Par ce rude coup aquatique,
Tout fût entierement gâté.
De cette Chambre enfin il briſa le vitrage,
Et le cruel n'épargna pas
Les charmes de maint beau viſage

Dont le pinceau faisoit admirer les appas ;
Ah ! Quelle fureur ! Quelle rage !
A de telles Beautez les Dieux rendroient hommage.

L'heure de souper vint, mais pendant un si mauvais temps, on n'avoit pû faire la cuisine, les Marmites se renverserent malgré les chaînes qui les tenoient bien arrêtées, mauvaise affaire pour des Matelots extremement fatiguez, & qui ont besoin de reprendre des forces. Nous ne fûmes pas mieux traitez qu'eux, car nous ne pûmes avoir que des Noisettes, à croquer avec nôtre pain, encore ne pouvions nous les manger en paix, nous ne faisions que roûler au gré des vagues, contraints de nous asseoir sur le Gaillard, de peur de nous casser les os en culbutant.

Ce ne fut pas encore toute nôtre avanture,
Aprés avoir si mal soupé,
Quand on voulut aller reposer sa nature,
On trouva son lit tout trempé.

La Sainte Barbe étoit mon gîte,
L'eau de la Chambre avoit pénétré le plancher,
Et lorſque dans mon lit je vins à me coucher,
Le trouvant tout moüillé, je le quittai bien vîte.
De repos comme moy d'autres avoient beſoin,
Nos forces étoient abattuës,
Il falloit nous voir tous chacun à nôtre coin,
Appuyez comme des Statuës.
Je paſſai là fort mal le temps,
Peſtant contre la Mer en pareille diſgrace,
Mais il falloit m'en prendre aux vents,
Car s'ils n'étoient jamais méchants,
On auroit toûjours la bonace.

Les vents qui nous étoient ſi cruels, devenant moins impetueux, nous laiſſe-

rent ſans chagrin continuer nôtre route. Lorſque l'on ſe voit hors du danger, on ne ſonge gueres à tout ce qu'il en a coûté.

Pendant deux ou trois jours au gré de nos ſouhaits,
Nôtre Vaiſſeau voguoit par un vent bon & frais,
Nous nous approchions de la Ville *
Où Loüis le Juſte autrefois,
Armé pour ſoûtenir les droits de l'Evangile,
Vainquit & remit ſous ſes loix
Un rebelle parti de Proteſtans François.
La Mer étoit belle & tranquille,
Mais le vent devenant & contraire & trop gros,
Nous força de chercher promptement un azile
Contre ſa fureur & les flots;
Nous le trouvâmes à Beliſle,
Où nous moüillâmes en repos.

* *La Rochelle.*

Nous y paſſâmes deux jours fort paiſiblement ſans craindre les vents ; pluſieurs Officiers du Fort vinrent nous viſiter, & nous congratuler ſur nôtre heureux Retour, aportant avec eux pour rafraîchiſſemens des Fruits & du Vin nouveau de leur crû.

Il n'étoit pas ſi bon que celuy de Champagne,
Nous prîmes cependant plaiſir à le goûter ;
Chacun s'empreſſa de conter
Les nouvelles du temps depuis nôtre Campagne,
Et nous fûmes ravis d'entendre debiter
Celle du Duc d'Anjou déclaré Roy d'Eſpagne,
Au grand regret de l'Allemagne ;
Dans de pareils avenemens,
Tous ne ſçauroient avoir les mêmes ſentimens,
Pleure qui perd, & rit qui gagne.

Le vent qui ſe rendit favorable pour

nous tirer de là, nous fit lever l'ancre; mais par malheur le cable fila, & cet accident nous retarda de deux heures : Nous partîmes enfin, & le Navire alloit aussi-bien qu'on le pouvoit souhaiter ; il sembloit braver les flots encore tout agitez de la veille ; mais il n'alla pas long-temps de même, le vent changea, & nous fit sentir en deux heures de temps trois risées aussi terribles les unes que les autres. La premiere qui nous surprit, ne nous permit pas de mettre bas les voilles, elles penserent être mises en pieces, & nous aprehendions encore davantage pour les Mâts.

Le vent toûjours forcé nous jettoit sur la
terre,
Choc en Mer plus fatal que celui du Tonnerre ;
Il falloit tenir contre, ou périr sans quartier ;
Pour sortir de ces lieux il n'est point de
sentier,
On chercheroit en vain des portes de derriere,

Il

Il faut franchir le pas, ou trouver son
tombeau;
Au moment que du jour le celebre flambeau;
Alloit à nos regards dérober sa lumiere,
On aperçut la terre aussi plate que l'eau.
Nous pouvions toucher au Rivage,
Dans deux heures & même avant,
Les Pilotes craignant un funeste atterrage,
Sans perdre cependant courage,
Crioient alors haut & souvent
Au lof, au lof, au lof, & c'est en leur langage
Dire: Tiens bien le Cap au vent.
La chose étoit presque impossible,
Le vent devenant plus terrible,
Et la Mer toûjours grossissant;
Nature patissoit dans ce danger pressant;

La nuit vient, la crainte redouble,
Dans ſon obſcurité on ne ſçait où l'on eſt,
Et pendant qu'il y va tant de nôtre intereſt,
Aiſément nôtre Eſprit s'embaraſſe & ſe trouble;
Nous aurions bien voulu de peur d'être engloutis,
Etre encor à l'endroit d'où nous étions ſortis.

Chacun ſur ſon viſage triſte & blême montroit ſa peine mortelle, & ne ſçavoit à quel Saint ſe voüer. Le Capitaine dont la ſageſſe & la prudence méritoient les plus grandes loüanges, conſultoit ſa Carte ſans ceſſe pour nous faire éviter le danger qui nous menaçoit de naufrage. Pendant qu'il n'étoit attentif qu'à nous tirer d'affaire, y étant auſſi intereſſé que nous, je luy demandai ce qu'il penſoit de nôtre ſort; mais loin de

me rassûrer dans mon inquietude mortelle, il ne fit que l'augmenter ; nous sommes à la grace de Dieu, me dit-il, c'est être bien placé, repliquai-je ; mais cependant en cet endroit, je crus l'expression tout-à-fait mauvaise, & je n'en étois point du tout content : Il étoit environ huit heures du soir, il me donna si peu d'esperance, qu'il me dit en l'interrogeant davantage, qu'à mi-nuit l'affaire en seroit faite, & que nous serions ou sauvez, ou peris. Un tel discours effraye beaucoup, & met terriblement les esprits en desordre.

Il fallut se résoudre à tout,
Des Arrêts du destin, on ne peut se défendre,
J'allai sur mon lit les attendre,
On meurt plus doucement bien couché que debout.

Dans cette triste conjoncture,
Je regardai mon Lit comme ma Sepulture,

Et me jettant tout habillé dessus ,
Du meilleur de mon cœur je dis mon *In manus.*
Cette nuit que je crûs des miennes la derniere ,
Je ne fermai point la paupiere ;
Jusqu'à mi-nuit je comptai les momens
Dans l'Oraison , dans la Priere ,
On m'en croira sans faire de sermens.

Lorsque j'entendis la cloche sonner douze heures , je crûs , sur la parole du Capitaine , que le peril étoit passé, & mes ennuis devinrent plus legers. De plus les chants de quelques Matelots qui alloient aprés leur quart se reposer, lorsque d'autres montoient pour aller veiller à leur tour , me confirmerent que sur les flots , les vents nous avoient fait grace. Moins inquiet , je dormis fort bien jusqu'au point du jour , & mon sommeil eût été plus loin , si un

Officier ne fût pas venu m'éveiller pour me faire voir la terre que nous avions évitée : Je me levai, & on me la montra assez loin derriere nous : Ce spectacle avoit dequoy me consoler de mon repos interrompu. Cette dangereuse terre étoit l'Isle-Dieu, malheur à qui l'aproche de nuit ; il ne seroit pas plus fâcheux de donner sur un Rocher que sur les Sables de ces Platins ; mais en France l'atterrage est par tout trés-dangereux, tous les Pilotes en demeurent d'accord, & les plus habiles, trop souvent y font naufrage aprés avoir passé toutes les Mers.

Nous eûmes le bonheur d'éviter un tel
sort,
Par les soins vigilans de nôtre Capitaine,
Qui des vents & des flots sçût soûtenir l'effort,
Nous voguâmes enfin lentement & sans
peine,

Et ſur la fin du jour nous moüillâmes au
Port.
Ce fut à l'Iſle d'Aix proche de la Rochelle,
Où l'on deſarmera deſormais les Vaiſſeaux;
Nous fûmes viſiter la Place & les Travaux,
Où l'Art de Vauban & de Manſard excelle.
Là mes deſirs furent contens,
Le lendemain à l'eau nous mîmes la Chaloupe,
Et quelques Officiers & moy le vent en
poupe,
Fûmes dans Rochefort rendus en peu de
temps.

Nous nous trouvâmes quatre Freres
Assemblez dans ce lieu par un heureux destin ;
C'étoit le jour de Saint Martin,
Quel plaisir ! Quelle joye aprés tant de miseres,
De nous voir tous dans un Festin,
Celebrer cette Feste en bûvant de bon Vin.

Voilà le détail de mon Voyage de la Nouvelle France, où j'ai mis cinquante-quatre jours pour y aller, & trente-trois pour en revenir, joyeux dans le beau temps, & triste dans le mauvais.

A bien examiner les plaisirs & les maux,
On trouvera toûjours la Voiture importune :

J'en ay couru la bonne & mauvaiſe for-
tune,
Je goûte ſur la terre un tranquille repos ;
Et las de naviguer je promets à Neptune
De ne m'expoſer plus au caprice des
Flots.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, & avec plaiſir, un Manuſcrit intitulé, *Relation* en Proſe & en Vers *du Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France*, par Monſieur DIEREVILLE. Cet Ouvrage eſt aſſez curieux & aſſez bien écrit pour me faire croire qu'il ſera reçû du Public agréablement. Fait à Paris ce ſix Novembre mil ſept cens quatre. Signé,

LA MARQUE TILLADET.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

A*Chevant d'imprimer le* Voyage de l'Acadie, *il paroît dans la Gazette du* 25. *Février* 1708. *une Relation d'un combat donné entre les François & les Acadiens, contre les Anglois, qui mérite être mise à la suite de ce Voyage.*

Un Navire arrivé de la Colonie du Port Royal dans l'Acadie, qui est la partie Meridionale de la Nouvelle France, a apporté les nouvelles suivantes. Les Anglois de la Nouvelle Angleterre ayant été contraints au mois de Juin de se retirer, & d'abandonner l'entreprise qu'ils avoient faite sur cette Colonie, le Sieur de Sabercase qui y commande, fut averti par un Flibustier, qu'ils n'avoient pas desarmé leurs Vaisseaux, & qu'ils se préparoient à revenir avec de plus grandes forces. Il fit aussi tôt travailler à des retranchemens, à augmenter les fortifications du Fort, & à faire toutes les dispositions necessaires pour bien recevoir les ennemis. Les Habitans retirerent leurs bestiaux, leurs meubles & leurs effets en lieu de sûreté, pour se mettre en état de le seconder. Il craignoit neanmoins de manquer de vivres qui avoient été la plû-

part consommez durant la premiere attaque ; mais dix jours avant l'arrivée des Anglois, un Armateur de Saint Domingue amena deux prises Angloises, dont l'une étoit chargée d'environ trois cens quarante bariques de farine, de lard, de jambons & de beurre. Dans le même tems, les Anglois de la Nouvelle Angleterre qui croyoient l'entreprise infaillible, étoient venus avec plus de trente bâtimens pour choisir des postes propres à la pêche, entre le Port Royal & le Cap de Sable. Les Sauvages de ces quartiers-là s'en étant apperçûs, se mirent dans leurs canots, surprirent la nuit deux de ces bâtimens, tuerent une partie des équipages & firent le reste prisonnier. Ensuite avec l'un de ces bâtimens, ils en surprirent deux autres ; ce qui donna une si grande épouvente au reste, qu'ils couperent leurs cables & s'enfuïrent à force de voiles. Le 20. d'Aoust ensuivant, le Sieur de Subercase fut averti qu'il paroissoit une flote de vingt-deux bâtimens qui n'attendoit que la marée, pour entrer dans la riviere, où en effet elle entra à une heure aprés midy, & débarqua douze cens hommes à trois quarts de lieuë au-dessous du Fort & de l'autre côté de la Riviere. Ils occuperent quelques habitations abandon-

nées, presque vis à-vis du Fort, a une pointe de terre à un quart de lieuë au-dessus; mais comme la riviere étoit étroite en cet endroit, il étoit facile de les empêcher avec la Mousqueterie de la traverser. Le 22. ils débarquerent leurs vivres & leurs munitions, & ils établirent leurs quartiers. Comme il parut qu'ils vouloient dresser vis à vis du Fort une batterie de bombes, le Sieur de Subercase fit faire si grand feu de canons & de mortiers, qu'il les empêcha d'executer leur dessein. Le 23. il fit faire durant tout le jour un si grand feu de mousqueterie sur ceux qui occupoient la pointe au-dessus du Fort, qui les obligea à rentrer dans leur Camp. Le 24. un parti François & de Sauvages passa la Riviere & surprit huit Anglois, dont six furent tuez & deux faits prisonniers, dont l'un étoit premier pilote d'un Vaisseau. On apprit de luy qu'il s'étoit avancé avec d'autres pilotes pour sonder le passage de l'Isle aux Cochons: que leur dessein étoit de remonter au haut de la Riviere avec le vent & la marée pour y débarquer, enfermer le Fort de tous côtez & affamer la garnison; que leur flote étoit composée d'un Vaisseau de cinquante-quatre canons, d'un de quarante-cinq, de cinq fregates

de dix-huit à trente canons, de huit brigantins, & de ſept flutes : qu'ils avoient ſeize cens hommes de débarquement, outre quatre cens qui étoient dans le gros Vaiſſeau : qu'une partie de leurs proviſions étoit gâtée, mais qu'ils attendoient une fregate de quarante-quatre canons avec des vivres. Sur ces avis, le ſieur de Subercaſe fit pointer toute ſon artillerie ſur la riviere : il ordonna qu'on fit bonne garde par tout & il garnit de ſoldats toutes les pointes : en ſorte qu'ils n'oſerent tenter le paſſage. Le 25. voyant qu'ils n'entreprenoient rien, il fit faire un ſi grand feu de canons & de mortiers, qu'ils abandonnerent leur Camp, & ſe retirerent dans les bois. Le 28. ils allerent ſe poſter vis à vis de leurs Vaiſſeaux, & le 31. ils s'embarquerent tous dans leurs chaloupes & leurs canots, & paſſerent de l'autre côte de la riviere. Le Sieur de S. Caſtin qui étoit de garde de ce côté avec ſoixante habitans ou Sauvages, fit faire un grand feu ſur les premiers débarquez : mais craignant d'être coupé, il ſe retira toûjours combattant de ruiſſeau en ruiſſeau. Il les arrêta même long-tems à une habitation, où il leur tua & bleſſa beaucoup de gens : enſuite il fit retraite ſuivant l'ordre qu'il avoit de ne rien enga-

ger, & vingt joindre le gros des habitans & des Sauvages qui étoient résolus de disputer aux ennemis le passage du ruisseau du Moulin. Le Sieur de Subercase s'y rendit avec cent hommes tirez de la garnison, & fit en peu de tems faire des retranchemens capables d'arrêter deux mille hommes. Les ennemis n'avancerent point, ce qui fit juger qu'ils avoient dessein de se retirer, ce que fit résoudre le Sieur de Subercase à s'avancer avec deux cens cinquante hommes, pour les charger dans le tems qu'ils se rembarqueroient. Il avoit une lieuë & demie à faire au travers des bois & par de mauvais chemins, & les Sieurs de la Boularderie, de Saint Castin & de Saillant, prirent les devants avec soixante hommes. Ils apprirent d'un Sauvage qu'il n'y avoit plus que trois cens hommes sur le bord de la mer. Ils se mirent à courir pour les charger : mais en traversant un champ de blé, ils y trouverent un grand nombre d'Anglois couchez pour se reposer, que le Sauvage n'avoit pas vûs, dont les uns prirent la fuite & les autres se mirent en défense. Il y en eut un grand nombre de tuez, avant qu'ils eussent reconnu le petit nombre des François. Ils furent soutenus par les trois cens qui étoient au bord de la mer & par

ceux que les chaloupes menoient aux Vaisseaux & qui revinrent à terre. Ainsi les François se retirerent sans autre perte que d'un Sauvage tué & onze blessez; parmi lesquels le Sieur de Saillant & un habitant le furent dangereusement.

Les Anglois dans les divers combats de cette journée, perdirent plus de six vingt hommes : & si le reste du détachement avoit pû joindre, on croit qu'ils ouroient été entierement défaits. Ils continuerent de se rembarquer le premier Septembre : ils descendirent vers l'embouchure de la riviere, où ils firent de l'eau, & ils partirent le 4 au soir. Le 10 au matin, la Fregate l'Annibal vint moüiller à l'entrée de la riviere, chargée de vivres, & de deux cens quarante hommes de débarquement, avec deux brigantins, dont l'un remonta pour chercher leur armée : mais en un endroit étroit, prés de l'Isle aux Chevres, il reçût une si furieuse décharge des Habitans de ce quartier-là, qui se retira bien vîte avec les deux autres bâtimens. Ces nouvelles ont été confirmées par des lettres de Quebec du 13 Novembre dernier, qui ajoûtent que ce mauvais succez avoit fait soulever le peuple de Baston Capitale de la Nouvelle Angleterre, qui vouloit que l'on fit mourir le Colo-

nel Marsh , qui commandoit les Troupes de débarquement ? que les Abenakis & autre Sauvages amis des François , faisoient une cruelle guerre aux Anglois, en leur enlevant la Chevelure , en tuant un grand nombre, faisant des prisonniers qu'ils amenoient à Quebec , & dont plusieurs ont embrassé la Religion Catholique , & pillant leurs bestiaux , leurs volailles & leurs maisons : de maniere qu'ils leur avoient fait abandonner cinquante lieuës de païs , & qu'ils n'osoient sortir ni aller faire leur recolte que la nuit ou avec escorte , & qu'on avoit publié à Baston que l'on donneroit cent livres sterlin pour chaque Sauvage au dessus de douze ans qu'on ameneroit. Le Sieur Dierfield Gouverneur d'Orange dans la nouvelle York, avoit plusieurs fois sollicité les Sauvages de faire la paix avec les Anglois de la Nouvelle Angleterre : mais ils avoient toûjours répondu que pour faire la paix , il falloit la traiter avec le Gouverneur de Canada. Le Sieur de Beaubassin étant allé en course avec cent François de Canada , avoit fait plusieurs prises le long des côtes de l'Isle de Terre-neuve.

Fin de la Relation.


IN SOLITUDINE SOLAMEN
Ex Libris D.i de S.t
Maurice in suprema
Rationum Curia
presidis.

